BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
XLIII
B
18
NAPOLI

OEUVRES MELÉES DE

MR. DE SAINT-EVREMOND,

Publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.

Nouvelle Edition revûe, corrigée & augmentée de nouvelles Remarques.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM,
Chez PIERRE MORTIER, Libraire sur le Vygendam.

MDCCVI.

Avec Privilege de N. S. les Etats de Hollande & de Westfrise.

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le
TROISIEME TOME.

Conversation du Duc de Candale avec Mr. de St. Evremond. Pag. 1.
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 35
Au même. 37
Au même. 39
Au même. 41
A Mr. le Maréchal de Crequi, qui m'avoit demandé en quelle situation étoit mon Esprit, & ce que je pensois sur toutes choses dans ma Vieillesse. 42
De la Lecture & du Choix des Livres. 50
De la Poësie. 53
De quelques Livres Espagnols, Italiens, & François. 56
De la Conversation. 63
Des Belles-Lettres & de la Jurisprudence. 71
Sur les Ingrats. 79
Sur la Religion. 87
Sur la Vanité des Disputes de Religion, & le faux Zéle des Persecuteurs. Stances Irregulieres. 105
Probleme à l'imitation des Espagnols. A Mademoiselle de Queroualle. 107
Lettre à Mr. le Comte d'Olonne. 112
Sur les premieres Années de la Regence. A Mademoiselle

moiſelle de l'Enclos. Stances irregulieres. 123
De la Tragédie Ancienne & Moderne. 125
Sur les Caracteres des Tragédies. 141
A un Auteur qui me demandoit mon ſentiment d'une Piece où l'Héroine ne faiſoit que ſe lamenter. 153
Lettre à Mr. le Comte de Lionne. 158
Diſcours ſur les Hiſtoriens François. 161
Reflexions ſur nos Traducteurs. 187
Sur les Tragédies. 202
Sur nos Comédies, excepté celles de Moliere *où l'on trouve le vrai Eſprit de la Comédie.* 209
De la Comédie Italienne. 216
De la Comédie Angloiſe. 224
Sur les Opera. A Mr. le Duc de Buckingham. 230
Les Opera, Comédie. 247
Sur l'Amitié. A Madame la Ducheſſe Mazarin. 351
A mon Heros le Comte de Grammont. On peut aimer toute ſa vie, *&c.* 365
Lettre à Mr. le Comte de St. Albans. 369

FIN.

CONVERSATION

NAPOLI

Paix et Peu.

Monsieur De St. Evremond

ÆTA. 80.

Digitized by Google

CONVERSATION
DU DUC
DE CANDALE
AVEC Mr.
DE St. EVREMOND.

JE ne prétens pas entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux Hommes de ſavoir mes Affaires & mes Diſgraces ; mais on ne ſauroit trouver mauvais ſans chagrin, que je faſſe ré-

flexion ſur ma Vie paſſée, & que je détourne mon Eſprit de quelques fâcheuſes conſiderations, ſur des penſées un peu moins deſagréables. Cependant, comme il eſt ridicule de parler toûjours de ſoi, fût-ce à ſoi-même, pluſieurs Perſonnes de grand mérite ſeront mêlées dans ce Diſcours, qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune Converſation ne m'en peut donner, depuis que j'ai perdu celle de Monſieur d'*Aubigny* *.

A la Priſon de Monſieur le Prince †, j'avois un fort grand commerce avec Monſieur de *Candale*. Les Plaiſirs l'avoient fait naître, & il étoit entretenu par de ſimples agrémens, ſans deſſein & ſans interêt. Il avoit vêcu auparavant dans une étroite Amitié avec *Moret*)(, & le Chevalier de *La Vieuville*; & *Vineuil* avoit donné à cette Union le nom de *Ligue*, par une eſpece de ridicule, qu'elle méritoit aſſez. En effet, ils avoient mille Secrets de bagatelles; ils faiſoient des Myſtéres de rien, & ſe reti-

* *Mr. d'*Aubigny *mourut en 1669.*

† *En 1650.*

)(*Le Comte de* Moret, *Frere ainé du Marquis de* Vardes.

tiroient en particulier dix fois le jour, ſans aucun plaiſir d'être enſemble, que celui d'être ſéparés des autres. Je ne laiſſois pas d'être de leur ſociété, mais jamais de leur Confidence, laquelle ſe rompit à la fin ſans aucun ſujet de brouillerie entr'eux-mêmes.

Monſieur de *Vardes* en s'en allant à l'Armée, avoit laiſſé à *Paris* une Maîtreſſe auſſi aimable que femme du monde*: mais elle avoit été aimée & avoit aimé; & comme ſa tendreſſe s'étoit épuiſée dans ſes premieres Amours, elle n'avoit plus de Paſſion veritable: ſes affaires n'étoient plus qu'un interêt de Galanterie, qu'elle conduiſoit avec un grand art, d'autant plus qu'elle paroiſſoit naturelle, & faiſoit paſſer la facilité de ſon Eſprit pour une naïveté de Sentimens. Son Hiſtoire étant connuë, elle ne prenoit pas le parti de faire la Prude impudemment; mais elle tournoit une vie de peu d'éclat où elle ſe voyoit réduite, en une vie retirée, & ménageoit avec beaucoup de deſſein une fauſſe négligence. Elle n'alloit pas au *Louvre* diſputer un Galant contre ces jeunes Beautés qui font

* *Madame de* St. Loup.

tout le bruit dans le monde : elle ſavoit l'en tirer avec adreſſe ; & n'avoit pas moins d'induſtrie pour le conſerver, qu'elle en avoit eu pour ſe l'aquerir. Un ſimple commerce de Bienſéance ne lui eût pas été permis avec une femme tant ſoit peu aimable ; & une Amitié ordinaire avec les hommes ſe reprochoit, comme une tendreſſe dérobée à ſon Amour. Les Plaiſirs particuliers lui faiſoient craindre un attachement : elle appréhendoit d'être oubliée dans les Divertiſſemens de foule ; ſur tout elle crioit contre les Repas du Commandeur *, où l'on reſpiroit certain air de liberté, ennemi des Paſſions délicates ; enfin, ſi elle n'avoit tous vos ſoins, elle ſe plaignoit d'être abandonnée, & parce qu'elle ſe diſoit toute à vous, elle vouloit que vous fuſſiez tout à elle.

Monſieur de *Vardes* abſent ne pût maintenir long-tems une Maîtreſſe de cette humeur. Elle ſe rendit à la vûë du jeune Monſieur de *Candale* ; encore, dit-on, que ſes deſſeins avoient prévenu l'impreſſion que fait la préſence, & qu'elle avoit ſongé à ſe le mettre entre les mains,

* *De* Souvré.

mains, avant que de le connoître. Monſieur de *Vardes* fut ſenſible à ce changement, comme à la perte d'un plaiſir qui lui étoit fort cher ; mais en Honnête-homme il ne s'en fit pas une affaire, & il regarda Monſieur de *Candale* avec le dépit d'un Rival, ſans jamais y mêler la haine d'un Ennemi.

Moret, dont la Gravité repréſentoit l'Honneur en toutes choſes, ſe tint offenſé en la Perſonne de ſon Frere, & prit pour un veritable affront, ce que l'Intereſſé avoit reçû comme un ſimple déplaiſir. Ses plaintes furent d'abord aſſez fieres : les voyant mal reçûës dans le monde, il changea de diſcours ſans changer de procedé. Il ſe diſoit malheureux de n'avoir pû s'attirer les égards d'une Perſonne pour laquelle il avoit eu tant de conſideration toute ſa vie : il diſoit que Monſieur de *Candale* étoit peu à plaindre, qu'il trouveroit des Amis plus dignes de ſon amitié ; & qu'avec beaucoup de déplaiſir il ſe voyoit obligé d'en chercher d'autres ſur leſquels il pût faire plus de fondement. C'étoit le langage qu'il tenoit à tout le monde ; avec une fauſſe Modeſtie, qui marque plus la bonne opinion qu'on a de ſoi, que ne feroit

une préſomption légérement déclarée. Pour le Chevalier de *La Vieuville*, il ſe tint deſobligé, auſſi-tôt que *Moret* penſa l'être; & tant pour lui plaire, que par la vivacité de ſon naturel, il anima les reproches un peu davantage.

Je voyois Monſieur de *Candale* à l'ordinaire; & comme il lui faloit toûjours quelque Confident, je le devins auſſi-tôt de ſes plaintes ſur le procédé de ces Meſſieurs, & peu de tems après de ſa Paſſion pour Madame de *Saint Loup*. Dans la chaleur de cette nouvelle Confidence, il ne pouvoit ſe paſſer de moi, pour me confier en ſecret de petites choſes, fort cheres aux Amans, & très-indifferentes à ceux qui ſont obligés de les écouter. Je les recevois comme des Myſtéres, & les ſentois comme des Bagatelles importunes. Mais ſon Humeur étoit agréable; je trouvois ſon Procedé obligeant, & il avoit un Air ſi noble en toute ſa Perſonne, que je prenois plaiſir à le regarder, au même tems que j'en avois peu à l'entendre. Juſques-là, je n'avois pas eu le moindre deſſein dans ſon Commerce. Quand je me vis maître de ſon Eſprit, ſi je l'oſe dire, je penſai que je ne ferois pas mal de ménager une Perſon-

ſonne, qui devoit être un jour fort conſiderable. Alors je me fis une étude particuliere de le bien connoître, & n'oubliai rien pour le prendre par tous les endroits où il pouvoit être ſenſible. Je louois ſa Maîtreſſe ſans trahir mes ſentimens, car elle me paroiſſoit fort aimable; & je blâmois le procedé de *Moret* & du Chevalier de *La Vieuville*, qui, ſelon mon ſens, n'avoient aucune raiſon.

Il y a des Inſinuations honnêtes, dont le moins artificieux ſe peut ſervir: il y a des Complaiſances auſſi éloignées de l'adulation que de la rudeſſe. Comme Monſieur de *Candale* avoit l'Ame paſſionnée, je mêlois dans nos Entretiens ce que je connoiſſois de plus tendre. La douceur de ſon Eſprit faiſoit une certaine délicateſſe, & de cette petite délicateſſe il ſe formoit aſſez de diſcernement pour les choſes qui n'avoient pas beſoin d'être approfondies. Outre le naturel, il y tournoit ſon eſprit par étude, & par étude je lui fourniſſois des ſujets où il pouvoit employer cette eſpece de lumiere. Ainſi nous nous ſéparions ſans aucun de ces dégoûts qui commencent à la fin des Converſations; & content de moi, pour l'ê-

tre de lui, il augmentoit ſon Amitié à meſure qu'il ſe plaiſoit davantage.

Ceux qui cherchent de la Docilité dans les Eſprits, établiſſent rarement la Supériorité du leur, ſans faire ſentir avec chagrin une humeur impérieuſe. Le Mérite ne fait pas toûjours des impreſſions ſur les plus honnêtes-gens; chacun eſt jaloux du ſien, juſqu'à ne pouvoir ſouffrir aiſément celui d'un autre. Une Complaiſance mutuelle concilie ordinairement les volontés; néanmoins, comme on donne autant par là qu'on reçoit, le plaiſir d'être flaté ſe paye cherement quelquefois, par la peine qu'on ſe fait à flater un autre. Mais qui veut bien ſe rendre Approbateur, & ne ſe ſoucie pas d'être approuvé, celui-là oblige à mon avis doublement; il oblige de la loüange qu'il donne, & de l'approbation dont il diſpenſe. C'eſt un grand ſecret dans la Familiarité d'un Commerce, de tourner les hommes autant qu'on le peut honnêtement à leur Amour-propre. Quand on ſait les rechercher à propos & leur faire trouver en eux des Talens dont ils n'avoient pas l'uſage, ils nous ſavent gré de la joye ſecrete qu'ils ſentent de ce Mérite découvert, & peuvent d'autant moins

ſe

ſe paſſer de nous, qu'ils en ont beſoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Peut-être ai-je tort de quitter des choſes particulieres pour m'étendre ſur des Obſervations générales. J'y ſerois plus ſcrupuleux, ſi j'avois à entretenir le Public d'Affaires de grande conſideration. Comme je ne parle qu'à moi ſeul ſur une matiere peu importante, je pratique à mon égard ce que j'ai fait à celui d'un autre; & ne cherchant qu'à me plaire, je ſuis ingénieux à tirer de mon Eſprit des penſées qui me contentent. Je veux donc me laiſſer aller à ma fantaiſie, pourvû que ma fantaiſie n'aille pas tout-à-fait à l'extravagance; car il faut éviter le déréglement auſſi bien que la contrainte; & pour revenir à quelque ſorte de régularité, je reprens la Narration que j'ai commencée.

La premiere choſe que fit la Cour à la détention de Monſieur le Prince, fut d'aller en *Normandie* pour en chaſſer Madame de *Longueville*, & ôter aux Créatures de ſa Maiſon les Gouvernemens qui étoient entre leurs mains. Je fis le voyage avec Monſieur de *Candale*, & deux jours entiers d'un tems & d'un chemin aſſez fâcheux, nous eûmes une Conver-

ſation preſque continuë ; & aſſez agréable, pour être fort variée.

Après nous être épuiſés à parler de ſa Paſſion, de celle de quelques autres, & indifferemment de tous les Plaiſirs, nous vinmes à tomber inſenſiblement ſur le miſérable état où ſe trouvoit Monſieur le Prince, avec tant de Gloire, & après tant de Grandeurs. Je lui dis „ Qu'un „ Prince ſi grand & ſi malheureux devoit „ être plaint de tout le monde : Que „ ſa conduite à la verité avoit été peu „ reſpectueuſe pour la Reine, & un peu „ fâcheuſe pour Monſieur le Cardinal ; „ mais que c'étoient des fautes à l'égard „ de la Cour, & non pas des crimes „ contre l'Etat, capables de faire oublier „ les Services importans qu'il avoit ren„ dus : Que ſes Services avoient ſoûtenu „ Monſieur le Cardinal, & aſſûré le „ pouvoir dont Son Eminence venoit de „ ſe ſervir pour le perdre : Que la *France* eut peut-être ſuccombé au commen„ cement de la Régence, ſans la Batail„ le de *Rocroi* qu'il avoit gagnée : Que „ la Cour avoit fait toutes les fautes ſans „ lui après la Bataille de *Lens*, & ne „ s'étoit ſauvée que par lui dans la Guer„ re de *Paris* : Qu'après avoir ſi bien

„ ſer-

„ ſervi, il n'avoit fait que déplaire par
„ l'impétuoſité d'une humeur dont il n'a-
„ voit pû être le maître ; mais que tous
„ ſes Deſſeins & ſes Actions alloient plei-
„ nement au ſervice du Roi & à la gran-
„ deur du Royaume. Je ne ſai pas, *ajoû-*
„ *tai-je*, ce que la Cour gagnera par ſa
„ Priſon, mais je ſai bien que les *Eſpa-*
„ *gnols* ne pouvoient rien ſouhaiter de
„ plus favorable.

Je ſuis obligé, dit Monſieur de Canda-
le, *je ſuis obligé à Monſieur le Prince, de mille Honnêtetés qu'il a euës pour moi, malgré ſon chagrin contre Monſieur* d'Eſpernon *mon Pere. J'ai été, peut-être, un peu plus ſenſible que je ne devois, à des Obligations ſi legeres, & je n'ignore point qu'on m'a accuſé de ne prendre pas aſſez de part aux interêts de ma Maiſon. Tous ces diſcours ne m'ont pas empêché d'être ſon Serviteur, & ſes Diſgraces ne m'en empêchent pas encore : mais dans l'attachement que j'ai à la Cour, je ne puis donner qu'une douleur ſecrete à ſes Malheurs ; inutile pour lui en l'état qu'il eſt, & ruïneuſe pour moi, ſi je la fais paroître.*

„ Voila, *repris-je*, les ſentimens d'un
„ fort Honnête-homme, & que je trou-
„ ve d'autant plus généreux, que la Pri-

„ ſon de Meſſieurs les Princes, eſt la
„ choſe la plus avantageuſe que vous
„ puiſſiez deſirer. Je vous regarde au-
„ jourd'hui comme le plus conſiderable
„ Homme de *France*, ſi vous voulez l'ê-
„ tre. On vient de mettre nos Princes du
„ Sang au Bois de *Vincennes*, dont ap-
„ paremment ils ne ſortiront pas ſi-tôt.
„ Monſieur de *Turenne* & Monſieur de
„ *Bouillon* ſe ſont éloignés pour les ſer-
„ vir. Monſieur de *Nemours* n'eſt de
„ rien, tout Honnête-homme qu'il eſt,
„ & ne ſait préſentement quel parti pren-
„ dre. Monſieur de *Guiſe* eſt priſonnier
„ en *Eſpagne*: tout le reſte de nos grands
„ Seigneurs eſt ſuſpect, ou négligé de
„ Monſieur le Cardinal. Dans la ſitua-
„ tion où ſont les choſes, ſi vous ne ſa-
„ vez pas faire valoir la conſideration de
„ vos Etabliſſemens, & les bonnes qua-
„ lités de vôtre Perſonne, ne rejettez
„ rien ſur la Fortune qui vous ſert ſi
„ bien, prenez-vous-en à vous ſeul; car
„ c'eſt vous qui manquerez à vous-mê-
„ me.

Il m'écouta avec la plus grande atten-tion du monde; & plus touché de mon Diſcours que je ne me l'étois imaginé, il me remercia avec chaleur des ouvertures que

que je lui avois données. Il me dit bonnement, que la Jeuneſſe & les Plaiſirs l'avoient empêché de s'appliquer à rien de ſérieux juſques-là; mais qu'il étoit réſolu de quitter ſon inutilité, & de mettre tout en uſage pour ſe donner de la conſideration. *Je vais vous faire une Confidence*, pourſuivit-il, *que je n'ai jamais faite à perſonne: vous ne ſauriez croire l'inclination que Monſieur le Cardinal a pour moi. Vous ſavez qu'il a quelque deſſein de me faire épouſer une de ſes Niéces, & l'on croira aiſément que ſa bonne volonté eſt fondée ſur le projet de cette Alliance; j'y en attribuë moi-même une partie: mais je ne m'y connois point, ou il a pour moi quelque Foible. Je vous confierai encore un plus grand Secret, c'eſt que je ne me ſens aucune Amitié pour lui; & à vous parler nettement, j'ai le cœur auſſi dur pour Son Eminence, que Son Eminence le ſauroit avoir pour le reſte des Courtiſans.*

„ J'aimerois beaucoup mieux, *lui dis-*
„ *je*, que vous euſſiez quelque tendreſſe;
„ car il ſera difficile que vos veritables
„ Sentimens échappent à ſa pénétration.
„ Si vous m'en croyez, vous le verrez
„ rarement en particulier, & lors que
„ vous y ſerez obligé, entretenez-le de

„ vôtre dévouëment en général, ſans
„ vous laiſſer conduire dans un détail cu-
„ rieux, qui lui donne le loiſir de vous
„ examiner, & la facilité de vous con-
„ noître. Quand le Roi & la Reine ſe-
„ ront chez lui; quand il cherchera à ſe
„ divertir avec ſes Courtiſans ordinaires,
„ ne manquez jamais de vous y trouver:
„ & là par toute ſorte de complaiſances
„ & d'agrémens, tâchez d'entretenir u-
„ ne Amitié qu'il eſt aſſez diſpoſé à en-
„ tretenir de lui-même. S'il étoit d'hu-
„ meur à ſe faire un vrai Favori, ſa fa-
„ miliarité vous ſeroit avantageuſe: mais
„ ſa bonne volonté ne pouvant être ſi
„ pure, qu'il n'y entre du deſſein; un
„ grand Commerce lui fera découvrir
„ tous vos Foibles, avant que vous ayez
„ trouvé le moindre des ſiens. Quelque
„ diſſimulation qu'un homme de vôtre
„ âge puiſſe avoir, ce ne lui eſt pas un
„ petit malheur d'avoir à ſouffrir les ob-
„ ſervations d'un vieux Miniſtre, ſupé-
„ rieur par l'avantage du Poſte, & par
„ celui de l'expérience. Croyez-moi,
„ Monſieur, il eſt dangereux de voir
„ trop ſouvent un Habile-homme, quand
„ la difference, & ſouvent la contrariété
„ des interêts ne permet pas de s'y fier.

„ Si

„ Si cette Maxime peut être reçûë chez
„ les autres Nations, elle eſt comme in-
„ faillible dans la nôtre, où la pénétra-
„ tion pour découvrir, va plus loin que
„ la diſſimulation pour ſe cacher. Ne
„ préſumez donc pas de pouvoir com-
„ battre Monſieur le Cardinal par ſon
„ Art, ni de faire conteſter vos fineſſes
„ avec les ſiennes. Contentez-vous de
„ ménager vos Agrémens avec beaucoup
„ de conduite, & laiſſez agir ſon Incli-
„ nation. L'Inclination eſt un mouve-
„ ment agréable, qui nous eſt d'autant
„ plus cher, qu'il nous ſemble purement
„ nôtre. Il naît dans le fond de nos ten-
„ dreſſes, & s'y entretient mollement
„ avec plaiſir: en quoi il differe de l'Eſ-
„ time, laquelle eſt reçûë comme une
„ choſe qui ne s'établit & ne ſe main-
„ tient point en nous par la faveur de
„ nos Sentimens, mais par la juſtice que
„ nous ſommes obligés de rendre aux
„ Perſonnes vertueuſes.

„ Nous allons tomber dans un tems
„ où apparemment Monſieur le Cardinal
„ aura beſoin de ſes Serviteurs. Il faut
„ vous faire conſiderer comme un Hom-
„ me utile, après vous être fait aimer
„ comme une Perſonne agréable. Le

„ mo-

„ moyen d'être tout-à-fait bien avec lui, „ c'eſt de remplir ces vûës d'Interêt, „ auſſi bien que les ſentimens de ſon Af- „ fection; & c'eſt ce que vous ferez in- „ failliblement, en lui promettant une „ grande conſideration que vous vous ſe- „ rez donnée. Elle ne vous manquera „ pas, ſi vous vous éloignez de la con- „ duite de Monſieur d'*Eſpernon*, ſans „ vous éloigner de ſes interêts, qui doi- „ vent toûjours être les vôtres. Heureu- „ ſement la Nature vous a donné une „ humeur trop oppoſée à la ſienne. Il „ n'y a rien de ſi contraire que la dou- „ ceur de vôtre Eſprit, & l'auſtérité du „ ſien; que vôtre Complaiſance, & ſes „ Chagrins; que vos Inſinuations, & ſa „ Fierté. Laiſſez-vous donc aller à vô- „ tre Naturel preſque en toutes choſes: „ mais donnez-vous garde de prendre „ ſans y penſer les ſentimens d'une fauſſe „ Gloire. On démêle mal-aiſément la „ fauſſe d'avec la veritable: une Hau- „ teur mal entenduë paſſe pour une gran- „ deur d'Ame; & trop ſenſible à ce qui „ vient de la qualité, on eſt moins ani- „ mé qu'on ne doit pour les grandes „ choſes. Voici le Portrait de Mr. d'Es- „ PERNON, ſi je ne me trompe. Dans

„ le

„ le reſpect qu'il exige, dans les devoirs
„ qu'on lui rend, il oubliera ce qu'on
„ doit au *Gouverneur* & au *Colonel* *,
„ pourvû qu'on rende à Monſieur d'*Eſ-*
„ *pernon* ce qu'on ne lui doit pas. Je ne
„ dis point que la diſtinction ne doive
„ être agréable aux Perſonnes de gran-
„ de Qualité ; mais il faut ſe l'attirer,
„ & non pas ſe la faire préſomptueuſe-
„ ment ſoi-même.

„ Il ſeroit honteux de laiſſer perdre
„ les choſes établies par le Mérite & par
„ le Crédit de ſes Prédeceſſeurs : on ne
„ ſauroit avoir trop de fermeté à main-
„ tenir ces ſortes de Droits, quand la
„ poſſeſſion en eſt laiſſée : mais il n'en va
„ pas ainſi en des prétentions nouvelles
„ qui doivent être établies par délica-
„ teſſe & par douceur, avant que d'être
„ apperçûës. C'eſt-là qu'il vous faut
„ aller adroitement aux autres, pour les
„ faire venir inſenſiblement à vous ; &
„ au lieu de prendre avec fierté, ce
„ qu'on peut refuſer avec juſtice, un
„ Habile-homme employe toute ſon in-
„ duſtrie à ſe faire donner ce qu'il ne
„ demande pas. „ So-

* *Le Duc d'*Eſpernon *étoit alors Gouverneur de* Guienne *& Colonel Général de l'Infanterie.*

„ Soyez honnête, officieux, libéral; „ que chacun trouve chez vous ſa commodité & ſon plaiſir; on vous portera volontairement, ce que vous exigerez ſans ſuccès par une hauteur affectée. Perſonne n'eſt bleſſé du Reſpect qu'il veut bien rendre, parce „ qu'il peut ne le rendre pas, & qu'il „ penſe donner des marques de ſon Amitié, plûtôt que de ſon Devoir. La „ jalouſie de la Liberté eſt commune à „ tous les hommes; mais diverſes gens „ la font conſiſter en diverſes choſes. „ Les uns rejettent toute ſupériorité: le „ choix des Supérieurs tient lieu de Liberté à quelques autres. Le *François* „ particuliérement eſt de cette humeur: „ impatient de vôtre Autorité & de ſa „ Franchiſe, il ne ſauroit recevoir de „ Maîtres ſans chagrin, ni demeurer le „ ſien ſans dégoût: ennuyé de ſa propre „ profeſſion, il cherche à ſe donner; & „ trop content de la diſpoſition de ſa „ volonté, il s'aſſujettit avec plaiſir, ſi „ on lui laiſſe faire ſa Dépendance. C'eſt „ à peu près nôtre Naturel, que vous „ devez conſulter plûtôt que le vôtre „ dans la conduite que vous avez à tenir.

„ Il

„ Il y a deux choſes parmi nous, qui „ apportent des diſtinctions fort conſi- „ dérables; la Faveur du Roi déclarée, „ & un grand Mérite à la Guerre, bien „ reconnu. La Faveur qui ne diminuë „ rien en *Eſpagne* de la jalouſie des Rangs, „ leve bien des conteſtations en *France*, „ où chacun ſe laiſſe conduire purement „ à l'interêt, ſous prétexte d'honorer la „ confiance ou l'inclination du Prince. „ Les plus corrompus, dont le nombre „ eſt grand, portent leur Servitude où „ ils croyent trouver leur Fortune; & „ ceux qui s'abandonnent le moins, ne „ laiſſent pas de ſe faire un mérite de „ leur Soupleſſe. On voit bien quel- „ ques faux généreux qui mettent ridi- „ culement leur honneur à mépriſer les „ Miniſtres; on voit des Eſprits rudes „ qui penſent être fermes: mais il eſt „ peu de gens habiles & honnêtes, qui „ ſachent conſerver de la Dignité en „ ménageant leurs Affaires. A le bien „ prendre, tout cede à nos Favoris, ſi „ la Cour ne ſort pas de ſa ſituation or- „ dinaire. Pour le mérite de la Guer- „ re, il apporte une conſideration fort „ grande; & quand on a commandé „ dignement de groſſes Armées, il reſte

„ une

„ une impreſſion de cette Autorité, qui
„ ſe conſerve dans la Cour même. On
„ honore avec plaiſir un Général qui a
„ fait aquerir de l'honneur: ceux même
„ qui en ont le moins aquis, ſe ſouvien-
„ nent agréablement des fatigues dans la
„ molleſſe. On s'entretient des Actions
„ paſſées dans l'inutilité préſente; on
„ rappelle la mémoire du péril dans la
„ ſûreté; l'image de la Guerre enfin ne
„ ſe préſente point dans la Paix ſans un
„ ſouvenir du Commandement qu'on a
„ exercé ſur nous, & de l'Obéïſſance
„ que nous avons renduë. C'eſt à ce
„ mérite de la Guerre que l'Ambition
„ vous doit pouſſer; c'eſt-là que vous
„ devez appliquer tous vos ſoins, pour
„ arriver quelque jour au Commande-
„ ment des Armées. Un Emploi ſi no-
„ ble & ſi glorieux égale les Sujets aux
„ Souverains dans l'Autorité; & comme
„ il fait quelquefois d'un Particulier un
„ Conquerant, il peut faire du Prince
„ le mieux établi, le dernier des Miſe-
„ rables, s'il néglige une Vertu néceſ-
„ ſaire à ſoûtenir ſa Fortune. Lors que
„ vous aurez bien réglé vôtre conduite
„ pour la Cour, & animé vôtre ambi-
„ tion pour la Guerre, il vous reſtera

„ en-

„ encore à vous donner des Amis, dont
„ la réputation bien établie puiſſe con-
„ tribuër à la vôtre; & qui faſſent va-
„ loir vôtre application nouvelle, quand
„ vous vous donnerez plus de mouve-
„ ment.

„ De tous les hommes que je connois, il
„ n'y en a point avec qui je vous ſou-
„ haite un commerce plus particulier
„ qu'avec Mr. de *Palluau* *, & avec
„ Monſieur de *Mioſſens* †. La grande
„ liaiſon que j'ai avec l'un & l'autre,
„ pourroit vous rendre ſuſpect le bien
„ que j'en dis toûjours: mais ne crai-
„ gnez pas en cela de déferer à mon ſen-
„ timent, & croyez qu'on trouve mal-
„ aiſément de ſi honnêtes-gens qu'eux
„ dans le Monde. J'avoüe pourtant que
„ l'Amitié de Monſieur le Marquis de
„ CREQUI)(me ſemble préferable à
„ toute autre: ſa chaleur pour ſes Amis,
„ ſi vive & ſi animée; ſa fidelité ſi pure
„ &

* Philippe de Clerembaut, *Comte de* Palluau, *fait Maréchal de* France *en* 1653. *Il mourut en* 1665.

† Céſar Phœbus d'Albret, *Comte de* Mioſſens, *fait Maréchal de* France *en* 1653. *& mort en* 1676.

)(François de Crequi, *Marquis de* Marines, *fait Maréchal de* France *en* 1668.

„ & ſi nette, me la font eſtimer infini-
„ ment. D'ailleurs, ſon Ambition, ſon
„ Courage, ſon Génie pour la Guerre,
„ un Eſprit univerſel, qui s'étend à tout,
„ ajoûtent à l'Amitié une conſideration
„ fort particuliere. On lui peut donner
„ ſans faveur ce bel Eloge qu'on donnoit
„ à un Ancien; *Ita ut ad id unum natus*
„ *eſſe videretur quod aggrederetur.* Quand
„ ſon choix le détermina à ſa Profeſſion,
„ la Nature l'avoit préparé à toutes; ca-
„ pable de cent choſes differentes; auſſi
„ propre à ce qui regarde le métier des
„ autres, qu'à ce qui touche le ſien. Il
„ pourroit ſe donner de la réputation
„ par les Lettres, s'il ne la vouloit tou-
„ te par les Armes. Une Gloire ambi-
„ tieuſe ne ſouffre point les petites Va-
„ nités: mais il n'en eſt pas moins cu-
„ rieux, & cherchant dans une Etude
„ ſecrette le plaiſir particulier de s'inſ-
„ truire, il joint à l'avantage de ſavoir
„ beaucoup, le mérite de cacher diſcre-
„ tement ſes Connoiſſances. Peut-être
„ ne croyez-vous pas pouvoir rencontrer
„ dans la jeuneſſe où il eſt, ce qu'à pei-
„ ne on attend de l'âge le plus avancé;
„ & j'avouë que nous donnons quelque-
„ fois aux jeunes gens une eſtime préci-

„ pitée

„ pitée par la faveur de nos ſentimens.
„ Quelquefois auſſi nous rendons une
„ juſtice bien lente à leur Vertu ; ou-
„ bliant à loüer ce qu'ils ſont de bien
„ dans le tems de l'exercice & de l'ac-
„ tion, pour donner des loüanges à ce
„ qu'ils ont fait dans la ceſſation & le
„ repos. Rarement on ajuſte la Réputa-
„ tion à la Vertu, & j'ai vû mille gens
„ en ma vie, eſtimés ou du Mérite qu'ils
„ n'avoient pas encore, ou de celui qu'ils
„ n'avoient déja plus. On trouve en
„ Monſieur le Marquis de *Crequi* un a-
„ juſtement ſi rare. Quelques grandes
„ eſperances qu'il donne de l'avenir, il
„ fournit dans le préſent dequoi conten-
„ ter les plus difficiles, & il a ſeulement
„ à deſirer ce que les autres ont à craindre,
„ l'attention des Obſervateurs, & la dé-
„ licateſſe des bons Juges.

„ Un premier Miniſtre, un Favori
„ qui chercheroit dans la Cour un ſujet
„ digne de ſa confiance, n'en ſauroit
„ trouver, à mon avis, qui la mérite
„ mieux que Monſieur de RUVIGNY *.
„ Vous verrez peut-être en quelques au-
„ tres,

* *Feu Monſieur le Marquis de* Ruvigny, *Pere du Comte de* Galway.

„ tres, ou un talent plus brillant, ou de
„ certaines actions d'un plus grand éclat
„ que les ſiennes. A tout prendre, à
„ juger des hommes par la conſidera-
„ tion de toute la vie, je n'en connois
„ point qu'on doive eſtimer davantage,
„ & avec qui l'on puiſſe entretenir plus
„ long-tems une Confidence ſans ſoup-
„ çon, & une Amitié ſans dégoût.
„ Quelques plaintes que l'on faſſe de la
„ corruption du Siécle, on ne laiſſe pas
„ de rencontrer encore des Amis fidéles;
„ mais la plûpart de ces gens d'honneur
„ ont je ne ſai quoi de rigide, qui feroit
„ préferer les inſinuations d'un Fourbe à
„ une ſi auſtére Fidélité. Je remarque
„ dans ces Hommes qu'on appelle *ſolides*
„ & *eſſentiels*, une Gravité qui vous im-
„ portune, ou une Peſanteur qui vous
„ cnnuye. Leur Bon-ſens même, pour
„ vous être utile une fois dans vos Af-
„ faires, entre mal à propos tous les
„ jours dans vos Plaiſirs. Cependant,
„ il faut ménager des Perſonnes qui vous
„ gênent, dans la vûë que vous pour-
„ rez en avoir beſoin; & parce qu'ils
„ ne vous tromperont pas quand vous
„ leur confierez quelque choſe, ils ſe
„ font un droit de vous incommoder

„ aux

„ aux heures que vous n'avez rien à leur
„ confier. La Probité de Monſieur de
„ *Ruvigni*, auſſi propre que la leur pour
„ la confiance, n'a rien que de facile &
„ d'accommodant pour la compagnie ;
„ c'eſt un Ami ſûr & agréable, dont
„ la liaiſon eſt ſolide, dont la familia-
„ rité eſt douce, dont la converſation
„ eſt toûjours ſenſée & toûjours ſatisfai-
„ ſante.

„ La Priſon de Monſieur le Prince a
„ fait ſortir de la Cour une Perſonne
„ conſiderable, que j'honore infiniment ;
„ c'eſt Monſieur de LA ROCHEFOU-
„ CAULT, que ſon courage & ſa con-
„ duite feront voir capable de toutes les
„ choſes où il veut entrer. Il va trouver
„ de la réputation où il trouvera peu
„ d'interêt ; & ſa mauvaiſe fortune fera
„ paroître un Mérite à tout le monde,
„ que la retenuë de ſon humeur ne laiſ-
„ ſoit connoître qu'aux plus délicats. En
„ quelque fâcheuſe condition où ſa deſti-
„ née le réduiſe, vous le verrez égale-
„ ment éloigné de la foibleſſe & de la
„ fauſſe fermeté ; ſe poſſedant ſans crain-
„ te dans l'état le plus dangereux, mais
„ ne s'opiniâtrant pas dans une Affaire
„ ruïneuſe, par l'aigreur d'un reſſenti-

„ ment, ou par quelque fierté mal-en-
„ tenduë. Dans la vie ordinaire ſon
„ Commerce eſt honnête, ſa Converſa-
„ tion juſte & polie : tout ce qu'il dit
„ eſt bien penſé ; & dans ce qu'il écrit,
„ la facilité de l'expreſſion égale la net-
„ teté de la penſée. Je ne vous parle
„ point de Monſieur de *Turenne* ; ce ſe-
„ roit trop de préſomption à un Parti-
„ culier de croire que ſes ſentimens pûſ-
„ ſent être conſiderés parmi les témoi-
„ gnages publics, & la juſtice univerſelle
„ que les Nations lui ont renduë. D'ail-
„ leurs, il ne faut pas vous entretenir
„ long-tems de Perſonnes éloignées, qui
„ ne peuvent contribuër en rien à vôs
„ Interêts.

„ Je reviens à Monſieur de *Palluau* &
„ à Monſieur de *Mioſſens*, pour les dé-
„ peindre par des Qualités qui vous ſe-
„ ront ou agréables, ou utiles. Vous
„ trouverez dans le commerce de Mon-
„ ſieur de PALLUAU tous les Agré-
„ mens imaginables, autant de ſecret &
„ de ſûreté que vous en puiſſiez deſirer.
„ N'attendez pas de lui les empreſſe-
„ mens d'un jeune homme qui s'entête
„ de vous ſervir, & dont vous avez plus
„ à redouter l'imprudence, qu'à deſirer

„ la

„ la chaleur. Il fera toûjours à propos
„ ce que vous exigerez de lui, & ne
„ manquera point aux offices que fait
„ rendre un Courtiſan délicat. Si vôtre
„ Amitié eſt une fois bien liée, il s'in-
„ tereſſera dans vôtre Conduite; plus
„ utile pour la régler par ſes Conſeils,
„ que propre à pouſſer vos Affaires à
„ bout par ſa Vigueur. Je l'ai toûjours
„ vû fort oppoſé aux faux Généreux;
„ & pour avoir tourné en ridicule l'oſ-
„ tentation d'une Probité affectée, plu-
„ ſieurs ont crû qu'il étoit aſſez indiffe-
„ rent pour la veritable. Je puis dire
„ néanmoins que je n'ai jamais connu
„ en perſonne une Honnêteté plus natu-
„ relle; ſans fourbe, ſans artifice, ſans
„ fineſſe avec ſes Amis; attaché à la
„ Cour ſans proſtitution aucune, & tâ-
„ chant de plaire avec une Délicateſſe
„ éloignée de toute ſorte d'Adulation.

„ Une liaiſon vous ſera plus avanta-
„ geuſe pour vos Affaires avec Mr. de
„ MIOSSENS, particuliérement dans
„ une conjoncture comme celle-ci, où
„ l'on devra preſque tout à l'induſtrie.
„ Il va être admirable dans une Cour où
„ il y aura divers Interêts, & beaucoup
„ d'Intrigues. Il entrera d'abord avec

 „ vous,

„ vous, eſperant que vous lui ſerez bon
„ à quelque choſe; & ſi vous vivez bien
„ avec lui, il ſe fera un honneur parti-
„ culier de vous être bon à tout. Pour
„ peu que vous ſoyez ſoigneux, vous
„ attirerez tous ſes ſoins; ſi vous êtes
„ complaiſant, il ſera flateur; ayez quel-
„ que tendreſſe, il ſera plus ſenſible
„ qu'on ne croit, & qu'il ne penſera
„ lui-même. Alors il quitte les vûës d'in-
„ terêt, & animant ſon commerce de
„ toute la chaleur de l'Amitié, il ſe
„ charge à la fin de vos Affaires comme
„ des ſiennes; induſtrieux, ponctuel,
„ diligent à les pourſuivre; ne comptant
„ pour rien ces offices généraux dont les
„ liaiſons ordinaires s'entretiennent, il
„ ne croira pas que vous deviez être
„ content de lui, & ne le ſera pas lui-
„ même, qu'il ne vous ait effectivement
„ ſervi. Le ſeul danger qu'il y ait, c'eſt
„ de choquer la délicateſſe de ſon Hu-
„ meur: un Oubli, une Indifference
„ témoignée ſans y penſer, pourroit fai-
„ re naître ſérieuſement la ſienne; une
„ Raillerie ſur une Demoiſelle qu'il ai-
„ me; un Diſcours qu'il aura fait, mal
„ pris ou plaiſamment tourné, lui ſeront
„ des Injures ſenſibles; & ſans propor-
„ tion

„ tion du reſſentiment à l'offenſe, il
„ cherchera peut-être à ſe vanger dans
„ les choſes qui vous importent le plus.
„ Comme il n'y a perſonne plus capable
„ de faire valoir vos bonnes Qualités,
„ quand il vous aime, il n'y en a point
„ qui ſache pouſſer ſi loin vos Foibles &
„ vos Défauts, quand il croit que vous
„ lui donnez ſujet de ne vous aimer pas.
„ Voila ce que vous avez à craindre de
„ ſon Humeur; mais il n'eſt pas difficile
„ de vous en garantir. Pour être ſûr
„ de lui, vous n'avez qu'à être ſûr de
„ vous-même; & ſi vous avez des égards
„ ſur ce qui le touche, j'oſe aſſûrer qu'il
„ en aura pour vous encore davantage.

Pour Monſieur de Palluau, reprit Monſieur de Candale, *j'avouë que je m'accommoderois auſſi bien avec lui qu'avec homme du monde; & vous m'obligerez, vous qui étes ſi fort de ſes Amis, de le rendre plus particulierement des miens. J'eſtime les bonnes qualités de Monſieur de* Mioſſens *autant que vous. Je ſai qu'on ne peut pas en avoir de meilleures; perſonne n'a plus d'Eſprit, & il l'employe auſſi volontiers qu'utilement pour ſes Amis: mais il a tenu juſques ici un procedé ſi deſobligeant avec moi, que je ne me réſoudrai jamais à lui*

faire aucune avance. S'il lui prenoit envie de me rechercher, ou que vous pûſſiez nous unir inſenſiblement avec adreſſe, je n'y trouverois pas moins de plaiſir que d'avantage.

Moret & le Chevalier de *La Vieuville* avoient donné cette averſion-là à Monſieur de *Candale*; & il l'auroit aſſez priſe de lui-même par un ſecret ſentiment de Gloire qui ne pouvoit ſouffrir la hauteur que Monſieur de *Mioſſens* avoit avec lui en toute occaſion, & à laquelle ſon humeur molle & pareſſeuſe ne ſe donnoit pas la peine de s'oppoſer. Je ne prétens pas intereſſer par là ſon Courage. Il en avoit veritablement; mais la Facilité de ſon Eſprit & ſa Nonchalance, avoient un air de foibleſſe, particuliérement en de petites occaſions qui ne lui ſembloient pas aſſez importantes pour troubler la douceur de ſon repos. Tout ce qui avoit de l'éclat excitoit ſa Gloire, & ſa Gloire lui faiſoit trouver le veritable uſage de ſon Cœur. Je l'ai vû même aller au delà de ce qu'il ſe devoit, après avoir négligé des choſes obſcures, qui éclatoient à la fin; capable de hazarder ſes Etabliſſemens & de ſe perdre lui-même, quand il voyoit ſa Réputation bien engagée. Il donnoit au monde trop de

priſe

priſe ſur lui par ſes négligences ; & le monde pouvoit le pouſſer trop loin par un ridicule malicieux, qui lui faiſoit perdre la moderation de ſon humeur, ordinairement aſſez douce, & toûjours moins douce que glorieuſe.

Voila quelques traits du Portrait de Monſieur de CANDALE. Comme il a eu aſſez d'éclat dans le Monde, pour laiſſer la curioſité de le connoître tout-à-fait, il ne ſera pas hors de propos d'en donner une Peinture achevée. J'ai connu peu de gens qui euſſent tant de Qualités differentes : mais il avoit cet avantage dans le commerce des Hommes, que la Nature avoit expoſé en vûë celles qui plaiſoient, & caché au fond de ſon Ame ce qui pouvoit donner de l'averſion. Je n'ai jamais vû un Air ſi noble que le ſien. Toute ſa Perſonne étoit agréable ; & il faiſoit tout ce qu'on pouvoit faire d'un Eſprit médiocre, pour la douceur de la Converſation & pour les Plaiſirs. Une legere habitude le faiſoit aimer : un profond commerce ne s'entretenoit pas long-tems ſans dégoût ; peu ſoigneux qu'il étoit de ménager vôtre Amitié, & fort leger en la ſienne. Dans cette nonchalance pour ſes Amis,

les habiles gens ſe retiroient ſans éclat, & ramenoient la familiarité à une ſimple connoiſſance : les plus tendres ſe plaignoient de lui, comme d'une Maîtreſſe ingrate, dont ils ne pouvoient ſe détacher. Ainſi les Agrémens de ſa Perſonne, le ſoûtenoient malgré ſes Défauts, & trouvoient encore des ſentimens pour eux en des Ames irritées. Pour lui, il vivoit avec ſes Amis, comme la plûpart des Maîtreſſes avec leurs Amans. Quelque ſervice que vous lui euſſiez rendu, il ceſſoit de vous aimer quand vous ceſſiez de lui plaire; dégoûté comme elles d'une ancienne habitude, & ſenſible aux douceurs d'une nouvelle Amitié, comme ſont les Dames aux délicates tendreſſes d'une Paſſion naiſſante. Cependant il laiſſoit les vieux Engagemens ſans les rompre, & vous lui euſſiez fait de la peine de vous ſéparer tout-à-fait de lui; l'éclat des ruptures ayant je ne ſai quelle violence éloignée de ſon humeur. D'ailleurs il ne vouloit pas ſe donner l'excluſion des Retours, quand vous lui aviez été ou agréable ou utile. Comme il étoit ſenſible aux Plaiſirs, & intereſſé dans les Affaires, il revenoit à vous par vos agrémens, & vous recherchoit dans ſes

ſes beſoins. Il étoit fort avare & grand dépenſier, aimant ce qui paroiſſoit dans la dépenſe, bleſſé de ce qui ſe conſommoit pour paroître. Il étoit facile & glorieux; intereſſé, mais fidéle; qualités bizarrement aſſorties, qui ſe trouvoient dans un même Sujet enſemble. Une de ſes plus grandes peines eût été de vous tromper; & quand l'Interêt, maître ordinaire de ſes mouvemens, lui faiſoit manquer de parole, il étoit honteux de vous en avoir manqué, & peu content de lui, juſqu'à ce que vous euſſiez oublié le tort qu'il avoit. Alors il ſe ranimoit d'une chaleur toute nouvelle pour vous, & ſe ſentoit obligé ſecretement que vous l'euſſiez reconcilié avec lui-même. Hors l'Interêt, il vous deſobligeoit rarement: mais vous vous attiriez auſſi peu d'Offices par ſon Amitié, que d'Injures par ſa Haine; & c'eſt un aſſez grand ſujet de plainte entre les Amis, de n'avoir à ſe louer que du mal qu'on ne fait pas.

Pour ce qui regarde les Femmes, il fut aſſez long-tems indifferent, ou peu induſtrieux à ſe donner leurs bonnes graces. Quand il leur parût ſi aimable, elles connurent bien qu'il y alloit plus du leur que du ſien dans ſa nonchalance; &

très-entenduës dans leurs interêts, elles commencerent à former des deſſeins ſur un Homme qui attendoit un peu tard à en faire ſur elles. On l'aima donc, & il ſût aimer à la fin. Les dernieres années de ſa vie, toutes nos Dames jetterent les yeux ſur lui. Les plus retirées ne laiſſoient pas de ſoûpirer en ſecret; les plus galantes ſe le diſputant, aſpiroient à le poſſeder, comme à leur meilleure fortune. Après les avoir diviſées par des interêts de Galanterie, il les réünit dans les larmes par ſa Mort. Toutes le ſentirent aimé; & une Tendreſſe commune fit bien-tôt une Douleur générale. Celles qu'il avoit aimées autrefois, rappellerent leurs vieux Sentimens, & s'imaginerent de perdre encore ce qu'elles avoient déja perdu. Pluſieurs qui lui étoient indifferentes, ſe flatoient qu'elles ne l'auroient pas été toûjours; & ſe prenant à la Mort d'avoir prévenu leur bonheur, elles pleuroient une Perſonne ſi aimable, dont elles euſſent pû être aimées. Il y en eut qui le regreterent par vanité, & on vit des inconnuës s'inſinuer avec les intereſſées dans un commerce de pleurs, pour ſe faire quelque mérite de Galanterie: mais

mais ſa veritable Maîtreſſe * ſe rendoit illuſtre par l'excès de ſon Affliction ; heureuſe, ſi elle ne ſe fût pas conſolée ! Une ſeule Paſſion fait honneur aux Dames, & je ne ſai ſi ce n'eſt pas une choſe plus avantageuſe à leur Réputation, que de n'avoir rien aimé.

* *La Comteſſe d'*Olonne.

LETTRE
A Mr. LE COMTE
DE LIONNE.

MONSIEUR,

PEUT-ETRE n'étes-vous pas à *Paris* : peut-être y étes-vous ; & que vôtre Silence eſt plûtôt un effet de vôtre oubli que de vôtre abſence : mais quand cela ſeroit, je vous ai trop d'obligation de vos ſoins paſſés, pour me plaindre de vôtre indifference préſente. Je ne demande point de vos nouvelles pour vous fatiguer d'une Réponſe, & rétablir un

Commerce qui vous déroberoit des heures que vous ſaurez mieux employer. Mais, Monſieur, vous devez quelque choſe encore à vôtre Amitié, & vous vous en aquiterez ſi vous trouvez quelque moyen par vous ou par autrui, de me faire ſavoir que vous vous portez bien. La nouvelle de vôtre Santé me donnera une joye où vous étes plus intereſſé que perſonne; & ſi vous étiez de mon humeur, vous croiriez que ſe bien porter, vaut mieux que commander à tout le Monde. Il n'eſt point de Tréſors qui vaillent une année de Santé.

Excuſez, Monſieur, le caquet d'un Infirme, qui ſe trouvant un quart-d'heure de Santé, ne croit pas qu'on puiſſe parler d'autre choſe. Peut-être étiez-vous de mon humeur, quand vous aviez quelque relâche dans les douleurs de vôtre Bras caſſé, & de toutes vos Bleſſures. Aujourd'hui que vous étes pleinement gueri, goûtez-en le plaiſir, & me laiſſez faire de triſtes réflexions ſur la Chanſon que vous m'avez appriſe;

Mais helas! quand l'âge nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

S'il

S'il y a quelques Airs auſſi agréables que celui-là dans la Muſique de LA FETE DE VERSAILLES, je vous prie de me les envoyer notés, & vous obligerez un homme qui eſt plus que jamais, &c.

AU MEME.

JE viens de recevoir la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec les Airs que vous m'avez envoyez. J'aurois mille graces à vous rendre, mais connoiſſant vôtre inclination à m'obliger, vous me permettrez, s'il vous plaît, d'être un peu lent aux Remercimens; car le redoublement continuel des Obligations pourroit fatiguer une reconnoiſſance délicate comme la mienne. Croyez pourtant que je ſuis ſenſible comme je dois, & que vous pouvez diſpoſer de moi plus que d'homme que vous connoiſſiez.

Je n'ai jamais été ſi ſurpris que de voir vendre ici trois petits Livres qu'on dit de moi, & qui s'impriment à *Amſterdam*. Il y a environ vingt ans que je fis

de petits Diſcours ſur les Maximes qui ſont dans ce petit Livre-là ; je ne ſai qui les a pû avoir. Continuez, je vous ſupplie, à m'aimer toûjours ; & croyez que vous n'aurez jamais un Ami plus ſûr & plus paſſionné pour vôtre ſervice. Quand il y aura quelque choſe d'agréable, je vous ſupplie de me l'envoyer. Si-tôt que la RÉPONSE *de Monſieur Arnauld à Monſieur Claude* * ſera imprimée, je vous ſupplierai de me l'envoyer avec la REPLIQUE *de Monſieur Claude*, qui ſuivra bien-tôt aſſûrément ; *habitâ ratione* du port, c'eſt à dire, par une autre voye que celle de la Poſte.

Ne laiſſez pas de continuer à m'obliger : quelque délicate que ſoit ma Reconnoiſſance elle durera autant que moi, & je n'oublierai jamais tout ce que vous faites pour mes Interêts.

AU

* La Perpetuité de la Foi de l'Egliſe Catholique touchant l'Euchariſtie, défenduë contre le Livre du Sieur Claude Miniſtre de Charenton. *Mr.* Claude y *répondit bien-tôt*, & *les* Janſéniſtes *n'ont jamais fait qu'une* REPLIQUE *générale à cet Ouvrage. Voyez le* DICTIONAIRE *de Mr.* Bayle *aux Articles* A. ARNAULD & CLAUDE.

AU MEME*.

SI je ne conſultois que la Diſcretion, je pourrois vous épargner la fatigue de recevoir de mes Lettres, & la peine que vous donnera une Réponſe, que par honnêteté vous me voudrez faire : mais comme je ſuis homme à ſonger autant à mon plaiſir qu'au vôtre, vous trouverez bon que je prenne celui que j'ai de vous entretenir ; & tout ce que je puis faire pour vous, Monſieur, eſt de n'en pas abuſer par un trop fréquent uſage. Si vous ſaviez la peine que j'ai à me contraindre là-deſſus, vous me pardonneriez aiſément ce que je fais, par la violence que je me donne à n'en pas faire davantage.

Je ſuis revenu dans une Cour, après avoir été quatre Ans dans une République, ans plaiſir ni douceur : car je croi que *La Haye* eſt le vrai Pays de l'Indolence. Je ne ſai comme j'ai ranimé mes ſen-

* *Mr. de* St. Evremond *écrivit cette Lettre d'abord après ſon Retour en* Angleterre, *en* 1670.

ſentimens : mais enfin il m'a pris envie de ſentir quelque choſe de plus vif ; & quelque imagination de retourner en *France*, m'avoit fait chercher *Londres*, comme un milieu entre les Courtiſans *François* & les Bourguemeſtres de *Hollande*. Juſques ici je pouvois demeurer dans la Peſanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la Gravité de Meſſieurs les *Hollandois* : car je ne me trouve gueres plus avancé vers la *France* que j'étois ; & l'étude de Vivacité que j'ai faite, nuit fort à mon repos, & me recule de l'Indolence, ſans m'avancer vers les Plaiſirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à *Paris* ; ne laiſſant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici parmi beaucoup d'honnêtes-gens.

Monſieur le Duc de *Buckingham* vôtre Ami m'a dit que j'avois beaucoup d'obligations à Monſieur de *Lionne* le Miniſtre ; je vous ſupplie, Monſieur, de lui rendre mille graces de ma part. Je ſuis de ſes Admirateurs ; mais mon Admiration ne vaut pas la peine qu'il s'eſt donnée, & ſa ſeule Généroſité l'a fait agir ſi noblement. Je vous conjure d'en avoir aſſez pour vous ſouvenir quelquefois de vôtre très-humble & très-obéïſſant Serviteur.

AU MEME.

QUAND je ne regreterois pas Monſieur de *Lionne* le Miniſtre par mon propre interêt, vôtre ſeule conſideration m'auroit fait recevoir la nouvelle de ſa Mort * avec beaucoup de douleur: tout le monde le regrete à *Paris*, à ce qu'on me mande; & je vous puis aſſûrer que les Etrangers honorent ſa mémoire avec les mêmes ſentimens qu'en ont les *François*. Quelque mérite qu'ayent eû les plus grands Miniſtres de nôtre Etat, on s'eſt toûjours réjouï de leur mort, & il a falu du tems pour paſſer de la haine de leur Perſonne, à la vénération de leurs Vertus. Monſieur de *Lionne* eſt le ſeul qui ait fait appréhender de le perdre, & fait connoître ce qu'on a perdu au même inſtant qu'il eſt mort. Faire de longs Diſcours ſur la Mort des Grands hommes, c'eſt vouloir ajoûter quelque choſe de triſte & de douloureux à la Mort même: elle n'a pas beſoin de ces aides-là

* *Il mourut en* 1671.

là pour être funeſte ; ce qui m'en fait finir l'entretien, & vous aſſûrer qu'on ne peut pas être plus veritablement que je ſuis, &c.

A Mr. LE MARECHAL DE CREQUI,

Qui m'avoit demandé en quelle ſituation étoit mon Eſprit, & ce que je penſois ſur toutes choſes dans ma Vieilleſſe.

QUAND nous ſommes jeunes, l'opinion du Monde nous gouverne, & nous nous étudions plus à être bien avec les autres qu'avec nous : arrivés enfin à la Vieilleſſe, nous trouvons moins précieux ce qui eſt étranger ; rien ne nous occupe tant que nous-mêmes, qui ſommes ſur le point de nous manquer. Il en eſt de la Vie comme de nos autres Biens ; tout ſe diſſipe quand on penſe en avoir un grand fond : l'Economie ne devient exacte que pour ménager le peu qui nous reſte. C'eſt

C'eſt par là qu'on voit faire aux Jeunes gens comme une profuſion de leur Etre, quand ils croyent avoir long-tems à le poſſeder. Nous nous devenons plus chers, à meſure que nous ſommes plus prêts de nous perdre. Autrefois mon Imagination errante & vagabonde ſe portoit à toutes les choſes étrangeres : aujourd'hui mon Eſprit ſe ramene au Corps & s'y unit davantage. A la verité ce n'eſt point par le plaiſir d'une douce liaiſon ; c'eſt par la néceſſité du ſecours & de l'appui mutuel qu'ils cherchent à ſe donner l'un à l'autre.

En cet état languiſſant, je ne laiſſe pas de me conſerver encore quelques Plaiſirs : mais j'ai perdu tous les ſentimens du Vice, ſans ſavoir ſi je dois ce changement à la foibleſſe d'un Corps abattu, ou à la moderation d'un Eſprit devenu plus ſage qu'il n'étoit auparavant. Je crains de le devoir aux Infirmités de la Vieilleſſe, plus qu'aux avantages de ma Vertu ; & d'avoir plus à me plaindre de la docilité de mes mouvemens, qu'à m'en réjouïr. En effet, j'attribuerois mal-à-propos à ma Raiſon la force de les ſoûmettre, s'ils n'ont pas celle de ſe ſoûlever : quelque Sageſſe dont on ſe vante

en

en l'âge où je ſuis, il eſt mal-aiſé de connoître ſi les Paſſions qu'on ne reſſent plus, ſont éteintes ou aſſujetties.

Quoi qu'il en ſoit, dès lors que nos Sens ne ſont plus touchés des objets, & que l'Ame n'eſt plus émûë par l'impreſſion qu'ils font ſur elle, ce n'eſt proprement chez nous qu'Indolence: mais l'Indolence n'eſt pas ſans douceur; & ſonger qu'on ne ſouffre point de mal, eſt aſſez à un homme raiſonnable pour ſe faire de la joye. Il n'eſt pas toûjours beſoin de la jouïſſance des Plaiſirs: ſi on fait un bon uſage de la privation des Douleurs, on rend ſa condition aſſez heureuſe.

Quand il m'eſt arrivé des Malheurs, je m'y ſuis trouvé naturellement aſſez peu ſenſible, ſans mêler à cette heureuſe conſtitution le deſſein d'être conſtant: car la Conſtance n'eſt qu'une plus longue attention à nos maux. Elle paroît la plus belle Vertu du Monde à ceux qui n'ont rien à ſouffrir; & elle eſt veritablement comme une nouvelle gêne à ceux qui ſouffrent. Les Eſprits s'aigriſſent à réſiſter, & au lieu de ſe défaire de leur premiere douleur, ils en forment eux-mêmes une ſeconde: ſans la réſiſtance ils n'au-

n'auroient que le mal qu'on leur fait ; par elle ils ont encore celui qu'ils ſe font. C'eſt ce qui m'oblige à remettre tout à la Nature dans les maux préſens : je garde ma Sageſſe pour le tems où je n'ai rien à endurer. Alors par des réflexions de mon indolence, je me fais un plaiſir du tourment que je n'ai pas, & trouve le ſecret de rendre heureux l'état le plus ordinaire de la vie.

L'Expérience ſe forme avec l'âge, & la Sageſſe eſt communément le fruit de l'Expérience : mais quand on attribue cette Vertu aux Vieilles-gens, ce n'eſt pas à dire qu'ils la poſſedent toûjours. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'ils ont toûjours la liberté d'être ſages, & de pouvoir s'exemter avec bienſeance de toutes les gênes que l'Opinion a ſû introduire dans le Monde. C'eſt à eux ſeulement qu'il eſt permis de prendre les choſes pour ce qu'elles ſont. La Raiſon a preſque tout fait dans les premieres Inſtitutions : la Fantaiſie a preſque tout gagné ſur elle dans la ſuite. Or la Vieilleſſe ſeule a le droit de rappeller ce que l'une a perdu, & de ſe dégager de ce qu'a gagné l'autre.

Pour moi, je me tiens ſcrupuleuſement

ment aux veritables Devoirs. Je rebute ou admets les imaginaires ſelon qu'ils me choquent, ou qu'ils me plaiſent : car en ce que je ne dois pas, je me fais une Sageſſe également, de rejetter ce qui me déplaît & de recevoir ce qui me contente. Chaque jour je me défais de quelque chaîne, avec autant d'interêt pour ceux dont je me détache, que pour moi qui reprens ma liberté. Ils ne gagnent pas moins dans la perte d'un homme inutile, que je perdrois à me dévouer plus longtems à eux inutilement.

De tous les liens, celui de l'Amitié eſt le ſeul qui me ſoit doux ; & n'étoit la honte qu'on ne répondit pas à la mienne, j'aimerois par le plaiſir d'aimer, quand on ne m'aimeroit pas. Dans un faux ſujet d'aimer, les ſentimens d'Amitié peuvent s'entretenir par la ſeule douceur de leur agrément : dans un vrai ſujet de haïr, on doit ſe défaire de ceux de la Haine par le ſeul interêt de ſon repos. Une Ame ſeroit heureuſe, qui pourroit ſe refuſer toute entiere à certaines Paſſions, & ne ſeroit ſeulement que ſe permettre à quelques autres. Elle ſeroit ſans crainte, ſans triſteſſe, ſans haine, ſans jalouſie : elle deſireroit ſans ardeur,

eſpe-

eſpereroit ſans inquiétude, & jouïroit ſans tranſport.

L'état de la Vertu n'eſt pas un état ſans peine. On y ſouffre une conteſtation éternelle de l'inclination & du devoir. Tantôt on reçoit ce qui choque, tantôt on s'oppoſe à ce qui plaît : ſentant preſque toûjours de la gêne à faire ce que l'on fait, & de la contrainte à s'abſtenir de ce que l'on ne fait pas. Celui de la Sageſſe eſt doux & tranquille. La Sageſſe regne en paix ſur nos mouvemens, & n'a qu'à bien gouverner des Sujets, au lieu que la Vertu avoit à combattre des Ennemis.

Je puis dire de moi une choſe aſſez extraordinaire & aſſez vraye ; c'eſt que je n'ai preſque jamais ſenti en moi-même ce combat intérieur de la Paſſion & de la Raiſon : la Paſſion ne s'oppoſoit point à ce que j'avois réſolu de faire par devoir ; & la Raiſon conſentoit volontiers à ce que j'avois envie de faire par un ſentiment de plaiſir. Je ne prétens pas que cet accommodement ſi aiſé me doive attirer de la loüange : je confeſſe au contraire, que j'en ai été ſouvent plus vicieux ; ce qui ne venoit point d'une perverſion d'intention qui allât au mal ;

mais

mais de ce que le Vice ſe faiſoit agréer comme une douceur, au lieu de ſe laiſſer connoître comme un crime.

Il eſt certain qu'on connoît beaucoup mieux la nature des choſes par la réflexion, quand elles ſont paſſées, que par leur impreſſion, quand on les ſent. D'ailleurs le grand commerce du monde empêche toute attention, lors qu'on eſt jeune. Ce que nous voyons en autrui, ne nous laiſſe pas bien examiner ce que nous ſentons en nous-mêmes. La Foule plaît dans un certain âge, où l'on aime, pour ainſi parler, à ſe répandre: la Multitude importune dans un autre, où l'on revient naturellement à ſoi, ou pour le plus à un petit nombre d'Amis qui s'uniſſent à nous davantage.

C'eſt cette humeur-là qui nous retire inſenſiblement des Cours. Nous commençons par elle à chercher un milieu entre l'aſſiduité & l'éloignement. Il nous vient enſuite quelque honte de montrer un vieux Viſage parmi des Jeunes gens, qui loin de prendre pour Sageſſe nôtre ſérieux, ſe moquent de nous, de vouloir paroître encore en des Lieux publics où il n'y a que de la Galanterie & de la gayeté. Ne nous flatons pas de nôtre Bonſens:

ſens : une Folie enjoüée le ſaura confondre ; & le faux d'une Imagination qui brille dans la Jeuneſſe, fera trouver ridicules nos plus délicates Converſations. Si nous avons de l'eſprit, allons-en faire un meilleur uſage dans les Entretiens particuliers : car on ſe ſoûtient mal dans la foule par les qualités de l'Eſprit contre les avantages du Corps.

Cette juſtice que nous ſommes obligés de nous faire, ne nous doit pas rendre injuſtes à l'égard des Jeunes gens. Il ne faut ni louër avec importunité le tems dont nous étions, ni accuſer ſans ceſſe avec chagrin celui qui leur eſt favorable. Ne crions point contre les Plaiſirs que nous n'avons plus : ne condamnons point des choſes agréables, qui n'ont que le crime de nous manquer.

Nôtre Jugement doit toûjours être le même. Il nous eſt permis de vivre, & non pas de juger ſelon nôtre humeur. Il ſe forme dans la mienne je ne ſai quoi de particulier, qui me fait moins conſiderer les magnificences par l'éclat qu'elles ont, que par l'embarras qu'elles donnent. Les Spectacles, les Fêtes, les Aſſemblées ne m'attirent plus aux plaiſirs qui ſe trouvent en les voyant : elles me rebutent

des incommodités qu'il faut eſſuyer pour les voir. Je n'aime pas tant les Concerts par la beauté de leur Harmonie, que je les crains par la peine qu'il y a de les ajuſter. L'Abondance me dégoûte dans le Repas ; & ce qui eſt fort recherché me paroît une curioſité affectée. Mon imagination n'aide pas mon Goût à trouver plus délicat ce qui eſt plus rare : mais je veux du choix dans les choſes qui ſe rencontrent aiſément, pour conſerver une Délicateſſe ſéparée de tout agrément de fantaiſie.

De la Lecture & du Choix des Livres.

J'AIME le plaiſir de la Lecture autant que jamais, pour dépendre plus particuliérement de l'Eſprit, qui ne s'affoiblit pas comme les Sens. A la verité, je cherche plus dans les Livres ce qui me plaît que ce qui m'inſtruit. A meſure que j'ai moins de tems à pratiquer les choſes, j'ai moins de curioſité pour les apprendre. J'ai plus de beſoin du fonds de la Vie que de la maniere de vivre, & le peu que j'en ai s'entretient mieux par des Agrémens que par des Inſtructions.

Les

Les Livres Latins m'en fourniſſent le plus, & je relis mille fois ce que j'y trouve de beau ſans m'en dégoûter.

Un choix délicat me réduit à peu de Livres, où je cherche beaucoup plus le Bon-eſprit que le Bel-eſprit; & le Bon-goût, pour me ſervir de la façon de parler des *Eſpagnols*, ſe rencontre ordinairement dans les Ecrits des Perſonnes conſiderables. J'aime à connoître dans les EPITRES de *Ciceron*, & ſon Caractére & celui des Gens de Qualité qui lui écrivent. Pour lui il ne ſe défait jamais de ſon Art de Rhétorique: & la moindre Recommandation qu'il fait au meilleur de ſes Amis, s'inſinuë auſſi artificieuſement que s'il vouloit gagner l'eſprit d'un inconnu pour la plus grande Affaire du monde. Les LETTRES des autres n'ont pas la fineſſe de ces détours: mais, à mon avis, il y a plus de Bon-ſens que dans les ſiennes; & c'eſt ce qui me fait juger le plus avantageuſement de la grande & générale capacité des *Romains* de ce tems-là.

Nos Auteurs font toûjours valoir le Siécle d'*Auguſte*, par la conſideration de *Virgile* & d'*Horace*; & peut-être plus par celle de *Mécénas* qui faiſoit du bien

aux Gens de Lettres, que par les Gens de Lettres même. Il eſt certain néanmoins que les Eſprits commençoient alors à s'affoiblir auſſi bien que les Courages. La grandeur d'Ame ſe tournoit en circonſpection à ſe conduire, & le bon Diſcours en politeſſe de converſation : encore ne ſai-je à conſiderer ce qui nous reſte de *Mécénas*, s'il n'avoit pas quelque choſe de moû qu'on faiſoit paſſer pour délicat. *Mécénas* étoit le grand Favori d'*Auguſte*, l'homme qui plaiſoit, & à qui les gens polis & ſpirituels tâchoient de plaire. N'y a-t-il pas apparence que ſon Goût régloit celui des autres; qu'on affectoit de ſe donner ſon tour, & de prendre autant qu'on pouvoit ſon Caractére?

Auguſte lui-même ne nous laiſſe pas une grande opinion de ſa Latinité. Ce que nous voyons de *Térence*, ce qu'on diſoit à *Rome* de la Politeſſe de *Scipion* & de *Lélius*, ce que nous avons de *Céſar*, ce que nous avons de *Ciceron*, la plainte que fait ce dernier ſur la perte de ce qu'il appelle *Sales*, *Lepôres*, *Venuſtas*, *Urbanitas*, *Amœnitas*, *Feſtivitas*, *Jucunditas*; tout cela me fait croire, après y avoir mieux penſé, qu'il faut chercher en d'autres

tres tems que celui d'*Auguſte* le bon & agrêable Eſprit des *Romains*, auſſi bien que les graces pures & naturelles de leur Langue.

On me dira qu'*Horace* avoit très-bon Goût en toute choſe ; c'eſt ce qui me fait croire que ceux de ſon tems ne l'avoient pas : car ſon Goût conſiſtoit principalement à trouver le Ridicule des autres. Sans les Impertinences, les Affectations, les fauſſes Manieres dont il ſe moquoit, la juſteſſe de ſon Sens ne nous paroîtroit pas aujourd'hui ſi grande.

De la Poëſie.

LE Siécle d'*Auguſte* a été celui des excellens Poëtes, je l'avouë ; mais il ne s'enſuit pas que ç'ait été celui des Eſprits bien faits. La Poëſie demande un Génie particulier, qui ne s'accommode pas trop avec le Bon-ſens. Tantôt c'eſt le langage des Dieux, tantôt c'eſt le langage des Foux ; rarement celui d'un Honnête-homme. Elle ſe plaît dans les Fictions, dans les Figures, toûjours hors de la réalité des choſes ; & c'eſt cette réalité qui peut ſatisfaire un Entendement bien ſain.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque choſe de galant à faire agréablement des Vers; mais il faut que nous ſoyons bien maîtres de nôtre Génie, autrement l'eſprit eſt poſſédé de je ne ſai quoi d'étranger qui ne lui permet pas de diſpoſer aſſez facilement de lui-même. *Il faut être ſot*, diſent les Eſpagnols, *pour ne pas faire deux Vers; il faut être fou pour en faire quatre.* A la verité, ſi tout le monde s'en tenoit à cette Maxime, nous n'aurions pas mille beaux Ouvrages dont la lecture nous donne un plaiſir fort délicat: mais la Maxime regarde bien plus les gens du monde que les Poëtes de profeſſion. D'ailleurs ceux qui ſont capables de ces grandes Productions ne réſiſteront pas à la force de leur Génie pour ce que je dis; & il eſt certain que parmi les Auteurs, ceux-là s'abſtiendront ſeulement de faire beaucoup de Vers, qui ſe ſentiront plus gênés de leur Stérilité que de mes Raiſons.

Il faut qu'il y ait d'excellens Poëtes pour nôtre plaiſir, comme de grands Mathématiciens pour nôtre utilité; mais il ſuffit pour nous de nous bien connoître à leurs Ouvrages, & nous n'avons que faire de rêver ſolitairement comme les

les uns, ni d'épuiſer nos eſprits à méditer toûjours comme les autres.

De tous les Poëtes, ceux qui ſont des Comédies devroient être les plus propres pour le Commerce du Monde; car ils s'attachent à dépeindre naïvement tout ce qui s'y fait, & à bien exprimer les Sentimens & les Paſſions des Hommes. Quelque nouveau tour qu'on donne à de vieilles Penſées, on ſe laſſe d'une Poëſie qui ramene toûjours les Comparaiſons de l'*Aurore*, du *Soleil*, de la *Lune*, des *Etoiles*. Nos Deſcriptions d'une Mer calme & d'une Mer agitée, ne repréſentent rien que celles des Anciens n'ayent beaucoup mieux repréſenté. Aujourd'hui ce ne ſont pas ſeulement les mêmes Idées que nous donnons; ce ſont les mêmes Expreſſions & les mêmes Rimes. Je ne trouve jamais le *chant des Oiſeaux*, que je ne me prépare au *bruit des Ruiſſeaux*; les *Bergeres* ſont toûjours couchées ſur des *Fougeres*, & on voit moins les *Bocages* ſans les *Ombrages* dans nos Vers, qu'au veritable lieu où ils ſont. Or, il eſt impoſſible que cela ne devienne à la fin fort ennuyeux: ce qui n'arrive pas dans les Comédies où nous voyons repréſenter avec plaiſir les mêmes

choſes que nous pouvons faire, & où nous ſentons des mouvemens ſemblables à ceux que nous voyons exprimer.

Un Diſcours où l'on ne parle que de Bois, de Riviéres, de Prés, de Campagnes, de Jardins, fait ſur nous une impreſſion bien languiſſante, à moins qu'il n'ait des agrémens tout nouveaux : mais ce qui eſt de l'Humanité, les Penchans, les Tendreſſes, les Affections, trouvent naturellement au fond de nôtre Ame à ſe faire ſentir : la même Nature les produit & les reçoit; ils paſſent aiſément des hommes qu'on repréſente en des hommes qui voyent repréſenter.

De quelques Livres Eſpagnols, Italiens, & François.

CE que l'Amour a de délicat me flate, ce qu'il a de tendre me fait toucher; & comme l'*Eſpagne* eſt le Pays du Monde où l'on aime le mieux; je ne me laſſe jamais de lire dans les Auteurs *Eſpagnols* des Avantures amoureuſes. Je ſuis plus touché de la Paſſion d'un de leurs Amans, que je ne ſerois ſenſible à la mienne, ſi j'étois capable d'en avoir encore : l'imagination de ſes Amours me fait

fait trouver des mouvemens pour lui, que je ne trouverois pas pour moi-même.

Il y a peut-être autant d'esprit dans les autres Ouvrages des Auteurs de cette Nation que dans les nôtres ; mais c'est un esprit qui ne me satisfait pas, à la réserve de celui de *Cervantes* en *Don Quichote*, que je puis lire toute ma vie sans en être dégoûté un seul moment. De tous les Livres que j'ai jamais lûs, *Don Quichote* est celui que j'aimerois mieux avoir fait : il n'y en a point, à mon avis, qui puisse contribuer davantage à nous former un bon Goût sur toutes choses. J'admire comme dans la bouche du plus grand Fou de la Terre, *Cervantes* a trouvé le moyen de se faire connoître l'homme le plus entendu, & le plus grand connoisseur qu'on se puisse imaginer. J'admire la diversité de ses Caractéres, qui sont les plus recherchés du monde pour les especes ; & dans leurs especes les plus naturels. *Quevedo* paroît un Auteur fort ingénieux ; mais je l'estime plus d'avoir voulu brûler tous ses Livres quand il lisoit *Don Quichote*, que de les avoir fû faire.

Je ne me connois pas assez aux Vers *Italiens* pour en goûter la délicatesse ou

en admirer la force & la beauté ; je trouve quelques Hiſtoires en cette Langue au deſſus de toutes les modernes, & quelques Traités de Politique au deſſus même de ce que les Anciens en ont écrit. Pour la Morale des *Italiens*, elle eſt pleine de *Concetti* qui ſentent plus une Imagination qui cherche à briller, qu'un Bon-ſens formé par de profondes Réflexions.

J'ai une curioſité fort grande pour tout ce qu'on fait de beau en *François*, & un grand dégoût de mille Auteurs qui ſemblent n'écrire que pour ſe donner la réputation d'avoir écrit. Je n'aime pas ſeulement à lire pour me donner celle d'avoir beaucoup lû ; & c'eſt ce qui me fait tenir particuliérement à certains Livres, où je puis trouver une ſatisfaction aſſûrée.

Les ESSAIS de *Montagne*, les POESIES de *Malherbe*, les TRAGE'DIES de *Corneille*, & les OEUVRES de *Voiture* ſe ſont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'Homme ; les jeunes & les vieux aiment à ſe trouver en lui par la reſſem-

reſſemblance des ſentimens. L'eſpace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature pour nous donner aux Profeſſions; & alors nous trouvons dans *Montagne* moins de choſes qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du Géneral; la Politique, du Miniſtre; la Théologie, du Prélat; la Juriſprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on ſent veritablement ce qu'on eſt, rappelle le Prince comme ſes Sujets de l'attachement au perſonnage, à un interêt plus proche & plus ſenſible de la perſonne.

Je n'écris point ceci par un eſprit de Vanité, qui porte les hommes à donner au Public leurs fantaiſies. Je me ſens en ce que je dis, & me connois mieux par l'expreſſion du Sentiment que je forme de moi-même; que je ne ferois par des Penſées ſecretes, & des Réflexions intérieures. L'idée qu'on a de ſoi par la ſimple attention à ſe conſiderer au dedans, eſt toûjours un peu confuſe: l'image qui s'en exprime au dehors eſt beaucoup plus nette; & fait juger de nous plus ſainement, quand elle repaſſe à l'examen de

l'eſprit après s'être préſentée à nos yeux. D'ailleurs l'opinion flateuſe de nôtre Mérite perd la moitié de ſon charme ſi-tôt qu'elle ſe produit : les complaiſances de l'Amour-propre venant à s'évanouïr inſenſiblement, il ne nous reſte qu'un dégoût de ſa douceur, & de la honte pour une Vanité auſſi follement conçûë que judicieuſement quittée.

Pour égaler *Malherbe* aux Anciens, je ne veux rien de plus beau que ce qu'il a fait. Je voudrois ſeulement retrancher de ſes Ouvrages ce qui n'eſt pas digne de lui. Nous lui ferions injuſtice de le faire céder à qui que ce fût : mais il ſouffrira pour l'honneur de nôtre Jugement, que nous le faſſions céder à lui-même.

On peut dire la même choſe de *Corneille*. Il ſeroit au deſſus de tous les Tragiques de l'Antiquité, s'il n'avoit été fort au deſſous de lui en quelques-unes de ſes Piéces. Il eſt ſi admirable dans les belles, qu'il ne ſe laiſſe pas ſouffrir ailleurs médiocre. Ce qui n'eſt pas excellent en lui me ſemble mauvais ; moins pour être mal, que pour n'avoir pas la perfection qu'il a ſû donner à d'autres choſes. Ce n'eſt pas aſſez à *Corneille* de nous plaire legerement ; il eſt obligé de nous toucher.

cher. S'il ne ravit nos Eſprits, ils employeront leurs lumieres à connoître avec dégoût la difference qu'il y a de lui à lui-même. Il eſt permis à quelques Auteurs de nous émouvoir ſimplement. Ces émotions inſpirées par eux ſont de petites douceurs aſſez agréables, quand on ne cherche qu'à s'attendrir: avec *Corneille*, nos Ames ſe préparent à des tranſports; & ſi elles ne ſont pas enlevées, il les laiſſe dans un état plus difficile à ſouffrir que la langueur. Il eſt mal-aiſé de charmer éternellement, je l'avouë; il eſt mal-aiſé de tirer un Eſprit de ſa ſituation quand il nous plaît; d'enlever une Ame hors de ſon aſſiette: mais *Corneille*, pour l'avoir fait trop ſouvent, s'eſt impoſé la loi de le faire toûjours; qu'il ſupprime ce qui n'eſt pas aſſez noble pour lui, il laiſſera admirer des Beautés qui ne lui ſont communes avec perſonne.

Je pardonnerois auſſi peu à *Voiture* un grand nombre de Lettres qu'il devroit avoir ſupprimées, ſi lui-même les avoit fait mettre au jour*: mais il étoit com-

* *Les* OEUVRES *de* Voiture *ont été publiées après ſa Mort, par ſon Neveu* Pinchêne, *aſſiſté de* Conrart *& de* Chapelain.

me ces Peres également bons & diſcrets, à qui la Nature laiſſe de la tendreſſe pour leurs Enfans, & qui aiment en ſecret ceux qui n'ont point de mérite, pour n'expoſer pas au Public par cette amitié la réputation de leur Jugement. Il pouvoit donner tout ſon amour à quelques-uns de ſes Ouvrages: car ils ont je ne ſai quoi de ſi ingénieux & de ſi poli, de ſi fin & de ſi délicat, qu'ils font perdre le goût des *Sels Attiques*, & des *Urbanités Romaines*; qu'ils effacent tout ce que nous voyons de plus ſpirituel chez les *Italiens*, & de plus galant chez les *Eſpagnols*.

Nous avons quelques Piéces particulieres en François d'une beauté admirable. Telles ſont les ORAISONS FUNEBRES de la Reine d'ANGLETERRE, & celle de MADAME par Monſieur de *Condom* *. Il y a dans ces Diſcours un certain eſprit répandu par tout, qui fait admirer l'Auteur ſans le connoître, autant que les Ouvrages après les avoir lûs. Il imprime ſon Caractére en tout ce qu'il dit

* Jacques Benigne Boſſuet, *premierement Evêque de* Condom *& enſuite Evêque de* Meaux. *Il eſt mort le 12 d'Avril* 1704.

dit ; de ſorte que ſans l'avoir jamais vû, je paſſe aiſément de l'admiration de ſon Diſcours à celle de ſa Perſonne.

De la Converſation.

QUELQUE plaiſir que je prenne à la Lecture, celui de la Converſation me ſera toûjours le plus ſenſible. Le commerce des Femmes me fourniroit le plus doux, ſi l'agrément qu'on trouve à en voir d'aimables, ne laiſſoit la peine de ſe défendre de les aimer. Je ſouffre néanmoins rarement cette violence : à meſure que mon âge leur donne du dégoût pour moi, la Connoiſſance me rend délicat pour elles ; & ſi elles ne trouvent pas en ma perſonne de quoi leur plaire, par une eſpece de compenſation, je me ſatisfais d'elles mal-aiſément. Il y en a quelques-unes dont le Mérite fait aſſez d'impreſſion ſur mon eſprit, mais leur Beauté ſe donne peu de pouvoir ſur mon Ame ; & ſi j'en ſuis touché par ſurpriſe, je réduis bien-tôt ce que je ſens à une Amitié douce & raiſonnable, qui n'a rien des inquiétudes de l'Amour.

Le premier Mérite auprès des Dames c'eſt d'aimer ; le ſecond eſt d'entrer dans la

la confidence de leurs Inclinations; le troiſiéme, de faire valoir ingénieuſement tout ce qu'elles ont d'aimable: ſi rien ne nous mene au ſecret du Cœur, il faut gagner au moins leur Eſprit par des louanges; car au défaut des Amans à qui tout cede, celui-là plaît le mieux qui leur donne le moyen de plaire davantage. Dans leur Converſation, ſongez bien à ne les tenir jamais indifferentes; leur Ame eſt ennemie de cette langueur: ou faites-vous aimer, ou flatez-les ſur ce qu'elles aiment, ou faites leur trouver en elles dequoi s'aimer mieux: car enfin il leur faut de l'Amour, de quelque nature qu'il puiſſe être; leur Cœur n'eſt jamais vuide de cette Paſſion. Aidez un pauvre cœur à en faire quelque uſage.

On en trouve à la verité qui peuvent avoir de l'eſtime & de la tendreſſe même ſans Amour, on en trouve qui ſont auſſi capables de ſecret & de confiance, que les plus fideles de nos Amis. J'en connois qui n'ont pas moins d'Eſprit & de Diſcretion, que de Charme & de Beauté: mais ce ſont des ſingularités, que la Nature par deſſein ou par caprice, ſe plaît quelquefois à nous donner; & il ne faut rien conclure en faveur du général,

par

par des endroits ſi particuliers & des qualités ſi détachées. Ces Femmes extraordinaires ſemblent avoir emprunté le mérite des Hommes ; & peut-être qu'elles font une eſpece d'infidélité à leur Sexe, de paſſer ainſi de leur naturelle condition aux vrais avantages de la nôtre.

Pour la Converſation des Hommes, j'avouë que j'y ai été autrefois plus difficile que je ne ſuis ; & je penſe y avoir moins perdu du côté de la Délicateſſe, que je n'ai gagné du côté de la Raiſon. Je cherchois alors des Perſonnes qui me plûſſent en toutes choſes : je cherche aujourd'hui dans les Perſonnes quelque choſe qui me plaiſe. C'eſt une rareté trop grande que la Converſation d'un homme en qui vous trouviez un Agrément univerſel, & le Bon-ſens ne ſouffre pas une recherche curieuſe de ce qu'on ne rencontre preſque jamais. Pour un Plaiſir délicieux qu'on imagine toûjours, & dont on jouït trop rarement, l'eſprit malade de Délicateſſe ſe fait un dégoût de ceux qu'il pourroit avoir toute la vie. Ce n'eſt pas, à dire vrai, qu'il ſoit impoſſible de trouver des ſujets ſi précieux : mais il eſt rare que la Nature les forme, & que la Fortune nous en favoriſe. Mon bon-

bonheur m'en a fait connoître en *France*, & m'en avoit donné un aux Pays étrangers, qui faiſoit toute ma joye. La Mort m'en a ravi la douceur : & parlant du Jour que mourut Monſieur d'*Aubigny*, je dirai toute ma vie avec une vérité funeſte & ſenſible ;

Quem ſemper acerbum
Semper honoratum, ſic, Dii voluiſtis, habebo *.

Dans les meſures que vous prendrez pour la Société, faites état de ne trouver les bonnes choſes que ſéparément : faites état même de démêler le ſolide & l'ennuyeux, l'agrément & le peu de ſens, la ſcience & le ridicule. Vous verrez enſemble ces qualités, non ſeulement en des gens que vous puiſſiez choiſir ou éviter, mais en des perſonnes avec qui vous aurez des liaiſons d'interêt ou d'autres habitudes auſſi néceſſaires. J'ai pratiqué un homme du plus beau Naturel du monde, qui laſſé quelquefois de l'heureuſe facilité de ſon génie, ſe jettoit ſur des matieres de Science & de Religion, où

* Virg. *Æneïd. Lib.* V.

où il faiſoit voir une Ignorance ridicule. Je connois un des Savans hommes de l'*Europe* *, de qui vous pouvez apprendre mille choſes curieuſes ou profondes; en qui vous trouverez une Crédulité imbécile pour tout ce qui eſt extraordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.

Ce grand Maître du Théatre, à qui les *Romains* ſont plus redevables de la beauté de leurs Sentimens, qu'à leur eſprit & à leur vertu; *Corneille*, qui ſe faiſoit aſſez entendre ſans le nommer, devient un homme commun lors qu'il s'exprime pour lui-même. Il oſe tout penſer pour un *Grec*, ou pour un *Romain*: un *François* ou un *Eſpagnol* diminuë ſa confiance; & quand il parle pour lui, elle ſe trouve tout-à-fait ruïnée. Il prête à ſes vieux Héros tout ce qu'il a de noble dans l'imagination, & vous diriez qu'il ſe défend l'uſage de ſon propre Bien, comme s'il n'étoit pas digne de s'en ſervir.

Si vous connoiſſez le Monde parfaitement, vous y trouverez une infinité de perſonnes recommandables par leurs talens,

* *Mr.* Iſaac Voſſius.

lens, & auſſi mépriſables par leurs foibles. N'attendez pas qu'ils faſſent toûjours un bon uſage de leur mérite, & qu'ils ayent la diſcretion de vous cacher leurs défauts. Vous leur verrez ſouvent un Dégoût pour leurs bonnes qualités, & une Complaiſance fort naturelle pour ce qu'ils ont de mauvais. C'eſt à vôtre diſcernement à faire le choix qu'ils ne font pas, & il dépendra plus de vôtre adreſſe de tirer le bien qui ſe trouve en eux, qu'il ne leur ſera facile de vous le donner.

Depuis dix ans que je ſuis en Pays étranger, je me trouve auſſi ſenſible au plaiſir de la Converſation, & auſſi heureux à le goûter, que ſi j'avois été en *France*. J'ai rencontré des Perſonnes d'autant de mérite que de conſideration, dont le commerce a ſû faire le plus doux agrément de ma vie. J'ai connu des hommes auſſi ſpirituels que j'en aye jamais vû, qui ont joint la douceur de leur Amitié à celle de leur Entretien. J'ai connu quelques Ambaſſadeurs ſi délicats, qu'ils me paroiſſoient faire une perte conſiderable, autant de fois que les fonctions de leur Emploi ſuſpendoient l'uſage de leur mérite particulier.

J'a-

J'avois crû autrefois qu'il n'y avoit d'Honnêtes-gens qu'en nôtre Cour ; que la Molleſſe des Pays chauds, & une eſpece de Barbarie des Pays froids, n'en laiſſoient former dans les uns & dans les autres que fort rarement : mais à la fin j'ai connu par expérience qu'il y en avoit par tout, & ſi je ne les ai pas goûtés aſſez-tôt, c'eſt qu'il eſt difficile à un *François*, de pouvoir goûter ceux d'un autre Pays que le ſien. Chaque Nation a ſon Mérite, avec un certain tour qui eſt propre & ſingulier à ſon Génie. Mon diſcernement trop accoûtumé à l'Air du nôtre, rejettoit comme mauvais ce qui lui étoit étranger. Pour voir toûjours imiter nos Modes dans les choſes extérieures, nous voudrions attirer l'imitation juſques aux manieres que nous donnons à nôtre Vertu. A la verité, le fond d'une qualité eſſentielle eſt par tout le même : mais nous cherchons des dehors qui nous conviennent ; & ceux parmi nous qui donnent le plus à la Raiſon, y veulent encore des agrémens pour la fantaiſie. La difference que je trouve de nous aux autres, dans ce tour qui diſtingue les Nations, c'eſt qu'à parler véritablement nous nous le faiſons nous-mêmes,

mes, & la Nature l'imprime en eux comme un caractére dont ils ne ſe défont preſque jamais.

Je n'ai guere connu que deux perſonnes en ma vie, qui pûſſent bien réüſſir par tout; mais diverſement. L'un avoit toute ſorte d'Agrémens: il en avoit pour les gens ordinaires, pour les gens ſinguliers, pour les bizarres même; & il ſembloit avoir dans ſon Naturel de quoi plaire à tous les hommes. L'autre avoit tant de belles Qualités, qu'il pouvoit s'aſſûrer d'avoir de l'Approbation dans tous les lieux où l'on fait quelque cas de la Vertu. Le premier étoit inſinuant, & ne manquoit jamais de s'attirer les Inclinations: le ſecond avoit quelque fierté, mais on ne pouvoit pas lui refuſer ſon Eſtime. Pour achever cette difference, on ſe rendoit avec plaiſir aux Inſinuations de celui-là, & on avoit quelquefois du chagrin de ne pouvoir réſiſter à l'impreſſion du Mérite de celui-ci. J'ai eu avec tous les deux une Amitié fort étroite, & je puis dire que je n'ai jamais rien vû en l'un que d'agréable, & rien en l'autre que l'on ne dût eſtimer.

Des Belles-Lettres & de la Juriſprudence.

QUAND je ſuis privé du commerce des Gens du monde, j'ai recours à celui des Savans; & ſi j'en rencontre qui ſachent les Belles-Lettres, je ne croi pas beaucoup perdre, de paſſer de la Délicateſſe de nôtre Tems à celle des autres Siécles. Mais rarement on trouve des perſonnes de Bon-goût : ce qui fait que la connoiſſance des Belles-Lettres devient en pluſieurs Savans une Erudition fort ennuyeuſe. Je n'ai point connu d'homme à qui l'Antiquité ſoit ſi obligée qu'à Mr. *Waller* *. Il lui prête ſa belle Imagination, auſſi bien que ſon intelligence fine & délicate; en ſorte qu'il entre dans l'eſprit des Anciens, non ſeulement pour bien entendre ce qu'ils ont penſé, mais pour embellir encore leurs penſées.

J'ai vû depuis quelques années un grand nom-

* *Mr.* Edmond Waller *s'eſt généralement fait admirer par la délicateſſe & l'élevation de ſon Eſprit. Ses* Poëſies *ont quelque choſe de ſi poli, de ſi noble, & de ſi grand, qu'il n'y a point d'Auteur* Anglois *qui en ait encore approché.*

nombre de Critiques, & peu de bons Juges. Or je n'aime pas ces gens doctes qui employent toute leur étude à reſtituer un Paſſage dont la reſtitution ne nous plaît en rien. Ils font un myſtere de ſavoir ce qu'on pourroit bien ignorer, & n'entendent pas ce qui mérite véritablement d'être entendu. Pour ne rien ſentir, pour ne rien penſer délicatement, ils ne peuvent entrer dans la délicateſſe du Sentiment, ni dans la fineſſe de la Penſée. Ils réüſſiront à expliquer un Grammairien; ce Grammairien s'appliquoit à leur même étude, & avoit leur même eſprit: mais ils ne prendront jamais celui d'un Honnête-homme des Anciens; car le leur y eſt tout-à-fait contraire. Dans les Hiſtoires, ils ne connoiſſent ni les Hommes, ni les Affaires: ils rapportent tout à la Chronologie; & pour nous pouvoir dire quelle Année eſt mort un Conſul, ils négligeront de connoître ſon Génie, & d'apprendre ce qui s'eſt fait ſous ſon Conſulat. *Ciceron* ne ſera jamais pour eux qu'un faiſeur d'ORAISONS, *Céſar* qu'un faiſeur de COMMENTAIRES. Le Conſul, le Général leur échappent: le Génie qui anime leurs Ouvrages n'eſt point apperçû; &

les

les choſes eſſentielles qu'on y traite ne ſont point connuës.

Il eſt vrai que j'eſtime infiniment une *Critique du Sens*, ſi on peut parler de la ſorte. Tel eſt l'excellent Ouvrage de *Machiavel* ſur les DECADES de *Tite Live*; & telles ſeroient les Réflexions de Monſieur de *Rohan* ſur les COMMENTAIRES de *Céſar*, s'il avoit pénétré plus avant dans ſes deſſeins, & mieux expliqué les reſſorts de ſa conduite. J'avouërai pourtant qu'il a égalé la pénétration de *Machiavel* dans les Remarques qu'il a faites ſur la Clémence de *Céſar* aux Guerres civiles. Mais on voit que ſa propre expérience en ces ſortes de Guerres lui a fourni beaucoup de lumieres pour ces judicieuſes Obſervations.

Après l'Etude des Belles-Lettres, qui me touche particulierement, j'aime la Science de ces grands Juriſconſultes, qui pourroient être des Légiſlateurs eux-mêmes; qui remontent à cette premiere Juſtice qui régla la Société humaine; qui connoiſſent ce que la Nature nous laiſſe de Liberté dans les Gouvernemens établis, & ce qu'en ôte aux Particuliers, pour le Bien public, la néceſſité de la Politique. C'eſt dans l'Entretien de Mr.

Sluſe * qu'on pourroit trouver ces Inſtructions avec autant de plaiſir que d'utilité : c'eſt de *Hobbes*, ce grand Génie d'*Angleterre*, qu'on pourroit recevoir ces belles lumieres : mais avec moins de juſteſſe, pour être un peu outré en quelques endroits, & extrême en d'autres.

Que ſi *Grotius* vivoit préſentement, on pourroit apprendre toutes choſes de ce Savant univerſel, plus recommandable encore par ſa Raiſon que par ſa Doctrine. Ses Livres à ſon défaut éclairciſſent aujourd'hui les Difficultés les plus importantes ; & ſi la Juſtice ſeule étoit écoutée, ils pourroient régler toutes les Nations dans les Droits de la Paix & de la Guerre. Celui DE JURE BELLI ET PACIS devroit faire la principale étude des Souverains, des Miniſtres, de tous ceux généralement qui ont part au Gouvernement des Peuples.

Mais cette Science du Droit qui deſcend aux Affaires des Particuliers, n'en devroit pas être ignorée. On la laiſſe pour

* *Chanoine de* St. Lambert *à* Liege ; *Frere de Mr.* Sluſe *Secretaire des Brefs, & enſuite Cardinal.*

pour l'inſtruction des Gens de Robe, & on la rejette de celle des Princes comme honteuſe, quoi qu'ils ayent à donner des Arrêts à chaque moment de leur Regne, ſur la Fortune, ſur la Liberté, ſur la Vie de leurs Sujets. On parle toûjours aux Princes de la Valeur, qui ne ſait que détruire; & de la Libéralité, qui ne fait que diſſiper, ſi la Juſtice ne les a réglées. Il eſt vrai qu'il faut appliquer, pour ainſi dire, l'enſeignement de chaque Vertu au beſoin de chaque Naturel; inſpirer la Libéralité aux Avares; animer du deſir de la Gloire ceux qui aiment le Repos; & retenir autant qu'on peut les Ambitieux dans la régle de la Juſtice. Mais quelque diverſité qui ſe trouve dans leurs génies, la Juſtice eſt toûjours la plus néceſſaire; car elle maintient l'ordre en celui qui la fait, auſſi bien qu'en ceux à qui elle eſt renduë. Ce n'eſt point une contrainte qui limite le Pouvoir du Prince, puis qu'en la rendant à autrui il apprend à ſe la rendre à lui-même, & qu'il ſe la fait volontairement, quand nous la recevons de lui néceſſairement par ſa Puiſſance.

Je ne voi point de Prince dans l'Hiſtoire qui ait été mieux inſtruit que le

grand *Cyrus*. On ne ſe contentoit pas de lui enſeigner exactement tout ce qui regardoit la Juſtice, on lui en faiſoit pratiquer les Leçons ſur chaque choſe qui ſe préſentoit ; de ſorte qu'en même tems on imprimoit dans ſon Eſprit la Science de la Juſtice, & on formoit dans ſon Ame l'habitude d'être juſte. L'Inſtitution d'*Alexandre* eut quelque choſe de trop vaſte : on lui fit tout connoître dans la Nature, excepté lui ſeulement. Son Ambition enſuite alla auſſi loin que ſa Connoiſſance : après avoir voulu tout ſavoir, il voulut tout conquerir ; mais il eut peu de régle dans ſes Conquêtes, & beaucoup de deſordre dans ſa Vie ; pour n'avoir pas appris ce qu'il devoit au Public, aux Particuliers, & à lui-même.

Tous les Hommes en général ne ſauroient ſe donner trop de Préceptes pour être juſtes ; car ils ont naturellement trop de penchant à ne l'être pas. C'eſt la Juſtice qui a établi la Société, & qui la conſerve : ſans la Juſtice nous ſerions encore errans & vagabonds ; & ſans elle nos impétuoſités nous rejetteroient bientôt dans la premiere confuſion dont nous ſom-

ſommes heureuſement ſortis. Cependant au lieu de reconnoître avec agrément cet avantage, nous nous ſentons gênés de l'heureuſe ſujettion où elle nous tient, & ſoûpirons encore pour une Liberté funeſte qui produiroit le malheur de nôtre vie.

Quand l'Ecriture nous parle du petit nombre de *Juſtes*, elle n'entend pas, à mon avis, qu'on ne ſe porte encore à faire de Bonnes-Oeuvres. Elle nous veut faire comprendre le peu d'inclination qu'ont les hommes à agir comme ils devroient par un Principe de Juſtice. En effet, ſi vous examinez tout le Bien qui ſe pratique parmi les hommes, vous trouverez qu'il eſt fait preſque toûjours par le ſentiment d'une autre Vertu. La Bonté, l'Amitié, la Bienveillance en font faire: la Charité court au beſoin du Prochain; la Libéralité donne, la Généroſité ſait obliger: la Juſtice qui devroit entrer en tout, eſt rejettée comme une fâcheuſe; & la néceſſité ſeulement lui fait donner quelque part en nos actions. La Nature cherche à ſe complaire dans ces premieres Vertus, où nous agiſſons par un mouvement agréable: mais elle trouve une ſecrete violen-

ce en celle-ci, où le Droit des autres exige ce que nous devons, & où nous nous acquittons plûtôt de nos Obligations, qu'ils ne demeurent redevables à nos Bienfaits.

C'eſt par une averſion ſecrette pour la Juſtice, qu'on aime mieux donner que de rendre, & obliger que de reconnoître: auſſi voyons-nous que les Perſonnes liberales & généreuſes ne ſont pas ordinairement les plus juſtes. La Juſtice a une régularité qui les gêne, pour être fondée ſur un ordre conſtant de la Raiſon, oppoſé aux impulſions naturelles, dont la Libéralité ſe reſſent preſque toûjours. Il y a je ne ſai quoi d'héroïque dans la grande Libéralité, auſſi bien que dans la grande Valeur; & ces deux Vertus ont de la conformité, en ce que la premiere éleve l'Ame au deſſus de la conſideration du Bien, comme la ſeconde pouſſe le Courage au delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux & généreux mouvemens, ſi elles ne ſont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruïneuſe, & l'autre funeſte.

Ceux qui ſe trouvent ruïnés par quelque accident de la Fortune, ſont plaints d'ordinaire de tout le monde, parce que c'eſt

c'eſt un malheur dans la condition humaine à quoi tout le monde eſt ſujet: mais ceux qui tombent dans la Miſere par une vaine diſſipation, s'attirent plus de mépris que de pitié, pour être l'effet d'une ſottiſe particuliere, dont chacun ſe tient exemt par la bonne Opinion qu'il a de lui-même. Ajoûtez, que la Nature ſouffre toûjours un peu dans la Compaſſion; & pour ſe délivrer d'un ſentiment douloureux, elle enviſage la folie du Diſſipateur, au lieu de s'arrêter à la vûë du Miſerable. Toutes choſes conſiderées, c'eſt aſſez aux Particuliers d'être Bienfaiſans; encore ne faut-il pas que ce ſoit par une facilité de Naturel qui laiſſe aller nonchalamment ce qu'on n'a pas la force de retenir. Je mépriſe une Foibleſſe que l'on appelle mal-à-propos *Libéralité*, & ne hai pas moins ces humeurs vaines, qui ne font jamais aucun plaiſir que pour avoir celui de le dire.

Sur les Ingrats.

IL y a beaucoup moins d'Ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de Généreux qu'on ne penſe. Celui qui taît

la grace qu'il a reçûë, eſt un Ingrat qui ne la méritoit pas: celui qui publie celle qu'il a faite la tourne en injure, montrant le beſoin que vous avez eu de lui à vôtre honte, & le ſecours qu'il vous a donné par oſtentation. J'aime qu'un Honnête-homme ſoit un peu délicat à recevoir, & ſenſible à l'Obligation qu'il a reçûë: j'aime que celui qui oblige ſoit ſatisfait de la Généroſité de ſon action, ſans ſonger à la Reconnoiſſance de ceux qui ſont obligés. Quand il attend quelque retour vers lui du Bien qu'il fait, ce n'eſt plus une Libéralité, c'eſt une eſpece de trafic que l'eſprit d'interêt a voulu introduire dans les Graces.

Il eſt vrai qu'il y a des Hommes que la Nature a formés purement Ingrats. L'Ingratitude fait le fond de leur naturel: tout eſt Ingrat en eux; le Cœur ingrat, l'Ame ingrate. On les aime, & ils n'aiment point; moins pour être durs & inſenſibles, que pour être ingrats.

C'eſt l'*Ingratitude du Cœur*, qui de toutes les Ingratitudes eſt la plus contraire à l'humanité: car il arrive à des perſonnes généreuſes de ſe défaire quelquefois du ſouvenir d'un Bienfait, pour ne plus

plus ſentir la gêne importune que leur donnent certaines obligations. Mais l'Amitié a des nœuds qui uniſſent, & non pas des chaînes qui lient; & ſans avoir quelque choſe de fort oppoſé à la nature, il n'eſt pas poſſible de reſiſter à ce qu'elle a de plus engageant & de plus doux.

Je croirois qu'il n'eſt pas permis aux Femmes de reſiſter à un ſi legitime ſentiment, quelque prétexte que leur donnent les égards de la Vertu. En effet elles penſent être vertueuſes, & ne ſont qu'ingrates, lors qu'elles refuſent leur Affection à des gens paſſionnés, qui leur ſacrifient toutes choſes. Se rendre trop favorables, ſeroit aller contre les droits de l'Honneur: ſe rendre trop peu ſenſibles, c'eſt aller contre la nature du Cœur, qu'elles doivent garantir du trouble, s'il eſt poſſible, & non pas défendre de l'impreſſion.

L'*Ingratitude de l'Ame* eſt une diſpoſition naturelle à ne reconnoître aucun Bienfait; & cela, ſans conſideration de l'Interêt. Car l'eſprit d'Avarice empêche quelquefois la Reconnoiſſance, pour ne pas laiſſer aller un Bien que l'on veut garder: mais l'Ame purement ingrate

eſt portée d'elle-même, ſans aucun motif, à ne pas répondre aux Graces qu'elle reçoit.

Il y a une autre eſpece d'Ingratitude fondée ſur l'opinion de nôtre mérite, où l'Amour-propre repréſente une grace que l'on nous fait comme une juſtice que l'on nous rend.

L'Amour de la Liberté a ſes Ingrats, comme l'Amour-propre a les ſiens. Toute la ſujettion que cet Eſprit de Liberté fait permettre, eſt ſeulement pour les Loix: ennemi d'ailleurs de la Dépendance, il hait à ſe ſouvenir des obligations qui lui font ſentir la ſuperiorité du Bienfacteur. De là vient que les Républicains ſont ingrats: il leur ſemble qu'on ôte à la Liberté ce qu'on donne à la gratitude. *Brutus* ſe fit un mérite de ſacrifier le ſentiment de la Reconnoiſſance à celui de la Liberté: les Bienfaits lui devinrent des injures, lorſqu'il commença à les regarder comme des chaînes. Pour tout dire, il pût tuer un bienfacteur qui alloit devenir un maître. Crime horrible à l'égard des partiſans de la Reconnoiſſance: Vertu admirable au gré des défenſeurs de la Liberté.

Comme il y a des Hommes purement In-

Ingrats par les veritables ſentimens de l'Ingratitude, il y en a de purement reconnoiſſans par un plein ſentiment de reconnoiſſance. Leur cœur eſt ſenſible non ſeulement au Bien qu'on leur fait, mais à celui qu'on leur veut; & leur Ame eſt portée d'elle-même à reconnoître toutes ſortes d'obligations.

Suivant les diverſités qui ſe trouvent dans la Reconnoiſſance auſſi bien que dans l'Ingratitude, il y a des Ames baſſes qui ſe tiennent obligées de tout, comme il y a des Humeurs vaines qui ne ſe tiennent obligées de rien.

Si l'Amour-propre a ſes ingrats préſomptueux, la Défiance de Mérite a d'imbéciles reconnoiſſans qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure juſtice qu'on leur rend. Cette Défiance de mérite fait le penchant à la ſujettion; & ce penchant à la ſujettion fait cette ſorte de reconnoiſſans. Ceux-ci embarraſſés de la Liberté, & honteux de la Servitude, ſe font des Obligations qu'ils n'ont pas, pour ſe donner un prétexte honnête de Dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des reconnoiſſans, certains miſérables qui s'obligent du mal qu'on ne leur fait pas.

Non ſeulement ils ſervent, mais dans la ſervitude ils n'oſent enviſager aucun Bien. Tout ce qui n'eſt pas rigueur eſt pour eux un traitement favorable : ce qui n'eſt pas une Injure leur ſemble un Bienfait.

Il me reſte à dire un mot d'une certaine Reconnoiſſance des gens de la Cour, où il y a moins d'égard pour le paſſé que de deſſein pour l'avenir. Ils ſe tiennent obligés à ceux que la Fortune a mis dans un poſte où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée de graces qu'ils n'ont point reçûës, ils gagnent l'eſprit des perſonnes qui en peuvent faire, & ſe mettent induſtrieuſement en état d'en recevoir. Cet Art de Reconnoiſſance n'eſt pas bien aſſurément une Vertu : mais c'eſt moins un Vice qu'une Adreſſe, dont il n'eſt pas défendu de ſe ſervir, & dont il eſt permis de ſe défendre.

Les Grands à leur tour ſe ſervent d'un Art auſſi délicat pour s'empêcher de faire les graces, que peut-être celui des Courtiſans pour s'en attirer. Ils reprochent des Biens qu'ils n'ont pas faits ; & ſe plaignant toûjours des Ingrats ſans avoir preſque jamais obligé perſonne, ils

ſe

ſe donnent un prétexte ſpecieux de n'obliger qui que ce ſoit.

Mais laiſſons ces Affectations de Reconnoiſſance, & ces plaintes myſterieuſes ſur les Ingrats, pour vous dire ce qu'il y auroit à deſirer dans la prétention & dans la diſtribution des Bienfaits. Je deſirerois en ceux qui les prétendent, moins d'adreſſe que de mérite; & en ceux qui les diſtribuent, moins d'éclat que de Généroſité.

La Juſtice a des égards ſur tout dans la diſtribution des graces: elle fait regler la Liberalité de celui qui donne; elle conſidere le Mérite de celui qui reçoit. La Généroſité avec toutes ſes circonſtances eſt une vertu admirable: ſans la juſtice c'eſt le mouvement d'une Ame veritablement noble, mais mal reglée; ou une fantaiſie libre & glorieuſe, qui ſe fait une gêne de la Dépendance qu'elle doit avoir de la Raiſon.

Il y a tant de choſes à examiner touchant la diſtribution des Bienfaits, que le plus ſûr eſt de s'en tenir toûjours à la Juſtice, conſultant la Raiſon également ſur les gens à qui l'on donne, & ſur ce que l'on peut donner. Mais parmi ceux qui ont deſſein même d'être Juſtes, com-

bien y en a-t-il qui ne ſuivent que l'erreur d'un faux Naturel à récompenſer & à punir? Quand on ſe rend aux Inſinuations, quand on ſe laiſſe gagner aux Complaiſances, l'Amour-propre nous fait voir comme une Juſtice la profuſion que nous faiſons envers ceux qui nous flatent; & nous récompenſons des meſures artificieuſes, dont on ſe ſert pour tromper nôtre jugement, & ſurprendre le foible de nôtre volonté.

Ceux-là ſe trompent plus facilement encore, qui font de l'auſtérité de leur Naturel une inclination à la Juſtice. L'envie de punir eſt ingénieuſe en eux à trouver du mal en toutes choſes. Les Plaiſirs leur ſont des vices, les Erreurs des crimes. Il faudroit ſe défaire de l'Humanité pour ſe mettre à couvert de leur rigueur. Trompés par une fauſſe opinion de Vertu, ils croyent châtier un Criminel, quand ils ſe plaiſent à tourmenter un Miſérable.

Si la Juſtice ordonne un grand Châtiment, (ce qui eſt néceſſaire quelquefois) elle ſe proportionne à un grand Crime; mais elle n'eſt ni ſévére, ni rigoureuſe. La Sévérité & la Rigueur ne ſont jamais d'elle, à le bien prendre; elles

ſont

ſont de l'humeur de ceux qui penſent la pratiquer. Comme ces ſortes de Punitions ſont de la Juſtice ſans rigueur, le Pardon en eſt auſſi en certaines occaſions, plûtôt que de la Clémence. Dans une faute d'erreur, pardonner eſt une juſtice à nôtre Nature défectueuſe: l'indulgence qu'on a pour les Femmes qui font l'Amour, eſt moins une grace à leur Péché, qu'une juſtice à leur Foibleſſe.

Sur la Religion.

JE pourrois deſcendre à beaucoup d'autres ſingularités qui regardent la Juſtice; mais il eſt tems de venir à la Religion, dont le ſoin nous doit occuper avant toutes choſes. C'eſt à faire aux Inſenſés de compter ſur une Vie qui doit finir, & qui peut finir à toute heure.

La ſimple Curioſité nous feroit chercher avec ſoin ce que nous deviendrons après la Mort. Nous nous ſommes trop chers pour conſentir à nôtre perte toute entiere: l'Amour-propre réſiſte en ſecret à l'opinion de nôtre Anéantiſſement. La Volonté nous fournit ſans ceſſe le deſir d'ê-

d'être toûjours ; & l'Eſprit intereſſé en ſa propre conſervation, aide ce deſir de quelque lumiere, dans une choſe d'elle-même fort obſcure. Cependant le Corps qui ſe voit mourir ſûrement ; comme s'il ne vouloit pas mourir ſeul, prête des Raiſons pour envelopper l'Eſprit dans ſa ruïne ; tandis que l'Ame s'en fait une pour croire qu'elle peut ſubſiſter toûjours.

Pour pénétrer dans une choſe ſi cachée, j'ai appellé au ſecours de mes Réflexions les lumieres des Anciens & des Modernes : j'ai voulu lire tout ce qui s'eſt écrit de l'*Immortalité de l'Ame* ; & après l'avoir lû avec attention, la preuve la plus ſenſible que j'aye trouvée de l'Eternité de mon Eſprit, c'eſt le Deſir que j'ai de toûjours être.

Je voudrois n'avoir jamais lû les MEDITATIONS de Monſieur *Deſcartes*. L'eſtime où eſt parmi nous cet excellent Homme m'auroit laiſſé quelque créance de la Démonſtration qu'il nous promet : mais il m'a paru plus de vanité dans l'aſſûrance qu'il en donne, que de ſolidité dans les Preuves qu'il en apporte ; & quelqu'envie que j'aye d'être convaincu de ſes Raiſons, tout ce que je puis fai-

faire en ſa faveur & en la mienne, c'eſt de demeurer dans l'Incertitude où j'étois auparavant.

J'ai paſſé d'une étude de Métaphyſique à l'examen des Religions, & retournant à cette Antiquité qui m'eſt ſi chere, je n'ai vû chez les *Grecs* & chez les *Romains* qu'un Culte ſuperſtitieux d'Idolatres, ou une Invention humaine politiquement établie pour bien gouverner les Hommes. Il ne m'a pas été difficile de reconnoître l'avantage de la Religion Chrétienne ſur les autres; & tirant de moi tout ce que je puis pour me ſoûmettre reſpectueuſement à la Foi de ſes Myſtéres, j'ai laiſſé goûter à ma Raiſon avec plaiſir, la plus pure & la plus parfaite Morale qui fût jamais.

Dans la diverſité des Créances qui partagent le Chriſtianiſme, la vraye Catholicité me tient à elle autant par mon élection, ſi j'avois encore à choiſir, que par habitude & par les impreſſions que j'en ai reçûës. Mais cet attachement à ma Créance ne m'anime point contre celle des autres, & je n'eûs jamais ce Zéle indiſcret qui nous fait haïr les Perſonnes, parce qu'elles ne conviennent pas de ſentiment avec nous. L'Amour-pro-

propre forme ce faux Zéle, & une ſéduction ſecrete nous fait voir de la Charité pour le Prochain où il n'y a rien qu'un excès de complaiſance pour nôtre Opinion.

Ce que nous appellons aujourd'hui LES RELIGIONS, n'eſt, à le bien prendre, que *Difference dans la Religion*, & non pas *Religion differente*. Je me réjouïs de croire plus ſainement qu'un *Huguenot* : cependant, au lieu de le haïr pour la difference d'Opinion, il m'eſt cher de ce qu'il convient de mon Principe. Le moyen de convenir à la fin en tout, c'eſt de ſe communiquer toûjours par quelque choſe. Vous n'inſpirerez jamais l'amour de la Réünion, ſi vous n'ôtez la haine de la Diviſion auparavant. On peut ſe rechercher comme ſociables, mais on ne revient point à des Ennemis. La Feinte, l'Hypocriſie dans la Religion ; ſont les ſeules choſes qui doivent être odieuſes ; car qui croit de bonne foi, quand il croiroit mal, ſe rend digne d'être plaint, au lieu de mériter qu'on le perſécute. L'Aveuglement du Corps attire la compaſſion : que peut avoir celui de l'Eſprit pour exciter de la haine ? Dans la plus grande Tyrannie des Anciens,

ciens, on laiſſoit à l'Entendement une pleine liberté de ſes Lumieres, & il y a des Nations aujourd'hui parmi les Chrétiens, où l'on impoſe la Loi de ſe perſuader ce qu'on ne peut croire ! Selon mon ſentiment chacun doit être libre dans ſa Créance, pourvû qu'elle n'aille pas à exciter des Factions qui puiſſent troubler la Tranquilité publique. Les Temples ſont du Droit des Souverains; ils s'ouvrent & ſe ferment comme il leur plaît : mais nôtre Cœur en eſt un ſecret, où il nous eſt permis d'adorer leur Maître *.

Outre la difference de Doctrine en certains Points, affectée à chaque Religion, je trouve qu'elles ont toutes comme un Eſprit particulier qui les diſtingue. Celui de la Catholicité va ſingulierement à aimer Dieu, & à faire de Bonnes-Oeuvres. Nous regardons ce premier Etre comme un Objet ſouverainement aima-

* *L'Empereur* Conſtance Chlore *tout Payen qu'il étoit, ſe contenta de faire abattre les Temples des Chrétiens; il ne voulut pas qu'on leur fit d'autre violence.* CONSTANTIUS, ne diſſentire à majorum præceptis videretur, Conventicula, id eſt parietes, qui reſtitui poterant dirui paſſus eſt; verum autem Dei Templum quod eſt in hominibus, incolume ſervavit. LACT. *de Mort. Perſ.* §. 15.

mable, & les Ames tendres ſont touchées des douces & agréables impreſſions qu'il fait ſur elles. Les Bonnes-Oeuvres ſuivent néceſſairement ce Principe ; car ſi l'Amour ſe forme au dedans, il fait agir au dehors, & nous oblige à mettre tout en uſage pour plaire à ce que nous aimons. Ce qu'il y a ſeulement à craindre, c'eſt que la ſource de cet Amour qui eſt dans le Cœur, ne ſoit alterée par le mêlange de quelque Paſſion toute humaine. Il eſt à craindre auſſi qu'au lieu d'obéïr à Dieu en ce qu'il ordonne, nous ne tirions de nôtre Fantaiſie des manieres de le ſervir qui nous plaiſent. Mais ſi cet Amour a une pureté véritable, rien au monde ne fait goûter une plus véritable douceur. La joye intérieure des Ames dévotes vient d'une aſſûrance ſecrete qu'elles penſent avoir d'être agréables à Dieu ; & les vrayes Mortifications, les ſaintes Auſtérités ſont d'amoureux Sacrifices d'elles-mêmes.

La Religion Réformée dépouille les hommes de toute confiance au Mérite. Le Sentiment de la Prédeſtination, dont elle ſe dégoûte, & qu'elle n'oſeroit quitter pour ne ſe démentir pas, laiſſe une Ame languiſſante, ſans affection & ſans mou-

mouvement, ſous prétexte de tout attendre du Ciel avec ſoûmiſſion : elle ne cherche pas à plaire, elle ſe contente d'obéïr ; & dans un Culte exact & commun, elle fait Dieu l'objet de ſa Régularité plûtôt que de ſon Amour. Pour tenir la Religion dans ſa pureté, les *Calviniſtes* veulent réformer tout ce qui paroît humain : mais ſouvent ils retranchent trop de ce qui s'adreſſe à Dieu, pour vouloir trop retrancher de ce qui part de l'homme. Le dégoût de nos Cérémonies les fait travailler à ſe rendre plus purs que nous. Il eſt vrai qu'étant arrivés à cette Pureté trop ſéche & trop nuë, ils ne ſe trouvent pas eux-mêmes aſſez dévots ; & les Perſonnes pieuſes parmi eux ſe font un Eſprit particulier qui leur ſemble ſurnaturel, dégoûtées qu'elles ſont d'une Régularité qui leur paroît trop commune.

Il y a deux ſortes d'Eſprits en matiere de Religion : les uns vont à augmenter les choſes établies ; les autres à en retrancher toûjours. Si l'on ſuit les premiers, il y a danger de donner à la Religion trop d'exterieur, & de la couvrir de certains dehors qui n'en laiſſent pas voir le fond véritable : ſi on s'attache aux derniers,

niers, le péril eſt qu'après avoir retranché tout ce qui eſt ſuperflu, on ne vienne à retrancher la Religion elle-même. La Catholique pourroit avoir un peu moins de choſes extérieures ; mais rien n'empêche les gens éclairés de la connoître telle qu'elle eſt ſous ces dehors. La Réformée n'en a pas aſſez ; & ſon Culte trop ordinaire ne diſtingue pas autant qu'il faut des autres occupations de la Vie. Aux lieux où elle n'eſt pas tout-à-fait permiſe, la Difficulté empêche le dégoût ; la Diſpute forme une chaleur qui l'anime : où elle eſt la maîtreſſe elle produit ſeulement l'exactitude du Devoir, comme feroit le Gouvernement politique, ou quelque autre obligation.

Pour les Bonnes Mœurs, elles ne ſont chez les *Huguenots* que des effets de leur Foi & des ſuites de leur Créance. Nous demeurons d'accord que tous les Chrétiens ſont obligés à bien croire & à bien vivre ; mais la maniere de nous exprimer ſur ce point eſt differente, & quand ils diſent que *les Bonnes-Oeuvres ſont des Oeuvres mortes ſans la Foi*, nous diſons que *la Foi ſans les Bonnes-Oeuvres eſt une Foi morte.*

Le Miniſtre *Morus* avoit accoûtumé de dire parmi ſes Amis, „ Que ſon E-

„ gli-

„ gliſe avoit quelque choſe de trop dur
„ dans ſon Opinion, & qu'il conſeilloit
„ de ne lire jamais les EPITRES de
„ St. *Paul*, ſans finir par celle de St.
„ *Jaques*; de peur, diſoit-il, que la cha-
„ leur de St. *Paul* contre le Mérite des
„ Bonnes-Oeuvres, ne nous inſpirât in-
„ ſenſiblement quelque langueur à les
„ pratiquer.

On pourroit dire, à mon avis, que Saint *Pierre* & St. *Jaques* avoient eu raiſon de prêcher à des gens auſſi corrompus qu'étoient les Juifs, la Néceſſité des Bonnes-Oeuvres; car c'étoit leur preſcrire ce qui leur manquoit, & dont ils pouvoient ſe ſentir convaincus eux-mêmes. Mais ces Apôtres auroient peu avancé leur Miniſtere par le Diſcours de la Grace, avec un Peuple qui penſoit avoir plus de Foi que tout le reſte du Monde; avec un Peuple qui avoit vû les Miracles faits en ſa faveur, & qui avoit éprouvé mille fois les aſſiſtances viſibles d'un DIEU.

St. *Paul* n'agiſſoit pas moins ſagement avec les *Gentils*; étant certain qu'il eût converti peu de gens à JESUS-CHRIST par le Diſcours des Bonnes-Oeuvres. Les *Gentils* étoient juſtes & tempérans; ils

a-

avoient de l'Intégrité & de l'Innocence ; ils étoient fermes & conſtans, juſques à mourir pour la Patrie. Leur prêcher les Bonnes-Oeuvres, c'étoit faire comme les Philoſophes, qui leur enſeignoient à bien vivre. La Morale de JESUS-CHRIST étoit plus pure, je l'avouë ; mais elle n'avoit rien qui pût faire aſſez d'impreſſion ſur leurs Eſprits. Il faloit leur prêcher la Néceſſité de la Grace, & anéantir autant qu'on pouvoit la Confiance qu'ils avoient en leur Vertu.

Il me ſemble que depuis la Réformation, dont le deſordre des Gens d'Egliſe a été le prétexte ou le ſujet ; il me ſemble, dis-je, que depuis ce tems-là on a voulu faire rouler le Chriſtianiſme ſur la Doctrine des Créances. Ceux qui ont établi la Réformation, ont accuſé nos Scandales & nos Vices ; & aujourd'hui nous faiſons valoir contre eux les Bonnes-Oeuvres. Les mêmes qui nous reprochoient de vivre mal, ne veulent tirer avantage préſentement que de l'imagination qu'ils ont de bien croire. Nous confeſſons la néceſſité de la Créance, mais la Charité a été ordonnée par JESUS-CHRIST ; & la Doctrine des Myſteres n'a été bien établie que long-tems après

après ſa Mort. Lui-même n'a pas expliqué ſi nettement ce qu'il étoit, que ce qu'il a voulu : d'où l'on peut conclure qu'il a mieux aimé ſe faire obéïr, que de ſe laiſſer connoître. La Foi eſt obſcure ; la Loi eſt nettement exprimée. Ce que nous ſommes obligés de croire eſt au deſſus de nôtre Intelligence : ce que nous avons à faire eſt de la portée de tout le monde. En un mot, Dieu nous donne aſſez de Lumieres pour bien agir : nous en voulons pour ſavoir trop ; & au lieu de nous en tenir à ce qu'il nous découvre, nous voulons pénétrer dans ce qu'il nous cache.

Je ſai que la Contemplation des choſes Divines fait quelquefois un heureux détachement de celles du Monde : mais ſouvent ce n'eſt que pure ſpeculation, & l'effet d'un vice fort naturel & fort humain. L'Eſprit intemperant dans le deſir de ſavoir ſe porte à ce qui eſt au deſſus de la Nature, & cherche ce qu'il y a de plus ſecret en ſon Auteur, moins pour l'adorer que par une vaine Curioſité de tout connoître. Ce Vice eſt bientôt ſuivi d'un autre : la Curioſité fait naître la Préſomption ; & auſſi hardis à définir qu'indiſcrets à rechercher, nous éta-

bliſſons une Science comme aſſurée, de choſes qu'il nous eſt impoſſible même de concevoir. Tel eſt le méchant uſage de l'Entendement & de la Volonté. Nous aſpirons ambitieuſement à tout comprendre, & nous ne le pouvons pas: nous pouvons religieuſement tout obſerver, & nous ne le voulons point. Soyons juſtes, charitables, patiens par le Principe de nôtre Religion, nous connoîtrons & nous obéïrons tout enſemble.

Je laiſſe à nos Savans à confondre les Erreurs des *Calviniſtes*, & il me ſuffit d'être perſuadé que nous avons les Sentimens les plus ſains. Mais, à le bien prendre, j'oſe dire que l'Eſprit des deux Religions eſt fondé differemment ſur de bons Principes, ſelon que l'une enviſage la pratique du Bien plus étenduë, & que l'autre ſe fait une régle plus préciſe d'éviter le Mal. La Catholique a pour Dieu une volonté agiſſante, & une induſtrie amoureuſe, qui cherche éternellement quelque ſecret de lui plaire. La Huguenote toute en circonſpection & en reſpect, n'oſe paſſer au delà du Précepte qui lui eſt connu; de peur que des Nouveautés imaginées ne viennent à donner trop de crédit à la Fantaiſie.

Le

Le moyen de nous réünir n'eſt pas de diſputer toûjours ſur la Doctrine. Comme les Raiſonnemens ſont infinis, les Controverſes dureront autant que le Genre humain qui les fait : mais ſi laiſſant toutes les Diſputes qui entretiennent l'aigreur, nous remontons ſans paſſion à cet Eſprit particulier qui nous diſtingue, il ne ſera pas impoſſible d'en former un général qui nous réüniſſe.

Que nos *Catholiques* fixent ce Zéle inquiet qui les fait un peu trop agir d'eux-mêmes : que les *Huguenots* ſortent de leur Régularité pareſſeuſe, & animent leur langueur ſans rien perdre de leur ſoûmiſſion à la Providence. Faiſons quelque choſe de moins en leur faveur : qu'ils faſſent quelque choſe de plus pour l'amour de nous. Alors ſans ſonger au *Libre-Arbitre*, ni à la *Prédeſtination*, il ſe formera inſenſiblement une véritable Régle pour nos Actions, qui ſera ſuivie de celle de nos Sentimens.

Quand nous ſerons parvenus à la reconciliation de la Volonté ſur le bon uſage de la Vie, elle produira bien-tôt celle de l'Entendement ſur l'intelligence de la Doctrine. Faiſons tant que de bien

agir enſemble, & nous ne croirons pas long-tems ſéparément.

Je conclus de ce petit Diſcours, que c'eſt un mauvais moyen pour convertir les hommes, que de les attaquer par la jalouſie de l'Eſprit. Un homme défend ſes Lumieres, ou comme vrayes, ou comme ſiennes *, & de quelque façon que ce ſoit, il forme cent oppoſitions contre celui qui le veut convaincre. La Nature donnant à chacun ſon propre Sens, paroît l'y avoir attaché avec une ſecrete & amoureuſe complaiſance. L'Homme peut ſe ſoûmettre à la Volonté d'autrui, tout libre qu'il eſt; il peut s'avouër inferieur en Courage & en Vertu: mais il a honte de ſe confeſſer aſſujetti au Sens d'un autre: ſa répugnance la plus naturelle eſt de reconnoître en qui que ce ſoit une Supériorité de Raiſon.

Nôtre premier Avantage, c'eſt d'être nez raiſonnables: nôtre premiere Jalouſie c'eſt de voir que d'autres veuillent l'être plus que nous. Si nous prenons garde aux anciennes Converſions qui ſe ſont faites, nous trouverons que les Ames

* *Penſée de* Montagne.

mes ont été touchées, & les Entendemens peu convaincus. C'eſt dans le Cœur que ſe forme la premiere diſpoſition à recevoir les Verités Chrétiennes. Aux choſes qui ſont purement de la Nature, c'eſt à l'Eſprit de concevoir, & ſa connoiſſance précede l'attachement aux Objets : aux ſurnaturelles, l'Ame s'y prend, s'y affectionne, s'y attache, s'y unit, ſans que nous les puiſſions comprendre.

Dieu a mieux préparé nos Cœurs à l'impreſſion de ſa Grace, que nos Entendemens à celle de ſa Lumiere. Son Immenſité confond nôtre petite intelligence; ſa Bonté a plus de rapport à nôtre amour. Il y a je ne ſai quoi au fond de nôtre Ame qui ſe meut ſecretement pour un Dieu que nous ne pouvons connoître; & de là vient que pour travailler à la Converſion des Hommes, il nous faut établir avec eux la douceur de quelque Commerce où nous puiſſions leur inſpirer nos mouvemens : car dans une Diſpute de Religion, l'Eſprit s'efforce en vain de faire voir ce qu'il ne voit pas; mais dans une Habitude douce & pieuſe, il eſt aiſé à l'Ame de faire ſentir ce qu'elle ſent.

A bien conſiderer la Religion Chrêtienne, on diroit que Dieu a voulu la dérober aux lumieres de nôtre Eſprit, pour la tourner ſur les mouvemens de nôtre Cœur. *Aimer Dieu & ſon Prochain* la comprend toute, ſelon St. *Paul*. Et qu'eſt-ce autre choſe, que nous demander la diſpoſition de nôtre Cœur, tant à l'égard de Dieu qu'à celui des Hommes? C'eſt nous obliger proprement à vouloir faire par les tendreſſes de l'Amour, ce que la Politique nous ordonne avec la rigueur des Loix, & ce que la Morale nous preſcrit par un ordre auſtere de la Raiſon.

La Charité nous fait aſſiſter & ſecourir, quand la Juſtice nous défend de faire injure : & celle-ci empêche l'oppreſſion avec peine, quand celle-là procure avec plaiſir le ſoulagement. Avec les vrais ſentimens que nôtre Religion nous inſpire, il n'y a point d'Infidéles dans l'Amitié : il n'y a point d'Ingrats dans les Bienfaits. Avec ces bons ſentimens un Cœur aime innocemment les objets que Dieu a rendus aimables ; & ce qu'il y a d'innocent en nos Amours eſt ce qu'il y a de plus doux & de plus tendre.

Que

Que les perſonnes groſſieres & ſenſuelles ſe plaignent de nôtre Religion pour la Contrainte qu'elle leur donne; les gens délicats ont à ſe louer de ce qu'elle leur épargne les Dégoûts & les Repentirs. Plus entenduë que la Philoſophie voluptueuſe dans la Science des Plaiſirs; plus ſage que la Philoſophie auſtere dans la Science des Mœurs; elle épure nôtre Goût pour la Délicateſſe, & nos Sentimens pour l'Innocence. Regardez l'Homme dans la Société civile: ſi la Juſtice lui eſt néceſſaire, vous verrez qu'elle lui eſt rigoureuſe. Dans le pur état de la Nature, ſa Liberté aura quelque choſe de farouche; & s'il ſe gouverne par la Morale, ſa propre Raiſon aura de l'auſtérité. Toutes les autres Religions remuent dans le fond de ſon Ame des Sentimens qui l'agitent, & des Paſſions qui le troublent. Elles ſoûlevent contre la Nature des Craintes ſuperſtitieuſes, ou des Zéles furieux; tantôt pour ſacrifier ſes Enfans, comme *Agamemnon*; tantôt pour ſe dévouër ſoi-même, comme *Decie*. La ſeule Religion Chrétienne appaiſe ce qu'il y a d'inquiet; elle adoucit ce qu'il y a de féroce; elle employe ce que nous avons de

tendre en nos mouvemens, non ſeulement avec nos Amis & avec nos Proches, mais avec les Indifferens & en faveur même de nos Ennemis.

Voila quelle eſt la Fin de la Religion Chrétienne, & quel en étoit autrefois l'uſage. Si on en voit d'autres effets aujourd'hui, c'eſt que nous lui avons fait perdre les droits qu'elle avoit ſur nôtre Cœur, pour en faire uſurper à nos Imaginations ſur elle. De là eſt venuë la Diviſion des Eſprits ſur la Créance, au lieu de l'Union des Volontés ſur les Bonnes-Oeuvres; en ſorte que ce qui devoit être un lien de Charité entre les Hommes, n'eſt plus que la matiere de leurs Conteſtations, de leurs Jalouſies, & de leurs Aigreurs.

De la diverſité des Opinions on a vû naître celle des Partis, & l'attachement des Partis a produit les Perſécutions & les Guerres. Des millions d'hommes ont péri à conteſter de quelle maniere on prenoit au *Sacrement* ce qu'on demeuroit d'accord d'y prendre. C'eſt un mal qui dure encore & qui durera toûjours, juſqu'à ce que la Religion repaſſe de la Curioſité de nos Eſprits à la Tendreſſe de nos Cœurs; & que rebutée de la folle

le préſomption de nos Lumieres, elle aille retrouver les doux mouvemens de nôtre Amour.

Sur la Vanité des Diſputes de Religion, & le faux Zéle des Perſecuteurs.

STANCES IRREGULIERES.

CLaude le Proteſtant allegue l'Ecriture,
Dont le ſens par *Nicolle* eſt toûjours conteſté;
Dans la Tradition que *Nicolle* tient ſûre,
Claude ne reconnoît aucune vérité *.

Toutes ces belles Controverſes
Sur les Religions diverſes,
N'ont jamais produit aucun bien;
Chacun s'anime pour la ſienne;
Et que fait-on pour la Chrétienne?
On diſpute, & l'on ne fait rien.

* *Mr.* Nicolle *eſt l'Auteur du Livre intitulé*, Prejugés legitimes contre les Calvinistes. *Mr.* Claude *l'a refuté dans ſa* Défense de la Reformation. *Voyez là-deſſus le* Dictionaire *de Mr.* Bayle *à l'Article* Nicolle.

Comment ? *On ne fait rien* pour elle ?
On condamne les *Juifs* au feu ;
On extermine l'*Infidelle* :
Si vous jugez que c'eſt trop peu,
On fera pendre l'*Hérétique*,
Et quelquefois le *Catholique*
Aura même peine à ſon tour :
Où pourroit-on trouver plus de Zele & d'Amour ?

Non, nou, tu travailles contre elle :
Tout Supplice, Gêne, Tourment,
Tient d'un noir & funeſte Zele,
Que ſon Humanité dément.

Tu combats ſa propre Nature,
Sous prétexte de l'honorer ;
Quand pour elle tu fais l'Injure,
Qu'elle t'ordonne d'endurer.

PRO-

PROBLEME

A l'imitation des Eſpagnols:

A MADEMOISELLE

DE QUEROUALLE *.

JE ne ſai ce qui nuit le plus au bonheur de la vie des Femmes, ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la Paſſion, ou de ſuivre tous les ſentimens de la Vertu : je ne ſai ſi leur abandonnement eſt ſuivi de plus de maux, que la contrainte ne leur ôte de plaiſirs. J'ai vû des Voluptueuſes au deſeſpoir du mépris où elles étoient tombées: j'ai vû des Prudes ſoûpirer de leur Vertu ; leur Cœur gêné de leur Sageſſe cherchoit à ſe ſoulager par des ſoûpirs, du ſecret tourment de n'oſer aimer: enfin j'ai vû les unes pouſſer des regrets vers l'Eſtime qu'elles avoient perduë ; j'ai vû les autres pouſſer des deſirs vers les Voluptés

* *Depuis Ducheſſe de* Portsmouth.

qu'elles n'oſoient prendre. Heureuſe qui peut ſe conduire diſcretement ſans gêner ſes inclinations ! car s'il y a de la honte à aimer ſans retenuë, il y a bien de la peine à paſſer la vie ſans Amour.

Pour éviter ce dernier malheur, Mademoiſelle, il ſera bon que vous ſuiviez un avis que je veux vous donner ſans interêt. Ne rebutez pas trop ſévérement les tentations en ce Pays-ci : elles y ſont modeſtes, elles ont plus de pudeur à s'offrir, que n'en doit avoir une honnête Fille à les écouter. Peut-être êtes-vous aſſez vaine pour ne vous contenter que de vous-même : mais vous vous laſſerez bien-tôt d'être ſeule à vous plaire & à vous aimer ; & quelque complaiſance que fourniſſe l'Amour-propre, vous aurez beſoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de vôtre vie. Laiſſez-vous donc aller à la douceur des Tentations, au lieu d'écouter vôtre Fierté. Vôtre Fierté vous feroit bien-tôt retourner en *France*, & la *France* vous jetteroit, ſelon le deſtin de beaucoup d'autres, en quelque Convent : mais quand vous choiſiriez de vôtre propre mouvement

ment ce triſte lieu de Retraite, encore faudroit-il auparavant vous être renduë digne d'y entrer. Quelle figure y ferez-vous, ſi vous n'avez pas le caractére d'une Penitente ? La vraye Penitente eſt celle qui s'afflige & ſe mortifie au ſouvenir de ſes fautes : dequoi fera penitence une bonne Fille qui n'aura rien fait ? Vous paroîtrez ridicule aux autres Sœurs, qui ſe repentent avec un juſte ſujet, de vous repentir par pure grimace.

Voici un autre inconvénient que vous ne manquerez pas d'eſſuyer, c'eſt qu'au lieu de porter au Convent le dégoût de l'Amour, le Convent vous en fera naître l'envie. Ce Lieu ſaint change l'Amour en Dévotion, quand on a aimé dans le Monde : ce lieu plus dangereux que les lieux profanes, change la Dévotion en Amour, quand on n'en a pas fait l'expérience. Alors toute la ferveur de vôtre Zéle s'étant convertie en Amour, vous ſoûpirerez inutilement pour ſes Plaiſirs ; & dans la difficulté de les goûter, vous vous repréſenterez ſans ceſſe pour vôtre tourment la facilité que vous en aviez dans le Monde. Ainſi vous ſerez conſu-

mée de regrets, ou devorée de desirs, selon que vôtre Ame se tournera au souvenir de ce que vous avez pû faire, ou à l'imagination de ce que vous ne pourrez éxécuter.

Mais ce qu'il y aura de plus étrange pour vous dans le Convent, c'eſt que vôtre Raiſon ne contribuera pas moins que vôtre Paſſion, à vous rendre malheureuſe. Plus vous ſerez éclairée, plus vous aurez à ſouffrir de l'imbécilité d'une vieille Supérieure; & les lumieres de vôtre Eſprit ne ſerviront qu'à exciter le murmure de vôtre Cœur. Sous une contenance mortifiée vous aurez des ſentimens révoltés; & obéiſſant à des Ordres, où vous ne pourrez ſincerement vous ſoûmettre, ni ouvertement vous oppoſer, vous paſſerez des jours malheureux dans le deſeſpoir de vôtre condition, avec la grimace d'une fauſſe Penitence. Triſte vie, ma pauvre Sœur, d'être obligée à pleurer par coûtume le Péché qu'on n'a pas fait, dans le tems que vient l'envie de le faire!

Voila le miſérable état des bonnes Filles, qui portent au Convent leur innocence. Elles y ſont malheureuſes, pour n'a-

n'avoir pas fait un bon fondement de leur repentir : fondement ſi néceſſaire aux Maiſons Religieuſes, qu'il faudra vous envoyer aux Eaux par pitié, pour vous faire, s'il eſt poſſible, quelque petit ſujet de Penitence.

Soit que vous demeuriez dans le Monde, comme je le ſouhaite, ſoit que vous en ſortiez, comme je le crains, vôtre interêt eſt d'accommoder deux choſes qui paroiſſent incompatibles, & qui ne le ſont pas, L'AMOUR & LA RETENUE. On vous a dit, peut-être, qu'il vaut mieux n'aimer point du tout, que d'aimer avec cette contrainte : mais la régle de ma Retenuë n'a rien d'auſtere, puis qu'elle preſcrit ſeulement de n'aimer qu'une perſonne à la fois. Celle qui n'en aime qu'une ſe donne ſeulement : celle qui en aime pluſieurs s'abandonne ; & de cette ſorte de Bien, comme des autres, l'uſage eſt honnête, & la diſſipation honteuſe.

LET-

LETTRE
A Mr. LE COMTE
D'OLONNE.

AUssi-tôt que je sûs vôtre Disgrace *, je me donnai l'honneur de vous écrire pour vous témoigner mon déplaisir ; & je vous écris présentement pour vous dire qu'il faut éviter au moins le Chagrin, dans le tems où il n'est pas en nôtre pouvoir de goûter la Joye. S'il y a d'Honnêtes-gens au lieu où vous êtes, leur Conversation pourra vous consoler des commerces que vous avez perdus. Et si vous n'y en trouvez pas, les Livres & la Bonne-chere vous peuvent être d'un grand secours, & d'une assez douce consolation. Je vous parle en Maître

* *Le Comte d'*Olonne, *Mr. de* Vineuil, *l'Abbé d'*Effiat, *& deux ou trois autres, ayant tenu quelques Discours libres contre le Roi, furent exilés de la Cour en* 1674. *Mr. d'*Olonne *fut d'abord relegué à* Orleans ; *mais il eût ensuite permission de se retirer dans sa Terre de* Montmirel, *près de* Villers-Coterets.

tre qui peut donner des Leçons ; non pas que je préſume beaucoup de la force de mon eſprit ; mais je penſe avoir quelque droit à prendre de l'autorité ſur les nouveaux Diſgraciés par une longue expérience des méchantes affaires, & des malheurs.

Parmi les Livres que vous choiſirez pour vôtre entretien à la Campagne, attachez-vous à ceux qui font leurs effets ſur vôtre humeur par leur Agrément, plûtôt qu'à ceux qui prétendent fortifier vôtre eſprit par leurs Raiſons. Les derniers combattent le mal ; ce qui ſe fait toûjours aux dépens de la perſonne en qui le combat ſe paſſe : les premiers le font oublier ; & à une Douleur oubliée il n'eſt pas difficile de faire ſucceder le ſentiment de la Joye.

La Morale n'eſt propre qu'à former méthodiquement une bonne Conſcience ; & j'ai vû ſortir de ſon Ecôle des gens graves & compoſés qui donnoient un tour fort ridicule à la Prud'hommie. Les vrais Honnêtes-gens n'ont que faire de ſes Leçons. Ils connoiſſent le Bien par la ſeule juſteſſe de leur goût, & s'y portent de leur propre mouvement. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait de certaines occaſions où ſon

ſon aide n'eſt pas à rejetter : mais où l'on peut avoir beſoin de ſon aide, on ſe paſſeroit bien de ces occaſions.

Si vous étiez réduit à la néceſſité de vous faire couper les Veines, je vous permettrois de lire *Sénéque*, & de l'imiter : encore aimerois-je mieux me laiſſer aller à la nonchalance de *Pétrone*, que d'étudier une Fermeté que l'on n'aquiert pas ſans beaucoup d'effort.

Si vous étiez d'humeur à vous dévouër pour la Patrie, je vous conſeillerois de ne lire autre choſe que la Vie de ces Vieux *Romains* qui cherchoient à mourir pour le Bien de leur Patrie : mais en l'état où vous étes, il vous convient de vivre pour vous, & de paſſer le plus agréablement que vous pourrez le reſte de vôtre vie. Or cela étant comme il eſt, laiſſez-là toute étude de Sageſſe qui ne va pas à diminuer vos chagrins, ou à vous redonner des plaiſirs. Vous chercherez de la conſtance dans *Sénéque*, & vous n'y trouverez que de l'auſtérité. *Plutarque* ſera moins gênant : cependant il vous rendra grave & ſérieux plus que tranquille. *Montagne* vous fera mieux connoître l'Homme qu'aucun autre ; mais c'eſt l'Homme avec toutes ſes Foibleſſes : connoiſſance u-

utile dans la bonne fortune pour la moderation, triſte & affligeante dans la mauvaiſe.

Que les Malheureux donc ne cherchent pas dans les Livres à s'attriſter de nos Miſéres, mais à ſe réjouïr de nos Folies, & par cette raiſon vous préfererez à la Lecture de *Sénéque*, de *Plutarque* & de *Montagne*; celle de *Lucien*, de *Pétrone*, de *Don Quichote*. Je vous recommande ſur tout *Don Quichote*: quelque affliction que vous ayez, la fineſſe de ſon Ridicule vous conduira imperceptiblement à la joye.

Vous me direz peut-être que je n'ai pas été d'une humeur ſi enjoüée dans mes Malheurs, que je le parois dans les vôtres; & qu'il eſt malhomête de donner toutes ſes douleurs à ſes maux, lors qu'on garde ſon indifference, & ſa gayeté même pour ceux de ſes Amis. J'en demeurerois d'accord avec vous, ſi j'en uſois de la ſorte: mais je puis dire avec verité, que je ne ſuis gueres moins ſenſible à vôtre Exil que vous-même; & la joye que je vous conſeille eſt à deſſein de m'en attirer quand je vous aurai vû capable d'en recevoir.

Pour ce qui regarde mes Malheurs, ſi

je

je vous y ai paru plus triſte que je ne vous parois aujourd'hui, ce n'eſt pas que je le fuſſe en effet. Je croyois que les Diſgraces exigeoient de nous la bienſéance d'un Air douloureux ; & que cette mortification apparente étoit un reſpect dû à la volonté des Supérieurs, qui ſongent rarement à nous punir ſans deſſein de nous affliger. Mais ſachez que ſous de triſtes dehors & une contenance mortifiée, je me ſuis donné toute la ſatisfaction que j'ai ſû trouver en moi-même, & tout le plaiſir que j'ai pû prendre dans le commerce de mes Amis.

Après avoir trouvé ridicule la gravité de la Morale, je ſerois ridicule moi-même ſi je continuois un Diſcours ſi ſérieux : ce qui me fait paſſer à des conſeils moins gênans que les inſtructions.

Accommodez autant qu'il vous ſera poſſible vôtre Goût à vôtre Santé : c'eſt un grand ſecret de pouvoir concilier l'agréable & le néceſſaire en deux choſes qui ont été preſque toûjours oppoſées. Pour ce grand Secret, néanmoins, il ne faut qu'être ſobre & délicat : & que ne doit-on pas faire, pour apprendre à manger délicieuſement aux heures du repas ; ce qui tient l'eſprit & le corps dans une bon-

bonne diſpoſition pour toutes les autres? On peut être ſobre ſans être délicat; mais on ne peut jamais être délicat ſans être ſobre. Heureux qui a les deux qualités enſemble! il ne ſépare point ſon régime d'avec ſon plaiſir.

N'épargnez aucune dépenſe pour avoir des Vins de *Champagne*, fuſſiez-vous à deux cens lieuës de *Paris*. Ceux de *Bourgogne* ont perdu leur crédit avec les gens de bon-goût, & à peine conſervent-ils un reſte de vieille réputation chez les Marchands. Il n'y a point de Province qui fourniſſe d'excellens Vins pour toutes les Saiſons que la *Champagne*. Elle nous fournit le Vin d'*Ay*, d'*Avenet*, *d'Auvilé*, juſqu'au Printems; *Teſſy*, *Sillery*, *Verſenai*, pour le reſte de l'année.

Si vous me demandez lequel je préfere de tous les Vins, ſans me laiſſer aller à des modes de goûts qu'introduiſent de faux Délicats, je vous dirai que le bon Vin d'*Ay* eſt le plus naturel de tous les Vins, le plus ſain, le plus épuré de toute ſenteur de Terroir; d'un agrément le plus exquis, par ſon goût de pêche qui lui eſt particulier, & le premier, à mon avis, de tous les goûts. *Leon* X. *Charles-Quint*., *François* I. *Henri* VIII. avoient tous

tous leur propre Maiſon dans *Ay*, où proche d'*Ay*, pour y faire plus curieuſement leurs proviſions. Parmi les plus grandes affaires du monde qu'eurent ces grands Princes à démêler, avoir du Vin d'*Ay* ne fut pas un des moindres de leurs ſoins.

Ayez peu de curioſité pour les Viandes rares, & beaucoup de choix pour celles qu'on peut avoir commodément. Un Potage de ſanté bien naturel, qui ne ſera ni trop peu fait, ni trop conſommé, ſe doit préferer pour un Ordinaire à tous les autres, tant par la juſteſſe de ſon goût que par l'utilité de ſon uſage. Du Mouton tendre & ſucculent; du Veau de bon lait, blanc & délicat; la Volaille de bon ſuc, moins engraiſſée que nourrie; la Caille graſſe priſe à la campagne; un Faiſan, une Perdrix, un Lapin, qui ſentent bien chacun dans ſon goût ce qu'ils doivent ſentir, ſont les véritables Viandes qui pourront faire en differentes ſaiſons les délices de vôtre Repas. La Gelinote de Bois eſt eſtimable ſur tout par ſon excellence, mais peu à conſeiller où vous étes & où je ſuis, par ſa rareté.

Si une néceſſité indiſpenſable vous fait dî-

dîner avec quelques-uns de vos Voiſins, que leur Argent ou leur adreſſe aura ſauvé de l'Arriere-ban, louëz le Lievre, le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, & n'en mangez point : que les Canards & quaſi les Cercelles s'attirent la même louange. De toutes les Viandes noires, la ſeule Becaſſine ſera ſauvée en faveur du goût, avec un leger préjudice de la ſanté.

Que tous Mêlanges & Compoſitions de cuiſine, appellés *Ragouts* ou *Hors-d'œuvres*, paſſent auprès de vous pour des eſpeces de Poiſons. Si vous n'en mangez qu'un peu, ils ne vous feront qu'un peu de mal : ſi vous en mangez beaucoup, il n'eſt pas poſſible que leur Poivre, leur Vinaigre & leurs Oignons ne ruïnent à la fin vôtre goût, & n'alterent bien-tôt vôtre ſanté. Les Sauces toutes ſimples que vous ferez vous-même, ne peuvent avoir rien de mal-faiſant. Le Sel & l'Orange ſont l'aſſaiſonnement le plus général & le plus naturel. Les fines Herbes ſont plus ſaines & ont quelque choſe de plus exquis que les Epices : mais elles ne ſont pas également propres à toutes choſes. Il faut les employer avec diſcernement aux Mets où elles s'accommo-

dent

dent le mieux, & les diſpenſer avec tant de diſcretion, qu'elles relevent le propre goût de la Viande ſans faire quaſi ſentir le leur.

Après avoir parlé de la qualité des Vins, & de la condition des Viandes, il faut venir au conſeil le plus néceſſaire pour l'accommodement du Goût & de la Santé.

Que la Nature vous incite à boire & à manger par une diſpoſition ſecrete, qui ſe fait legérement ſentir, & ne vous y preſſe pas par le beſoin. Où il n'y a point d'Appetit, la plus ſaine nourriture eſt capable de nous nuire, & la plus agréable de nous dégoûter : où il y a de la Faim, la néceſſité de manger eſt une eſpece de mal qui en cauſe un autre après le Repas, pour avoir fait manger plus qu'il ne faut. L'Appetit donne de l'exercice à nôtre chaleur naturelle dans la Digeſtion : l'Avidité lui prépare du travail & de la peine. Le moyen de nous tenir toûjours dans une diſpoſition agréable, c'eſt de ne ſouffrir ni vuide, ni répletion ; afin que la Nature n'ait jamais à ſe remplir avidement de ce qui lui manque, ni à ſe ſoulager avec empreſſement de ce qui la charge.

Vous

Voila tous les Conſeils que mon Expérience m'a ſû fournir pour la Lecture & pour la Bonne-chere. Je ne veux pas finir ſans toucher un mot de ce qui regarde l'Amour.

Si vous avez une Maîtreſſe à *Paris*, oubliez-la le plûtôt qu'il vous ſera poſſible : car elle ne manquera pas de changer, & il eſt bon de prévenir les infidéles. Une perſonne aimable à la Cour y veut être aimée, & là où elle eſt aimée elle aime à la fin. Celles qui conſervent de la Paſſion pour les gens qu'elles ne voyent plus, en font naître bien peu en ceux qui les voyent : la continuation de leur Amour pour les abſens eſt moins un honneur à leur Conſtance, qu'une honte à leur Beauté. Ainſi, Monſieur, que vôtre Maîtreſſe en aime un autre, ou qu'elle vous aime encore, le Bon-ſens vous la doit faire quitter comme trompeuſe, ou comme mépriſée. Cependant, en cas que vous voyiez quelque jour à la fin de vôtre Diſgrace, vous ne devez pas en mettre à vôtre Amour. Les courtes Abſences animent les Paſſions, au lieu que les longues les font mourir.

De quelque côté que ſe tourne vôtre

eſprit, ne lui donnez pas un nouveau poids par la gravité des choſes trop ſérieuſes. La Diſgrace n'a que trop de ſa propre peſanteur. Faites, en vôtre Exil, ce que *Pétrone* fit à ſa Mort: *Amove res ſerias quibus gravitatis & conſtantiæ gloria peti ſolet; Tibi, ut illi, levia carmina & faciles verſus.*

Il y en a que leur Malheur a rendu Dévots par un certain attendriſſement, par une pitié ſecrete qu'on a pour ſoi, aſſez propre à diſpoſer les hommes à une vie plus religieuſe. Jamais Diſgrace ne m'a donné cette eſpece d'attendriſſement: la Nature ne m'a pas fait aſſez ſenſible à mes propres Maux. La perte de mes Amis pourroit me donner de ces douleurs tendres, & de ces triſteſſes délicates dont les ſentimens de Dévotion ſe forment avec le tems. Je ne conſeillerois jamais à perſonne de reſiſter à la Dévotion qui ſe forme de la Tendreſſe, ni à celle qui nous donne de la confiance. L'une touche l'Ame agréablement; l'autre aſſûre à l'Eſprit un doux repos: mais tous les hommes & particulierement les Malheureux, doivent ſe défendre avec ſoin d'une Dévotion ſuperſtitieuſe qui mêleroit ſa noirceur avec celle de l'Infortune.

Sur

Sur les premieres Années de la Régence.

A MADEMOISELLE
DE L'ENCLOS.

STANCES IRREGULIERES.

J'Ai vû le tems de la bonne Régence,
Tems, où régnoit une heureuse Abondance;
Tems, où la Ville auſſi bien que la Cour
Ne reſpiroient que les Jeux & l'Amour.

Une Politique indulgente,
De nôtre nature innocente
Favoriſoit tous les deſirs;
Tout Goût paroiſſoit légitime,
La douce Erreur ne s'appelloit point Crime,
Les Vices délicats ſe nommoient des Plaiſirs.

Meubles, Habits, Repas, Danſes, Muſiques;
Un air facile avec la propreté;
Rien de contraint, pas trop de liberté;

Peu de gens vains, preſque tous magnifiques;
N'avoir chez ſoi que la commodité;
Faiſoit alors les chagrins domeſtiques
Qu'aux autres tems fait la néceſſité.

Dans le commerce, on étoit ſociable;
Dans l'entretien naturel, agréable;
On haïſſoit un chagrin Médiſant,
On mépriſoit un fade Complaiſant;
La Vérité délicate & ſincere
Avoit trouvé le ſecret de nous plaire.

L'art de flater en parlant librement,
L'art de railler toûjours obligeamment,
En ce tems ſeul étoient choſes connuës;
Auparavant nullement entenduës;
Et l'on pourroit aujourd'hui ſûrement
Les mettre au rang des Sciences perduës.

Le Sérieux n'avoit point les défauts
Des gravités, qui ſont les importantes;
Et le Plaiſant rien d'outré ni de faux:
Femmes ſavoient, ſans faire les Savantes,
Moliere en vain eût cherché dans la Cour
Ses RIDICULES affectées;
Et ſes FACHEUX n'auroient pas vû le jour
Manque d'objets à fournir les idées.

Au-

Aucun Amant qui ne ſervit ſon Roi,
Guerrier aucun qui ne ſervit ſa Dame:
On ménageoit l'honneur de ſon emploi,
On ménageoit la douceur de ſa flame;
Tantôt les Cœurs s'attachoient aux Appas
Libres tantôt ils cherchoient les Combats.

Un jeune Duc * qui tenoit la Victoire
Comme une Eſclave attachée à ſon Char,
Par ſa Valeur, par l'éclat de ſa Gloire
Fit oublier *Alexandre* & *Céſar*.
Que ne mouroit alors Son Éminence †,
Pour ſon bonheur, & pour nôtre repos!
Elle eût fini ſes beaux jours à propos
Laiſſant un Nom toûjours cher à la *France*.

* *Le Duc d'*Enguien.
† *Le Cardinal* Mazarin.

DE LA TRAGEDIE ANCIENNE ET MODERNE.

ON n'a jamais vû tant de Régles pour faire de belles Tragédies, & on en fait ſi peu qu'on eſt obligé de repréſenter toutes les vieilles. Il me ſouvient

que l'Abbé d'*Aubignac* en compoſa une ſelon toutes les Loix qu'il avoit impérieuſement données pour le Théatre *. Elle ne réüſſit point; & comme il ſe vantoit par tout d'être le ſeul de nos Auteurs qui eût bien ſuivi les Préceptes d'ARISTOTE; *je ſai bon gré à Mr.* d'Aubignac, dit Monſieur le Prince, *d'avoir ſi bien ſuivi les Régles* d'Ariſtote : *mais je ne pardonne point aux Régles* d'Ariſtote *d'avoir fait faire une ſi méchante Tragédie à Mr.* d'Aubignac.

Il faut convenir que la POETIQUE d'*Ariſtote* eſt un excellent Ouvrage : cependant il n'y a rien d'aſſez parfait pour régler toutes les Nations & tous les Siécles. *Deſcartes* & *Gaſſendi* ont découvert des vérités qu'*Ariſtote* ne connoiſſoit pas. *Corneille* a trouvé des beautés pour le Théatre qui ne lui étoient pas connuës : nos Philoſophes ont remarqué des Erreurs dans ſa PHYSIQUE : nos Poëtes ont vû des Défauts dans ſa POETIQUE, pour le moins à nôtre égard; toutes choſes étant auſſi changées qu'elles le ſont.

Les

* François Hedelin *Abbé* d'Aubignac *a fait un Traité* de la Pratique du Théatre.

Les Dieux & les Déeſſes cauſoient tout ce qu'il y avoit de grand & d'extraordinaire ſur le Théatre des Anciens, par leurs Haines, par leurs Amitiés; par leurs Vengeances, par leurs Protections; & de tant de choſes ſurnaturelles, rien ne paroiſſoit fabuleux au Peuple, dans l'opinion qu'il avoit d'une ſociété entre les Dieux & les Hommes. Les Dieux agiſſoient preſque toûjours par des Paſſions humaines: les Hommes n'entreprenoient rien ſans le conſeil des Dieux, & n'exécutoient rien ſans leur aſſiſtance. Ainſi dans ce mêlange de la divinité & de l'humanité, il n'y avoit rien qui ne ſe pût croire.

Mais toutes ces Merveilles aujourd'hui nous ſont fabuleuſes. Les Dieux nous manquent, & nous leur manquons; & ſi voulant imiter les Anciens en quelque façon, un Auteur introduiſoit des Anges & des Saints ſur nôtre Scéne, il ſcandaliſeroit les Dévots comme profane, & paroîtroit imbécille aux Libertins. Les Prédicateurs ne ſouffriroient point que la Chaire & le Théatre fuſſent confondus, & qu'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Egliſes à tous les Peuples.

D'ailleurs, ce ſeroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choſes qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente ſoûmiſſion; & par le reſpect du lieu où elles ſont dites, & par la révérence des perſonnes qui les diſent.

Mais poſons que nos Docteurs abandonnent toutes les matieres ſaintes à la liberté du Théatre; faiſons en ſorte que les moins Dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les perſonnes les plus ſoûmiſes: il eſt certain que de la Doctrine la plus ſainte, des Actions les plus Chrétiennes, & des Vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins.

L'Eſprit de nôtre Religion eſt directement oppoſé à celui de la Tragédie. L'humilité & la patience de nos Saints ſont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Théatre. Quel zéle, quelle force, le Ciel n'inſpire-t-il pas à *Néarque* & à *Polyeucte* *; & que ne font pas ces nouveaux Chrétiens pour répondre à ces heureuſes inſpirations? L'Amour

* *Voyez le* POLYEUCTE *de* Corneille.

mour & les Charmes d'une jeune Epouſe cherement aimée, ne font aucune impreſſion ſur l'eſprit de *Polyeucte*. La conſideration de la Politique de *Felix*, comme moins touchante, fait moins d'effet. Inſenſible aux Prieres & aux Menaces, *Polyeucte* a plus d'envie de mourir pour Dieu, que les autres hommes n'en ont de vivre pour eux. Néanmoins ce qui eût fait un beau Sermon, faiſoit une miſérable Tragédie, ſi les entretiens de *Pauline* & de *Sévére*, animés d'autres ſentimens & d'autres paſſions, n'euſſent conſervé à l'Auteur la réputation que les Vertus Chrétiennes de nos Martyrs lui euſſent ôtée.

Le Théatre perd tout ſon agrément dans la repréſentation des choſes ſaintes, & les choſes ſaintes perdent beaucoup de la religieuſe opinion qu'on leur doit, quand on les repréſente ſur le Théatre.

A la vérité, les Hiſtoires du Vieux Teſtament s'accommoderoient beaucoup mieux à nôtre Scéne. *Moïſe*, *Samſon*, *Joſué* y feroient tout un autre effet que *Polyeucte* & *Néarque*. Le merveilleux qu'ils y produiroient, a quelque choſe de plus propre pour le Théatre. Mais il me ſemble que les Prêtres ne manque-

roient pas de crier contre la profanation de ces Hiſtoires ſacrées, dont ils rempliſſent leurs Converſations ordinaires, leurs Livres, & leurs Sermons. Et à parler ſainement, le Paſſage de la *Mer rouge*, ſi miraculeux; le Soleil arrêté dans ſa courſe, à la Priere de *Joſué*; les Armées défaites par *Samſon* avec une Mâchoire d'Ane; toutes ces merveilles, dis-je, ne ſeroient pas crûës à la Comédie, parce qu'on y ajoûte foi dans la Bible: mais on en douteroit bien-tôt dans la Bible, parce qu'on n'en croiroit rien à la Comédie.

Si ce que je dis eſt fondé ſur de bonnes & de ſolides raiſons, il faut nous contenter de choſes purement naturelles, mais extraordinaires; & choiſir en nos Héros des actions principales, qui ſoient reçûës dans nôtre créance comme humaines, & qui nous donnent de l'admiration comme rares & élevées au deſſus des autres. En deux mots, il ne nous faut rien que de grand, mais d'humain: dans l'humain, éviter le médiocre; dans le grand, le fabuleux.

Je ne veux pas comparer la PHARSALE à l'ENEIDE; je connois la juſte difference de leur valeur: mais à l'égard de

de l'Elevation, *Pompée*, *Céſar*, *Caton*, *Curion*, *Labienus* ont plus fait pour *Lucain*; que n'ont fait pour *Virgile*, *Jupiter*, *Mercure*, *Junon*, *Venus*, & toute la ſuite des autres Déeſſes & des autres Dieux.

Les idées que nous donne *Lucain* des Grands-hommes, ſont véritablement plus belles & nous touchent plus que celles que nous donne *Virgile* des Immortels. Celui-ci a revêtu ſes Dieux de nos foibleſſes, pour les ajuſter à la portée des hommes: celui-là éleve ſes Héros juſqu'à pouvoir ſouffrir la comparaiſon des Dieux:

Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni.

Dans *Virgile*, les Dieux ne valent pas des Héros: dans *Lucain*, les Héros valent des Dieux.

Pour vous dire mon véritable ſentiment, je croi que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuſe en perdant ſes Dieux avec ſes Oracles & ſes Devins.

C'étoit par ces Dieux, ces Oracles, ces Devins, qu'on voyoit régner au Théa-

tre un Eſprit de Superſtition & de Terreur, capable d'infecter le genre humain de mille Erreurs, & de l'affliger encore de plus de maux. Et à conſiderer les impreſſions ordinaires que faiſoit la Tragédie dans *Athénes* ſur l'Ame des Spectateurs, on peut dire que *Platon* étoit mieux fondé pour en défendre l'uſage, que ne fut *Ariſtote* pour le conſeiller : car la Tragédie conſiſtant, comme elle faiſoit, aux mouvemens exceſſifs de la *Crainte* & de la *Pitié*; n'étoit-ce pas faire du Théatre une Ecole de frayeur & de compaſſion, où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls, & à ſe deſoler de tous les malheurs?

On aura de la peine à me perſuader qu'une Ame accoûtumée à s'effrayer ſur ce qui regarde les Maux d'autrui, puiſſe être dans une bonne aſſiette ſur les Maux qui la regardent elle-même. C'eſt peut-être par-là que les *Athéniens* devinrent ſi ſuſceptibles des impreſſions de la Peur; & que cet eſprit d'épouvante inſpiré au Théatre avec tant d'art, ne devint que trop naturel dans les Armées.

A *Sparte* & à *Rome*, où le Public n'expoſoit à la vûë des Citoyens que des Exemples de Valeur & de Fermeté, le

Peu-

Peuple ne fût pas moins fier & hardi dans les Combats, que ferme & conſtant dans les Calamités de la République. Depuis qu'on eut formé dans *Athénes* cet Art de craindre & de ſe lamenter ; on mit en uſage à la Guerre ces malheureux mouvemens qui avoient été comme appris aux Repréſentations.

Ainſi l'Eſprit de Superſtition cauſa la déroute des Armées ; & celui de Lamentation fit qu'on ſe contenta de pleurer les grands malheurs, quand il faloit y chercher quelque remede. Mais comment n'eut-on pas appris à ſe déſoler dans cette pitoyable Ecole de commiſération ? Ceux qu'on y repréſentoit étoient des exemples de la derniere miſére, & des ſujets d'une médiocre vertu.

Telle étoit l'envie de ſe lamenter, qu'on expoſoit bien moins de Vertus que de Malheurs ; de peur qu'une Ame élevée à l'admiration des Héros, ne fut moins propre à s'abandonner à la Pitié pour un miſérable ; & afin de mieux imprimer les Sentimens de Crainte & d'Affliction aux Spectateurs, il y avoit toûjours ſur le Théatre des Chœurs d'Enfans, de Vierges, de Vieillards, qui

fourniſſoient à chaque Evenement, ou leurs frayeurs, ou leurs larmes.

Ariſtote connut bien le préjudice que cela pourroit faire aux *Athéniens*: mais il crût y apporter aſſez de remede en établiſſant une certaine *Purgation* que perſonne juſqu'ici n'a entenduë, & qu'il n'a pas bien compriſe lui-même, à mon jugement. Car y a-t-il rien de ſi ridicule que de former une Science qui donne ſûrement la Maladie, pour en établir une autre qui travaille incertainement à la Gueriſon? que de mettre la perturbation dans une Ame, pour tâcher après de la calmer par les réflexions qu'on lui fait faire ſur le honteux état où elle s'eſt trouvée?

Entre mille perſonnes qui aſſiſteront au Théatre, il y aura peut-être ſix Philoſophes, qui ſeront capables d'un retour à la tranquillité, par ces ſages & utiles méditations: mais la Multitude ne fera point ces réflexions; & on peut preſque aſſûrer que par l'habitude de ce qu'on voit au Théatre, on s'en formera une de ces malheureux mouvemens.

On ne trouve pas les mêmes inconveniens dans nos Repréſentations, que dans celles de l'Antiquité; puis que nôtre Crain-

Crainte ne va jamais à cette ſuperſtitieuſe Terreur, qui produiſoit de ſi méchans effets pour le courage. Nôtre Crainte n'eſt le plus ſouvent qu'une agréable inquiétude qui ſubſiſte dans la ſuſpenſion des eſprits ; c'eſt un cher interêt que prend nôtre Ame aux ſujets qui attirent ſon affection.

On peut dire à peu près la même choſe de la Pitié à nôtre égard. Nous la dépouillons de toute ſa foibleſſe, & nous lui laiſſons tout ce qu'elle peut avoir de charitable & d'humain. J'aime à voir plaindre l'infortune d'un Grand-homme malheureux ; j'aime qu'il s'attire de la compaſſion, & qu'il ſe rende quelquefois maître de nos Larmes : mais je veux que ces Larmes tendres & généreuſes regardent enſemble ſes Malheurs & ſes Vertus, & qu'avec le triſte ſentiment de la Pitié nous ayons celui d'une Admiration animée, qui faſſe naître en nôtre Ame comme un amoureux deſir de l'imiter.

Il nous reſtoit à mêler un peu d'Amour dans la nouvelle Tragédie, pour nous ôter mieux ces noires idées que nous laiſſoit l'ancienne par la Superſtition & par la Terreur. Et dans la vérité,

té, il n'y a point de Paſſion qui nous excite plus à quelque choſe de noble & de généreux qu'un honnête Amour. Tel peut s'abandonner lâchement à l'inſulte d'un Ennemi peu redoutable, qui défendra ce qu'il aime juſqu'à la mort contre les attaques du plus vaillant. Les Animaux les plus foibles & les plus timides; les Animaux que la Nature a formés pour toûjours craindre & toûjours fuir, vont fierement au devant de ce qu'ils craignent le plus, pour garantir le ſujet de leur Amour. L'Amour a une chaleur qui ſert de courage à ceux qui en ont le moins. Mais, à confeſſer la vérité, nos Auteurs ont fait un auſſi méchant uſage de cette belle Paſſion, qu'en ont fait les Anciens de leur Crainte & de leur Pitié: car, à la reſerve de huit ou dix Piéces, où ſes mouvemens ont été ménagés avec beaucoup d'avantage, nous n'en avons point où les Amans & l'Amour ne ſe trouvent également défigurés.

Nous mettons une Tendreſſe affectée où nous devons mettre les ſentimens les plus nobles. Nous donnons de la Moleſſe à ce qui devroit être le plus touchant; & quelquefois nous penſons exprimer naïvement les graces du Naturel, que nous tom-

tombons dans une ſimplicité baſſe & honteuſe.

Croyant faire les Rois & les Empereurs de parfaits Amans, nous en faiſons des Princes ridicules ; & à force de plaintes & de ſoûpirs, où il n'y auroit ni à plaindre ni à ſoûpirer, nous les rendons imbécilles comme Amans & comme Princes. Bien ſouvent nos plus grands Héros aiment en Bergers ſur nos Théatres, & l'innocence d'une eſpéce d'Amour champêtre leur tient lieu de toute gloire & de toute vertu.

Si une Comédienne a l'art de ſe plaindre & de pleurer d'une maniere touchante, nous lui donnons des larmes aux endroits qui demandent de la gravité ; & parce qu'elle plaît mieux quand elle eſt ſenſible, elle aura par tout indifferemment de la douleur.

Nous voulons un Amour quelquefois naïf, quelquefois tendre, quelquefois douloureux ; ſans prendre garde à ce qui deſire de la naïveté, de la tendreſſe, de la douleur : & cela vient de ce que voulant par tout de l'Amour, nous cherchons de la diverſité dans les manieres, n'en mettant preſque jamais dans les paſſions.

J'eſ-

J'eſpere que nous trouverons un jour le véritable uſage de cette Paſſion, devenuë trop ordinaire. Ce qui doit être l'adouciſſement des choſes, ou trop barbares, ou trop funeſtes; ce qui doit toucher noblement les Ames, animer les Courages, & élever les Eſprits; ne ſera pas toûjours le ſujet d'une petite Tendreſſe affectée, ou d'une imbécille Simplicité. Alors nous n'aurons que faire de porter envie aux Anciens: ſans un Amour trop grand pour l'Antiquité, ou un trop grand dégoût pour nôtre Siécle, on ne fera point des Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*, les modelles des Piéces de nôtre tems.

Je ne dis point que ces Tragédies n'ayent eû ce qu'elles devoient avoir pour plaire au goût des *Athéniens*: mais qui pourroit traduire en François dans toute ſa force l'OEDIPE même, ce Chef-d'œuvre des Anciens; j'oſe aſſûrer que rien au monde ne nous paroîtroit plus barbare, plus funeſte, plus oppoſé aux vrais ſentimens qu'on doit avoir.

Nôtre Siécle a du moins cet avantage, qu'il y eſt permis de haïr librement les Vices, & d'avoir de l'amour pour les Vertus. Comme les Dieux cauſoient les plus

plus grands Crimes ſur le Théatre des Anciens, les Crimes captivoient le reſpect des Spectateurs, & on n'oſoit pas trouver mauvais ce qui étoit abominable. Quand *Agamemnon* ſacrifia ſa propre Fille, & une Fille tendrement aimée, pour appaiſer la colere des Dieux; ce Sacrifice barbare fut regardé comme une pieuſe obéïſſance, comme le dernier effet d'une religieuſe ſoûmiſſion.

Que ſi l'on conſervoit en ce tems-là les vrais ſentimens de l'humanité, il faloit murmurer contre la cruauté des Dieux en Impie; & ſi l'on vouloit être Dévot envers les Dieux, il faloit être cruel & barbare envers les hommes: il faloit faire, comme *Agamemnon*, la derniere violence à la Nature & à ſon Amour:

Tantum Religio potuit ſuadere malorum,

dit *Lucrece* ſur ce Sacrifice barbare.

Aujourd'hui nous voyons repréſenter les hommes ſur le Théatre ſans l'intervention des Dieux; plus utilement cent fois pour le Public & pour les Particuliers: car il n'y aura dans nos Tragédies, ni de Scelerat qui ne ſe déteſte, ni de Hé-

Héros qui ne ſe faſſe admirer. Il y aura peu de Crimes impunis, peu de Vertus qui ne ſoient recompenſées. Avec les bons Exemples que nous donnons au Public ſur le Théatre ; avec ces agréables ſentimens d'Amour & d'Admiration ; diſcretement ajoûtés à une Crainte & à une Pitié rectifiées, on arrivera chez nous à la perfection que deſire *Horace* :

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci ;

ce qui ne pouvoit jamais être ſelon les Régles de l'ancienne Tragédie.

Je finirai par un Sentiment hardi & nouveau. C'eſt qu'on doit rechercher à la Tragédie, devant toutes choſes, une Grandeur d'Ame bien exprimée, qui excite en nous une tendre Admiration. Il y a dans cette ſorte d'Admiration quelque raviſſement pour l'Eſprit ; le Courage y eſt élevé, l'Ame y eſt touchée.

SUR

SUR LES CARACTERES DES TRAGEDIES.

J'Ai eu deſſein autrefois de faire une Tragédie, & ce qui me faiſoit le plus de peine, c'étoit de me défendre d'un ſentiment ſecret d'Amour-propre, qui nous laiſſe renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me ſouvient que je formois mon Caractére ſans y penſer, & que le Héros deſcendoit inſenſiblement au peu de mérite de *Saint Evremond*, au lieu que *Saint Evremond* devoit s'élever aux grandes Vertus de ſon Héros. Il étoit de mes Paſſions comme de mon Caractére; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les ſiens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choſes ſur l'Amour; ſi je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma Pitié: je faiſois dire ce que je ſentois moi-même; & pour comprendre tout en peu de mots, je me repréſentois ſous le Nom d'autrui. N'accuſons pas quelques Héros

de

de nos Tragédies de verſer des pleurs, qui devoient couler ſeulement en quelques endroits; ce ſont les larmes des Poëtes, qui trop ſenſibles de leur naturel ne peuvent réſiſter à la tendreſſe qu'ils ſe ſont formée. S'ils ne faiſoient qu'entrer dans le ſentiment des Héros, leur Ame prêtée ſeulement à la douleur, pourroit garder quelque meſure dans la paſſion: mais pour s'en faire une propre à eux-mêmes, ils expriment avec vérité ce qu'ils devoient repréſenter dans la vraiſemblance. C'eſt un grand ſecret de ſavoir nous exprimer avec juſteſſe en ce qui regarde les penſées, & beaucoup plus en ce qui touche le ſentiment: car l'Ame a bien plus de peine à ſe défaire de ce qu'elle ſent, que l'Eſprit à ſe dégager de ce qu'il penſe.

Véritablement la Paſſion doit être remplie, mais jamais outrée; & ſi les Spectateurs étoient réduits à choiſir entre deux vices, ils ſouffriroient le défaut plus aiſément que l'excès. Celui qui ne pouſſe pas aſſez les Mouvemens, ne contente pas; c'eſt ne pas donner ſujet de ſe louër: celui qui les outre, bleſſe l'eſprit; c'eſt donner ſujet de ſe plaindre. Le premier laiſſe à nôtre imagination le plai-

plaiſir d'ajoûter d'elle-même ce qu'il n'a ſû fournir : le ſecond nous donne la peine de retrancher ; toûjours difficile & ennuyeuſe. Quand le Cœur particulierement s'eſt ſenti touché autant qu'il doit l'être, il cherche à ſe ſoulager : revenus de ces mouvemens aux lumieres de l'eſprit, nous jugeons peu favorablement de la Tendreſſe & des Larmes. Celles du plus malheureux doivent être ménagées avec grande diſcretion ; car le Spectateur le plus tendre a bien-tôt ſeché les ſiennes : *citò areſcit lacryma in aliena miſeria* *.

En effet, ſi on s'afflige trop long-tems ſur le Théatre, ou nous nous moquons de la Foibleſſe de celui qui pleure ; ou la longue Pitié d'un long tourment qui fait paſſer les maux d'autrui en nous-mêmes, bleſſe la nature, qui a dû être ſeulement touchée. Toutes les fois que je me trouve à des Piéces fort touchantes, les Larmes

* Nihil eſt tam miſerabile, quàm ex beato miſer. Et hoc totum quidem moveat, ſi bona ex fortuna quis cadat ; & à quorum caritate divellatur ; quæ amittat, aut amiſerit ; in quibus malis ſit, futuruſve ſit exprimatur breviter. CITO ENIM ARESCIT LACRYMA, PRÆSERTIM IN ALIENIS MALIS. Cic. *Part. Orat.* §. 17.

mes des Acteurs attirent les miennes avec une douceur ſecrete que je ſens à m'attendrir : mais ſi l'affliction continuë, mon Ame s'en trouve incommodée, & attend avec impatience quelque changement qui la délivre d'une impreſſion douloureuſe. J'ai vû arriver ſouvent en de longs Diſcours de tendreſſe, que l'Auteur donne à la fin toute autre idée que celle de l'Amant qu'il a deſſein de repréſenter. Cet Amant devient quelquefois un Philoſophe, qui raiſonne dans la Paſſion, ou qui nous explique par une eſpece de Léçon, de quelle maniere elle s'eſt formée. Quelquefois l'eſprit du Spectateur qui pouſſoit d'abord ſon imagination juſqu'à la Perſonne qu'on repréſente, revient à ſoi-même, deſabuſé qu'il eſt, & ne connoît plus que le Poëte, qui dans une eſpece d'Elegie nous veut faire pleurer de la douleur qu'il a feinte, ou qu'il s'eſt formée.

Un homme ſe mécompte auprès de moi en ces occaſions ; il tombe dans le ridicule, quand il prétend me donner de la pitié. Je trouve plus ridicule encore qu'on faſſe l'éloquent à ſe plaindre de ſes Malheurs. Celui qui prend la peine d'en diſcourir, m'épargne celle de l'en conſoler ;

ler ; c'eſt la Nature qui ſouffre, c'eſt à elle de ſe plaindre : elle cherche quelquefois à dire ce qu'elle ſent pour ſe ſoulager, non pas à le dire éloquemment pour ſe complaire.

Je ſuis auſſi peu perſuadé de la violence d'une Paſſion qui eſt ingénieuſe à s'exprimer par la diverſité des penſées. Une Ame touchée ſenſiblement, ne laiſſe pas à l'Eſprit la liberté de penſer beaucoup, & moins encore de ſe divertir dans la varieté de ſes conceptions. C'eſt en quoi je ne puis ſouffrir la belle imagination d'*Ovide* : il eſt ingénieux dans la douleur ; il ſe met en peine de faire voir de l'eſprit quand vous n'attendez que du ſentiment. *Virgile* touche d'une impreſſion toute juſte, où il n'y a rien de languiſſant, rien de trop pouſſé. Comme il ne vous laiſſe rien à deſirer, il n'a auſſi rien qui vous bleſſe, & c'eſt-là que vôtre Ame ſe rend avec plaiſir à une proportion ſi aimable.

Je m'étonne que dans un tems où l'on tourne toutes les Piéces de Théatre ſur l'Amour, on en ignore aſſez & la Nature & les Mouvemens. Quoi que l'Amour agiſſe diverſement ſelon la diverſité des complexions, on peut rapporter à

trois mouvemens principaux tout ce que nous fait ſentir une paſſion ſi générale ; *aimer*, *brûler*, *languir*.

Aimer ſimplement, eſt le premier état de nôtre Ame, lors qu'elle s'émeut par l'impreſſion de quelque objet agréable : là il ſe forme un ſentiment ſecret de Complaiſance en celui qui aime, & cette complaiſance devient enſuite un attachement à la perſonne qui eſt aimée. *Brûler*, eſt un état violent ſujet aux inquietudes, aux peines, aux tourmens ; quelquefois aux troubles, aux tranſports, au deſeſpoir ; en un mot à tout ce qui nous inquiete, ou qui nous agite. *Languir*, eſt le plus beau des mouvemens de l'Amour ; c'eſt l'effet délicat d'une flame pure, qui nous conſume doucement ; c'eſt une maladie chere & tendre qui nous fait haïr la penſée de nôtre gueriſon. On l'entretient ſecretement au fond de ſon Cœur ; & ſi elle vient à ſe découvrir, les Yeux, le Silence, un Soûpir qui nous échappe, une Larme qui coule malgré nous, l'expriment mieux que ne pourroit faire toute l'éloquence du Diſcours. Pour ces longues Converſations de tendreſſe, ces Soûpirs pouſſés inceſſamment, ces Pleurs à tout moment ré-

répandus, ils pourront ſe rapporter à quelque autre cauſe : ſi l'on m'en veut croire, ils tiendront moins de l'Amour que de la Sottiſe de celui qui aime. La Paſſion m'eſt trop précieuſe pour la couvrir d'une honte étrangere, où elle n'a aucune part. Peu de Larmes ſuffiſent aux Amans pour exprimer leur Amour; quand ils en ont trop, ils expliquent moins leur Paſſion que leur Foibleſſe. J'oſe dire qu'une Dame qui aura pitié de ſon Amant ſur les diſcretes & reſpectueuſes expreſſions du mal qu'elle cauſe, ſe moquera de lui comme d'un miſérable pleureur, s'il gémit éternellement auprès d'elle.

J'ai obſervé que *Cervantes* * eſtime toûjours dans ſes Chevaliers le Mérite vraiſemblable : mais il ne manque jamais à ſe moquer de leurs Combats fabuleux, & de leurs Pénitences ridicules. Par cette derniere conſideration, il fait préferer DON GALAOR au bon AMADIS DE GAULE, *Porque tenia muy acommodada Condicion para todo; que no era Cavallero melindroſo, ni tan lloron como ſu Hermaño.*

* Michel Cervantes *Auteur de* DON QUICHOTE.

Un grand défaut des Auteurs dans les Tragédies, c'eſt d'employer une Paſſion pour une autre; de mettre de la Douleur où il ne faut que de la Tendreſſe, de mettre au contraire du Deſeſpoir où il ne faut que de la Douleur. Dans les TRAGEDIES de *Quinaut* vous deſireriez ſouvent de la Douleur où vous ne voyez que de la Tendreſſe: dans le TITUS de *Racine* vous voyez du Deſeſpoir où il ne faudroit qu'à peine de la Douleur. L'Hiſtoire nous apprend que *Titus* pleins d'égards & de circonſpections renvoya *Berenice* en *Judée*, pour ne pas donner le moindre ſcandale au Peuple *Romain*; & le Poëte en fait un deſeſperé, qui veut ſe tuer lui-même, plûtôt que de conſentir à cette ſéparation.

Corneille n'a pas eu des Sentimens plus juſtes ſur le ſujet de ſon *Titus* *. Il nous le repréſente prêt à quitter *Rome*, & à laiſſer le Gouvernement de l'Empire pour aller faire l'amour en *Judée*. Certes il va contre la Vérité & la Vrai-ſemblance, ruïnant le naturel de *Titus*, & le caractére de l'Empereur, pour donner tout à

* *Dans ſa* Comédie héroïque *intitulée* TITE ET BERENICE.

à une Paſſion éteinte: c'eſt vouloir que ce Prince s'abandonne à *Berenice* comme un fou, lors qu'il s'en défait comme un homme ſage, ou dégoûté.

J'avouë qu'il y a de certains ſujets où la Bienſeance & la Raiſon même favoriſent les ſentimens de la Paſſion; & alors la Paſſion le doit emporter ſur le Caractére. *Horace* veut qu'on repréſente *Achille* agiſſant, colere, inéxorable, croyant que les Loix n'ont pas été faites pour lui, & ne connoiſſant que la Force pour tout Droit en ſes entrepriſes *: mais c'eſt dans ſon Naturel ordinaire qu'on le doit dépeindre ainſi. C'eſt le caractére qu'*Homere* lui donne, lors qu'il diſpute ſa Captive à *Agamemnon*: cependant ni *Homere*, ni *Horace* n'ont pas voulu éteindre l'humanité dans *Achille*; & *Euripide* a eu tort de lui donner ſi peu d'Amour pour *Iphigenie* ſur le point qu'elle devoit être ſacrifiée †. Le Sacrificateur

* Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge
Scriptor. Honoratum ſi fortè reponis *Achillem*;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi data, nihil non arroget armis.

HORAT. *de Art. Poët.*

† *Penſée de* Grotius.

teur étoit touché de compaſſion, & l'Amant paroît comme inſenſible ; s'il a de la Colere il la trouve dans ſon Naturel ; ſon Cœur ne lui fournit rien pour *Iphigenie*. On m'avouëra que l'humanité demandoit de la Pitié ; que la nature, que la bienſéance même exigeoient de la Tendreſſe ; & tous les gens de bon-goût blâmeront le Poëte d'avoir trop conſideré le Caractére, lors qu'il faloit avoir de grands égards pour la Paſſion. Mais quand une Paſſion eſt connuë généralement de tout le monde, c'eſt-là qu'il faut donner le moins qu'on peut au Caractére.

En effet, ſi vous aviez à dépeindre *Antoine* depuis qu'il fut abandonné à ſon Amour, vous ne le dépeindriez pas avec les belles Qualités que la Nature lui avoit données. *Antoine* amoureux de *Cléopatre*, n'eſt pas l'*Antoine* Ami de *Céſar*. D'un homme brave, audacieux, entreprenant, il s'en eſt fait un foible, moû & pareſſeux. D'un homme qui n'avoit manqué en rien, ni à ſon Interêt ni à ſon Parti, il s'en eſt fait un qui s'eſt manqué à lui-même, & qui s'eſt perdu.

Horace, que j'ai allegué, forme un Caractére de la Vieilleſſe, qu'il nous preſ-

preſcrit de garder fort ſoigneuſement. Si nous avons quelque Vieillard à repréſenter, il veut que nous le dépeignions amaſſant du Bien, & s'abſtenant de celui qu'il peut avoir amaſſé; que nous le dépeignions froid, timide, chagrin, peu ſatisfait du préſent, & grand donneur de louanges à tout ce qu'il a vû dans ſa Jeuneſſe*. Mais ſi vous avez à repréſenter un Vieillard fort amoureux, vous ne lui donnerez ni froideur, ni crainte, ni pareſſe, ni chagrin: vous ferez un libéral d'un avare, un complaiſant d'un homme fâcheux & difficile. Il trouvera à redire à toutes les Beautés qu'il a vûës, & admirera ſeulement celle qui l'enchante: il fera toutes choſes pour elle, & n'aura plus de volonté que la ſienne, penſant regagner par la ſoûmiſſion, ce qu'il perd par le dégoût que ſon Age peut donner;

* Multa Senem circumveniunt incommoda; vel quòd
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti;
Vel quòd res omnes timidè gelidéque miniſtrat,
Dilator, ſpe longus, iners, aviduſque futuri,
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, caſtigator cenſorque minorum.

HORAT. *de Art. Poët.*

Et ſous un front ridé, qu'on a droit de haïr,
Il croit ſe faire aimer à force d'obéir *.

Tel a été, & tel a été dépeint par *Corneille* le vieil & infortuné *Syphax*. Avant qu'il fût charmé de *Sophonisbe*, il avoit tenu la balance entre les *Carthaginois* & les *Romains*: devenu amoureux ſur ſes vieux jours, il perdit ſes Etats, & ſe perdit lui-même pour avoir eu trop d'aſſujettiſſement aux Volontés de ſa Femme.

Quand j'ai parlé de la Paſſion, ç'a été proprement de l'Amour que j'ai entendu parler: les autres Paſſions ſervent à former le Caractére, au lieu de le ruïner. Etre naturellement gai, triſte, colere, timide; c'eſt avoir les humeurs, les qualités, les affections qui compoſent un Caractére: être fort amoureux; c'eſt avoir pris une Paſſion qui ne ruïne pas ſeulement les qualités d'un Caractére, mais qui aſſujettit les mouvemens des autres Paſſions. Il eſt certain qu'une Ame qui aime bien, ne ſe porte aux autres Paſſions que ſelon qu'il plaît à ſon Amour.

* Corneille *dans la* SOPHONISBE.

mour. Si elle a de la colere contre un Amant, l'Amour l'excite & l'appaiſe; elle penſe haïr, & ne fait qu'aimer; l'Amour excuſe l'ingratitude, & juſtifie l'infidélité: les Tourmens d'une véritable paſſion ſont des Plaiſirs; on en connoît les Peines lors qu'elle eſt paſſée, comme après la réverie d'une fiévre, on ſent les douleurs. En aimant bien, l'on n'eſt jamais miſérable: on croit l'avoir été quand on n'aime plus.

Une Beauté qui ſait toucher les Cœurs,
N'a pas en ſon pouvoir de faire un miſérable;
Auprès d'une perſonne aimable,
Les Appas tiennent lieu d'aſſez grandes Faveurs.

A un Auteur qui me demandoit mon Sentiment d'une Piece où l'Héroïne ne faiſoit que ſe lamenter.

LA Princeſſe dont vous faites l'Héroïne de vôtre Piéce, me plairoit aſſez ſi vous aviez un peu ménagé ſes larmes: mais vous la faites pleurer avec excès; & dès qu'il y aura quelque retour à la juſ-

juſteſſe du Sentiment, le trop de larmes rendra ceux qu'on repréſente moins touchans, & ceux qui voyent repréſenter, moins ſenſibles. *Corneille* n'a pas plû à la Multitude en ces derniers tems, pour avoir été chercher ce qu'il y a de plus caché dans nos cœurs, ce qu'il y a de plus exquis dans le ſentiment, & de plus délicat dans la penſée. Après avoir comme uſé les Paſſions ordinaires dont nous ſommes agités, il s'eſt fait un nouveau mérite à toucher des Tendreſſes plus recherchées, de plus fines Jalouſies, & de plus ſecretes Douleurs: mais cette Etude de pénétration étoit trop délicate pour les grandes Aſſemblées; de ſorte qu'une Découverte ſi précieuſe lui a fait perdre quelque Eſtime dans le Monde, quand elle devoit lui donner une nouvelle Réputation.

Il eſt certain que perſonne n'a mieux entendu la Nature que *Corneille*: mais il l'a expliquée differemment ſelon ſes tems differens. Etant jeune il en exprimoit les mouvemens; étant vieux il nous en découvre les reſſorts. Autrefois il donnoit tout au ſentiment, il donne plus aujourd'hui à la connoiſſance: il ouvre le cœur avec tout ſon ſecret, il le produiſoit

ſoit avec tout ſon trouble. Quelques autres ont ſuivi plus heureuſement la diſpoſition des eſprits, qui n'aiment aujourd'hui que la Douleur & les Larmes: mais je crains pour vous quelque retour du Bongoût juſtement ſur vôtre Piéce, & qu'on ne vienne à deſapprouver le trop grand uſage d'une Paſſion dont on enchante préſentement tout le monde.

J'avouë qu'il n'y a rien de ſi touchant que le ſentiment douloureux d'une belle perſonne affligée; c'eſt un nouveau charme qui unit toutes nos tendreſſes par les impreſſions de l'Amour & de la Pitié mêlées enſemble; mais ſi la Belle affligée continuë à ſe déſoler trop long-tems, ce qui nous touchoit nous attriſte: laſſés de la conſoler quand elle aime encore à ſe plaindre, nous la remettons comme une importune entre les mains des Vieilles & des Parens, qui gouvernent dans toutes les formes de la condoléance une ſi ennuyeuſe déſolation.

Un Auteur bien entendu dans les Paſſions, n'épuiſera jamais la Douleur d'une Affligée: cet épuiſement eſt ſuivi d'une indolence qui apporte une langueur infaillible aux Spectateurs. Les premieres larmes ſont naturelles à la paſſion

qu'on exprime ; elles ont leur ſource dans le cœur, & portent la douleur d'un cœur affligé dans un cœur tendre : les dernieres ſont purement de l'eſprit du Poëte ; l'Art les a formées, & la Nature ne veut pas les reconnoître. L'Affliction doit avoir quelque choſe de touchant, & la fin de l'affliction quelque choſe d'animé, qui puiſſe faire ſur nous une impreſſion nouvelle. Il faut que l'Affliction ſe termine par une bonne Fortune qui finit les malheurs avec la joye, ou par une grande Vertu qui attire nôtre admiration. Quelquefois elle s'acheve par la Mort ; & il en naît en nos Ames une commiſération propre & naturelle à la Tragédie : mais ce ne doit jamais être après de longues lamentations, qui donnent plus de mépris pour la foibleſſe, que de compaſſion pour le malheur.

Je n'aime pas au Théatre une Mort qui ſe pleure davantage par la Perſonne qui ſe meurt, que par ceux qui la voyent mourir. J'aime les grandes douleurs avec peu de plaintes, & un ſentiment profond : j'aime un deſeſpoir qui ne s'exhale pas en paroles ; mais où la Nature accablée ſuccombe ſous la violence de la

la Paſſion. Les longs Diſcours expliquent plus nôtre regret à la Vie, que nôtre réſolution à la Mort: parler beaucoup dans ces occaſions, c'eſt languir dans le deſeſpoir, & perdre tout le mérite de ſa douleur:

O Silvia, tu ſe' morta,

& s'évanouïr comme *Aminte* *:

Non je ne pleure pas, Madame, mais je meurs †;

& mourir comme *Euridice.*

Il eſt certain que nos maux ſe ſoulagent en pleurant, & la plus grande peine du monde un peu adoucie, r'anime le deſir de vivre à meſure qu'elle ſoulage le ſentiment. Il en eſt de nôtre Raiſonnement comme de nos Larmes: pour peu que nous raiſonnions dans l'Infortune, la Raiſon nous porte à l'endurer plûtôt qu'à mourir. Faiſons guerir au Théatre ceux que nous faiſons beaucoup

* Aminte *du* Taſſe, *Act. III. Sc. II.*

† Surena *Tragédie de* Corneille, *Act. V. Sc. V.*

pleurer & beaucoup ſe plaindre: donnons plus de maux que de larmes & de diſcours, à ceux que nous avons deſſein d'y faire mourir.

LETTRE

A Mr. LE COMTE DE LIONNE.

QUELQUE fâcheuſes que ſoient mes Diſgraces, je trouve de la douceur quand je voi un auſſi Honnête-homme que vous, aſſez tendre pour les plaindre, & aſſez généreux pour chercher le moyen de les finir. Je ſuis infiniment obligé aux Bontés de Madame ***, & à la chaleur de vos bons offices: mais je ſerai bien-aiſe à l'avenir que perſonne n'excite Monſieur le Comte de *Lauzun* à me ſervir. Je ſuis ſûr qu'il fera de lui-même tout ce qu'il pourra ſur mon ſujet ſans ſe nuire; & je ſerois fort fâché de lui attirer le moindre deſagrément. Il ne doit rien dire à ſon Maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laiſſe de la

ſa-

ſatisfaction. Un Maître qui refuſe une fois, ſe fait aiſément une habitude de ne pas accorder les autres choſes qui lui ſont demandées. J'ai ouï dire à un grand Courtiſan, qu'*il faloit éviter autant qu'on pouvoit le premier rebut* : je ſerois au deſeſpoir de l'avoir attiré à une perſonne que j'honore autant que Monſieur le Comte de *Lauzun*.

Ce n'eſt pas que je n'aye preſque une néceſſité d'aller en *France* pour deux mois, à moins que de me réſoudre à perdre le peu que j'y ai, & tout ce qui me fait vivre dans les Pays étrangers. Je croi qu'il m'y eſt dû encore quarante mille Livres, dont je ne puis rien tirer; cependant je crains plus que la néceſſité, le ſecours de la Nature qui pourroit finir tous les maux que me fait la Fortune. J'ai des diableſſes de Vapeurs qui me tourmentent; mais elles ne ſont pas ſitôt paſſées, que je ſuis plus gai que jamais. Dans une heure tout ce qu'il y a de funeſte, & tout ce qu'il y a d'agréable ſe préſente à mon imagination; & je ſens ainſi bien plus vivement en moi les effets de l'humeur, que le pouvoir de la Raiſon. Je tomberois aiſément dans la Morale; c'eſt le penchant de tous les Malheureux,

reux, dont l'imagination eſt preſque toûjours triſte, ou les penſées du moins ſérieuſes : comme je crains le ridicule de la Gravité, je m'arrête tout court, pour vous dire ſeulement, Monſieur, que perſonne au monde n'eſt à vous plus abſolument, &c.

Je vous ſupplie dans l'occaſion d'aſſurer Madame De *** de ma reconnoiſſance très-humble pour toutes ſes Bontés.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai paſſé mes heures ennuyeuſes ſur des Bagatelles. J'ai fait quelques *Obſervations ſur nos Hiſtoriens ; ſur la Tragédie*, & *ſur la Comédie Eſpagnole, Françoiſe, Italienne, Angloiſe ; ſur l'Opera, &c :* mais c'étoient ſeulement des Obſervations particulieres ſans beaucoup de deſſein & de régularité : tout cela étoit fondé ſur les differens Génies des Nations ; j'en ai perdu une partie, & l'autre eſt encore confuſe ; je vous les envoyerai toutes. Vous m'obligerez infiniment de m'envoyer ce qu'il y a de nouveau, s'il eſt fort rare.

DIS-

DISCOURS SUR LES HISTORIENS FRANCOIS.

IL faut avouër que nos HISTORIENS n'ont eu qu'un mérite bien médiocre: ſans l'envie naturelle qu'ont les Hommes de ſavoir ce qui s'eſt paſſé dans leur Pays, je ne ſai comment une perſonne qui a le bon-goût des Hiſtoires anciennes, pourroit ſe réſoudre à ſouffrir l'ennui que donnent les nôtres. Et certes il eſt aſſez étrange que dans une Monarchie où il y a eu tant de Guerres mémorables, & tant de Changemens ſignalés dans les affaires; que parmi des gens qui ont la vertu de faire les grandes choſes, & la vanité de les dire, il n'y ait pas un Hiſtorien qui réponde ni à la dignité de la matiere, ni à nôtre propre inclination.

J'ai crû autrefois qu'on devoit attribuer ce défaut-là à nôtre Langue; mais quand j'ai conſideré depuis que la beauté du Fran-

François dans la Traduction égaloit preſque celle du Grec & du Latin dans l'Original, il m'eſt venu dans la penſée malgré moi, que la médiocrité de nôtre Génie ſe trouve au deſſous de la majeſté de l'Hiſtoire. D'ailleurs, quand il y auroit parmi nous quelques Génies aſſez élevés, il y a trop de choſes néceſſaires à la compoſition d'une belle Hiſtoire, pour les pouvoir rencontrer dans une même perſonne. On trouveroit peut-être un Stile aſſez pur & aſſez noble en quelques-uns de nos Auteurs, qui pour mener une vie éloignée de la Cour & des Affaires, les traiteroient avec des Maximes générales & des Lieux communs, qui ſentent plus la Politique de l'Antiquité que la nôtre. Nos habiles gens d'affaires ont une grande connoiſſance de nos interêts; mais ils ont le deſavantage de s'être formés à un certain Stile de Dépêches auſſi propre pour les Négociations, que peu convenable à la dignité de l'Hiſtoire. Ce leur eſt une choſe ordinaire encore de parler fort mal de la Guerre, à moins que la fortune ne les y ait jettés autrefois, ou qu'ils n'ayent vécu dans la confiance & la familiarité des grands Hommes qui la conduiſent: ç'a été un défaut conſidera-

ble

ble en *Grotius*, qui après avoir pénétré les cauſes de la Guerre les plus cachées, l'eſprit du Gouvernement des *Eſpagnols*, la diſpoſition des Peuples de *Flandre*; qui après être entré dans le vrai Génie des Nations; après avoir formé le juſte Caractére des Sociétés, & celui des perſonnes principales; ſi bien expliqué les differens états de la Religion; remonté à des ſources inconnuës au Cardinal *Bentivoglio* & à *Strada*; n'a pû maintenir dans les eſprits l'admiration qu'il y avoit cauſée, auſſi-tôt qu'il a falu ouvrir le champ de la Guerre, quand il a falu parler du mouvement des Armées, venir à la deſcription des Siéges, & au recit des Combats.

Nous avons des gens de qualité d'un Mérite extraordinaire, qui pour avoir paſſé par de grands Emplois avec un Bon-ſens naturel & des Connoiſſances aquiſes, ſont également capables de bien agir & de bien parler; mais ordinairement le Génie leur manque, ou ils n'ont pas l'art de bien écrire: outre que rapportant toutes choſes à leur Cour & à la fonction de leurs Charges, ils cherchent peu à peu à s'inſtruire des formes du Gouvernement & des ordres du Royau-

yaume. Ils croiroient ſe faire tort, & prendre l'eſprit des gens de Robe contre la dignité de leur profeſſion, s'ils s'appliquoient à la connoiſſance de nos principales Loix. Et ſans avoir ces lumieres-là, j'oſerois aſſûrer qu'il eſt comme impoſſible de faire une bonne Hiſtoire remplie, comme elle doit être, de ſaines & de judicieuſes Inſtructions.

Bacon ſe plaignoit ſouvent que les Hiſtoriens prennent plaiſir à s'étendre ſur les choſes étrangeres, & qu'ils ſemblent éviter comme une langueur, le diſcours des Réglemens qui font la tranquilité publique: que ſe laiſſant aller avec joye au recit des maux qu'apporte la Guerre, ils ne touchent qu'avec dégoût les bonnes Loix qui établiſſent le bonheur de la Société civile. Ses plaintes me paroiſſent d'autant mieux fondées, qu'il n'y a pas une Hiſtoire chez les *Romains*, où l'on ne puiſſe connoître le dedans de la République par ſes Loix, comme le dehors par ſes Conquêtes. Vous voyez dans *Tite Live*, tantôt l'abolition des vieilles Loix, & tantôt l'établiſſement des nouvelles; vous y voyez tout ce qui dépend de la Religion, & ce qui regarde les Cérémonies. La Conjuration de *Catilina* dans

Sa-

Saluſte eſt toute pleine des Conſtitutions de la République, & la Harangue de *Céſar*, ſi délicate & ſi détournée, ne roule-t-elle pas toute ſur la *Loi Portia*, ſur les juſtes conſiderations qu'eurent leurs Peres pour quitter l'ancienne rigueur dans la punition des Citoyens, ſur les dangereuſes conſéquences qui s'enſuivroient ſi une Ordonnance ſi ſage étoit violée?

Le même *Céſar* en ſes COMMENTAIRES ne perd jamais l'occaſion de parler des Mœurs, des Coûtumes & de la Religion des *Gaulois*. *Tacite* n'eſt peut-être que trop rempli d'Accuſations, de Défenſes, de Loix, & de Jugemens. *Quinte Curce*, dans une Hiſtoire compoſée pour plaire plus que pour inſtruire, met à la bouche d'*Alexandre* les Loix des *Macédoniens* pour répondre aux reproches d'*Hermolaüs* qui avoit conſpiré contre ſa vie. Cet *Alexandre*, qui ſemble n'avoir connu d'autres Loix que ſes volontés dans la Conquête du Monde; cet *Alexandre*, ne dédaigne pas de s'appuyer de l'autorité des Loix, pour avoir fait donner le fouët à un jeune Garçon, lors qu'il eſt le Maître de l'Univers.

Comme il n'y a point de Peuple qui n'ait

n'ait à ſe garantir des violences étrangeres, quand il eſt foible, ou à rendre ſa condition plus glorieuſe par des Conquêtes, quand il eſt puiſſant; comme il n'y en a point qui ne doive aſſûrer ſon repos par la conſtitution d'un bon Gouvernement, & la tranquilité de ſa conſcience par les ſentimens de ſa Religion: auſſi n'y a-t-il point d'Hiſtorien qui ne doive être inſtruit de tous ces differens Interêts, quand il en entreprend l'Hiſtoire, qui ne doive faire connoître ce qui rend les hommes malheureux, afin que l'on l'évite, ou ce qui fait leur bonheur, afin qu'on ſe le procure. On ne ſauroit bien faire l'Hiſtoire de *France*, quelques Guerres qu'on ait à décrire, ſans faire connoître les ordres du Royaume, la diverſité de Religion, & les Libertés de l'Egliſe Gallicane.

Il ſeroit ridicule de vouloir écrire celle d'*Angleterre*, ſans ſavoir les affaires du Parlement, & être bien inſtruit des differentes Religions de ce Royaume. Il ne le ſeroit pas moins d'entreprendre celle d'*Eſpagne*, ſans ſavoir exactement les diverſes formes de ſes Conſeils, & le myſtere de ſon Inquiſition, auſſi bien que le ſecret de ſes Interêts étrangers;

gers ; les motifs, & les ſuccès de ſes Guerres.

Mais à la vérité, ces diverſités de Loix, de Religion, de Politique, de Guerre, doivent être mêlées ingénieuſement, & ménagées avec une grande diſcrétion : car un homme qui affecteroit de parler ſouvent de la Conſtitution & des Loix de quelque Etat, ſentiroit plûtôt le Légiſlateur ou le Juriſconſulte que l'Hiſtorien. Ce ſeroit faire des Leçons de Théologie, que de traiter chaque point de Religion avec une curioſité recherchée : on auroit de la peine à le ſouffrir dans l'Hiſtoire de *Fra Paolo*, quelque belle qu'elle puiſſe être, ſi on ne pardonnoit l'ennui de ſes Controverſes entre les Docteurs, à la néceſſité de ſon ſujet.

Quoi que la deſcription des Guerres ſemble tenir le premier lieu dans l'Hiſtoire, c'eſt ſe rendre une eſpece de Conteur fort importun que d'entaſſer Evenemens ſur Evenemens, ſans aucune diverſité de matieres ; c'eſt trouver le moyen dans les vérités, d'imiter la maniere des vieux Faiſeurs de Romans dans leurs faux Combats, & leurs Avantures fabuleuſes.

Les

Les Hiſtoriens Latins ont ſû mêler admirablement les diverſes connoiſſances dont j'ai parlé : auſſi l'Hiſtoire des *Romains* devoit-elle avoir du rapport avec leur vie, qui étoit partagée aux fonctions differentes de pluſieurs Profeſſions. En effet, il n'y a guere eu de grands perſonnages à *Rome*, qui n'ayent paſſé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander les Armées. Aujourd'hui chaque profeſſion fait un attachement particulier. La plus grande vertu des gens d'Egliſe, eſt de ſe donner tout entiers aux choſes Eccleſiaſtiques ; & ceux que leur ambition a pouſſés au maniement des Affaires, ont eſſuyé mille reproches d'avoir corrompu la ſainteté de vie où ils s'étoient deſtinés. Les gens de Robe ſont traités de ridicules auſſi-tôt qu'ils veulent ſortir de leur profeſſion ; & un homme de guerre ordinairement a de la honte de ſavoir quelque choſe au delà de ſon métier.

Il eſt certain néanmoins que les diverſes applications des Anciens formoient une capacité bien plus étenduë ; les mêmes perſonnes apprenant à bien employer les forces de la République, & à con-

contenir les Peuples par la révérence de la Religion & par l'autorité des Loix. C'étoit un grand avantage aux Magiſtrats d'être maîtres des plus fortes impreſſions qui ſe faſſent ſur les eſprits, & de ſaiſir tous les ſentimens par où ils ſont diſpoſés à la docilité, ou contraints à l'obéïſſance. Ce n'en étoit pas un moindre aux Généraux d'avoir appris dans les ſecrets de leur Religion à pouvoir inſpirer leurs propres mouvemens, & à les faire recevoir avec le même reſpect que s'ils avoient été inſpirés véritablement par les Dieux; d'avoir l'art de tourner toutes choſes en préſages de bonheur ou d'infortune, & de ſavoir à propos remplir les Soldats de confiance, ou de crainte. Mais il en revenoit encore une autre utilité à la République, c'eſt que les Magiſtrats ſe faiſoient connoître pleinement eux-mêmes; car il étoit impoſſible que dans ces fonctions differentes, le Naturel le plus profond pût également ſe cacher par tout, & que les bonnes & les mauvaiſes qualités ne fuſſent à la fin diſcernées. On découvroit en ces Génies bornés que la nature a reſtraints à certains talens, qu'une humeur douce & paiſible qui s'étoit accommodée au mi-

niſtére de la Religion, n'avoit pas quelquefois aſſez de conſtance pour maintenir les Loix en vigueur.

On voyoit quelquefois un Sénateur incorruptible dans les Jugemens, qui n'avoit ni l'activité, ni la vigilance d'un bon Capitaine. Tel étoit un grand Homme de guerre, comme *Marius*, qui ſe trouvoit ſans capacité en ce qui regardoit la Religion & les Affaires. A la vérité, il ſe formoit ſouvent une Suffiſance générale, & une Vertu pleine par tout, qui pouvoit rendre les Citoyens utiles au Public en toutes choſes, mais ſouvent auſſi une capacité moins étenduë faiſoit employer les hommes à certains uſages où ils étoient ſeulement propres.

C'eſt ce qu'on a vû dans le Conſulat de *Ciceron* & d'*Antonius*, où ce premier eut ordre de veiller au ſalut de la République ſelon ſon talent, & le ſecond fut envoyé aſſembler des Troupes avec *Petreius* pour combattre celles de *Catilina*.

Si on fait réflexion ſur ce que j'ai dit, on ne s'étonnera point de trouver d'excellens Hiſtoriens chez un Peuple où ceux qui écrivoient l'Hiſtoire, étoient des perſonnes conſiderables, auſquelles il ne manquoit ni génie, ni art pour

pour bien écrire; qui avoient une connoiſſance profonde des affaires de la Religion, de la Guerre, des Hommes. A dire vrai, les Anciens avoient un grand avantage ſur nous à connoître les Génies par ces différentes épreuves où l'on étoit obligé de paſſer dans l'adminiſtration de la République; mais ils n'ont pas eu moins de ſoin pour les bien dépeindre; & qui examinera leurs Eloges avec un peu de curioſité & d'intelligence, y découvrira une étude particuliere, & un art infiniment recherché.

En effet, vous leur voyez aſſembler des Qualités comme oppoſées, qu'on ne s'imagineroit pas ſe pouvoir trouver dans une même perſonne; *animus audax, ſubdolus:* vous leur voyez trouver de la diverſité dans certaines Qualités qui paroiſſent tout-à-fait les mêmes, & qu'on ne ſauroit démêler ſans une grande délicateſſe de diſcernement: *ſubdolus, varius; cujuslibet rei ſimulator, ac diſſimulator.*

Il y a une autre diverſité dans les Eloges des Anciens plus délicate, qui nous eſt encore moins connuë. C'eſt une certaine difference, dont chaque Vice ou chaque Vertu eſt marquée par l'impreſſion particuliere qu'elle prend dans

les eſprits où elle ſe trouve. Par exemple, le Courage d'*Alcibiade* a quelque choſe de ſingulier qui le diſtingue de celui d'*Epaminondas*, quoi que l'un & l'autre ayent ſû expoſer leur vie également: la Probité de *Caton* eſt autre que celle de *Catulus*; l'Audace de *Catilina* n'eſt pas la même que celle d'*Antoine*; l'Ambition de *Sylla* & celle de *Céſar* n'ont pas une parfaite reſſemblance; & de là vient que les Anciens en formant le Caractére de leurs Grands-hommes, forment, pour ainſi dire, en même tems le caractére des Qualités qu'ils leur donnent, afin qu'ils ne paroiſſent pas ſeulement ambitieux & hardis, ou moderés & prudens, mais qu'on ſache plus particulierement quelle étoit l'eſpece d'Ambition & de Courage, ou de Moderation & de Prudence qu'ils ont euë.

Saluſte nous dépeint *Catiliña* comme un homme de méchant Naturel, & la méchanceté de ce Naturel eſt auſſi-tôt exprimée: *ſed ingenio malo pravoque*. L'eſpece de ſon Ambition eſt diſtinguée par le Déréglement des mœurs, & le déréglement eſt marqué à l'égard du caractére de ſon eſprit par des Imaginations trop vaſtes & trop élevées: *vaſtus animus*

im-

immoderata, incredibilia, nimis alta semper cupiebat. Il avoit l'eſprit aſſez méchant pour entreprendre toutes choſes contre les Loix, & trop vaſte pour ſe fixer à des deſſeins proportionnés aux moyens de les faire réüſſir.

L'eſprit hardi d'une Femme voluptueuſe & impudique, telle qu'étoit *Sempronia*, eût pû faire croire que ſon Audace alloit à tout entreprendre en faveur de ſes Amours: mais comme cette ſorte de hardieſſe eſt peu propre pour les dangers où l'on s'expoſe dans une Conjuration, *Saluſte* explique d'abord ce qu'elle eſt capable de faire, par ce qu'elle a fait auparavant: *quæ multa ſæpe virilis audaciæ facinora commiſerat.* Voila l'eſpece de ſon Audace exprimée. Il la fait chanter & danſer, non avec les façons, les geſtes, & les mouvemens qu'avoient à *Rome* les Chanteuſes & les Baladines; mais avec plus d'art & de curioſité qu'il n'étoit bienſéant à une Honnête-femme: *pſallere & ſaltare elegantiùs quàm neceſſe ſit Probæ.* Quand il lui attribuë un eſprit aſſez eſtimable, il dit en même tems en quoi conſiſtoit le mérite de cet eſprit: *cæterùm ingenium ejus haud abſurdum, ver-*

ſus facere, jocos movere, ſermone uti vel modeſto, vel molli, vel procaci.

Vous connoîtrez dans l'Eloge de *Sylla*, que ſon Naturel s'accommodoit heureuſement à ſes Deſſeins. La République alors étant diviſée en deux Factions, ceux qui aſpiroient à la puiſſance n'avoient point de plus grand interêt que de s'aquerir des Amis, & *Sylla* n'avoit point de plus grand plaiſir que de s'en faire. La Libéralité eſt le meilleur moyen pour gagner les affections : *Sylla* ſavoit donner toutes choſes. Parmi les choſes qu'on donne, il n'y a rien qui aſſujettiſſe plus les hommes, & aſſûre tant leurs ſervices, que l'Argent qu'ils reçoivent de nous. C'eſt en quoi la Libéralité de *Sylla* étoit particulierement exercée : *rerum omnium, pecuniæ maximè largitor.* Il étoit libéral de ſon naturel, libéral de ſon Argent par interêt. Son loiſir étoit voluptueux ; mais ce n'eût pas été donner une idée de ce Grand-homme, que de le dépeindre avec de la ſenſualité ou de la pareſſe : ce qui oblige *Saluſte* de marquer le caractére d'une Volupté d'Honnête-homme, ſoûmiſe à la Gloire ; & par qui les Affaires ne ſont jamais retardées ; de peur qu'on ne vînt

à

à ſoupçonner *Sylla* d'une molleſſe où languiſſent d'ordinaire les effeminés: *Voluptatum cupidus, Gloriæ cupidior; otio luxurioſo eſſe, tamen à negotiis nunquam Voluptas remorata.* Il étoit le plus heureux homme du monde avant la Guerre civile; mais ce bonheur n'étoit pas un pur effet du hazard, & ſa Fortune quelque grande qu'elle fût toûjours, ne ſe trouva jamais au deſſus de ſon induſtrie: *atque illi feliciſſimo omnium hominum ante civilem victoriam, numquam ſuper induſtriam fortuna fuit.*

Quand *Tacite* fait la peinture de *Pétrone*, il marque les Qualités qu'il lui donne avec ces ſortes de diſtinctions; il lui fait dépenſer ſon Bien, non pas en diſſipateur dans la Débauche, mais en homme délicat, dans un Luxe poli & curieux. Le mépris de la Mort qu'il lui attribuë, n'a rien de commun avec celui qu'en ont eu les autres *Romains:* ce n'eſt point la Gravité conſtante de *Thraſeas*, faiſant des leçons à celui qui lui apportoit l'ordre de mourir; ce n'eſt point la Conſtance forcée de *Sénéque*, qui a beſoin de s'animer par le ſouvenir de ſes préceptes & de ſes diſcours; ce n'eſt point la Fermeté dont *Helvidius* ſe pi-

que ; ce n'eſt point une réſolution formée ſur les ſentimens des Philoſophes ; c'eſt une Indifference molle & nonchalante, qui ne laiſſoit aucun accès dans ſon Ame aux funeſtes penſées de la Mort ; c'eſt une continuation du train ordinaire de ſa Vie, juſqu'au dernier moment.

Mais ſi les Anciens ont eu tant de délicateſſe à marquer ces differences, il n'y a pas moins d'art dans le ſtile de leurs Eloges pour attacher nôtre diſcernement à les connoître. Dans leurs Narrations, ils nous engagent à les ſuivre par la liaiſon inſenſible d'un Recit agréable & naturel. Ils entraînent nôtre eſprit dans leurs Harangues par la véhemence du Diſcours ; de peur que s'il demeuroit dans ſon aſſiette, il n'examinât le peu de Bon-ſens qu'il y a dans les exagerations de l'Eloquence, & n'eût le loiſir de former des oppoſitions ſecretes à la perſuaſion. Ils apportent quelquefois dans un Conſeil raiſons ſur raiſons pour déterminer les Ames les plus irréſoluës au parti qu'elles doivent prendre : mais dans les Eloges où il faut diſcerner les Vices d'avec les Vertus, où il faut démêler les diverſités qui ſe rencontrent dans un Naturel, où il faut non ſeulement diſtinguer

guer les Qualités differentes, mais les differences dont chaque qualité eſt marquée; on ne doit pas ſe ſervir d'un Stile qui nous engage ou qui nous entraîne, ni de Raiſonnemens ſuivis qui aſſujettiſſent le nôtre. Au contraire il faut nous dégager de tout ce qui nous attire, de ce qui nous impoſe, de ce qui ſoûmet nôtre Entendement, afin de nous laiſſer chez nous-mêmes avec un plein uſage de nos lumieres, attachés néanmoins, autant que nous pouvons l'être, à chaque terme d'un Stile coupé, & d'une Conſtruction variée, de peur que l'eſprit ne vînt à ſe diſſiper en des conſiderations trop vagues. Par là un Lecteur eſt obligé de donner toute ſon attention aux diverſes ſingularités, & d'examiner ſéparément chaque trait de la peinture.

C'eſt ainſi que les Anciens formoient leurs Eloges. Pour nous, ſi nous avions à dépeindre un Naturel ſemblable à celui de *Catilina*, nous aurions de la peine à concevoir dans une même perſonne des Qualités qui paroiſſent oppoſées. Tant de Hardieſſe avec un ſi grand Artifice, tant de Fierté & tant de Fineſſe, tant d'Ardeur en ce qu'il deſiroit, avec tant de Feinte & de Diſſimulation.

Il y a des differences délicates entre des Qualités qui ſemblent les mêmes, que nous découvrons mal-aiſément. Il y a quelquefois un mêlange de Vice & de Vertu dans une ſeule Qualité, que nous ne ſéparerons jamais. Véritablement il nous eſt facile de connoître les Vertus quand elles ſont nettes & entieres; & d'ordinaire nous donnons de la Prudence dans les conſeils, de la Promtitude dans l'exécution, & de la Valeur dans les combats : pour ce qui regarde les bonnes Mœurs; de la Pieté envers Dieu, de la Probité parmi les Hommes, de la Fidélité à ſes Amis ou à ſon Maître. Nous faiſons le même uſage & des Défauts & des Vices; de l'Incapacité dans les Affaires, de la Lâcheté contre les Ennemis, de l'Infidélité à ſes Amis, de la Pareſſe, de l'Avarice, de l'Ingratitude: mais où la Nature n'a pas mis une grande pureté dans les Vertus, où elle a laiſſé quelque mêlange de vertu parmi les vices; nous manquons tantôt de pénétration à découvrir ce qui ſe cache, tantôt de délicateſſe à démêler ce qui ſe confond.

Ces Diſtinctions particulieres, qui marquent diverſement les Qualités, ſelon les eſ-

eſprits où elles ſe rencontrent, nous ſont encore plus cachées. La diverſité de Vaillance nous eſt inconnuë: nous n'avons qu'un même Courage pour tous les Gens de valeur, une même ambition pour tous les Ambitieux, une même Probité pour tous les gens de bien; & à dire vrai, l'Eloge que nous faiſons d'un homme de grand mérite, pourroit convenir à tout ce qu'il y a eu de grands perſonnages de nôtre tems. Si nous avions à parler de ces Ducs de *Guiſe* dont la réputation durera toûjours, nous les ferions vaillans, généreux, courtois, libéraux, ambitieux, zelés pour la Religion Catholique, & ennemis déclarés de la Proteſtante: mais les Qualités de l'un trop peu diſtinguées de celles de l'autre, ne formeroient pas des Caractéres auſſi divers qu'ils le doivent être. Ces Vertus que la Morale & les diſcours généraux nous repréſentent les mêmes, prennent un air different par la difference de l'Humeur & du Génie des perſonnes qui les poſſedent.

Nous jugeons bien que le Connêtable * & l'Amiral † ont été capables de

* Anne *Connêtable de* Montmorenci.

† Gaſpard de Coligni *Amiral de* France.

ſoûtenir le poids des affaires les plus importantes; mais la difference de leur capacité ne ſe trouve pas aſſez marquée dans nos Auteurs. Ils nous apprennent que d'*Andelot*, *Buſſi* & *Givri* ont été les plus braves gens du Monde: mais on ne nous dit point qu'il y avoit une Opiniâtreté de Faction mêlée à la Hardieſſe de d'*Andelot*; qu'il paroiſſoit quelque choſe de vain & d'audacieux dans la Bravoure de *Buſſi*; & que la Valeur de *Givri* avoit toûjours un air de Chevalerie.

Il y a quelque choſe de particulier dans les Courages, qui les diſtingue; comme il y a quelque ſingularité dans les Eſprits qui en fait la difference. Le Courage du Marêchal de *Châtillon* étoit une intrépidité lente & pareſſeuſe: celui du Marêchal de la *Meilleraye* avoit une ardeur fort propre à preſſer un Siége, & un grand emportement dans les Combats de Campagne. La Valeur du Marêchal de *Rantzau* étoit admirable pour les grandes Actions; elle a pû ſauver une Province, elle a pû ſauver une Armée: mais on eût dit qu'elle tenoit au deſſous d'elle les Périls communs, à la voir ſi nonchalante pour les petites & fréquentes occaſions où le ſervice ordinaire ſe faiſoit. Celle du

du Marêchal de *Gaſſion*, plus vive & plus agiſſante, pouvoit être utile à tous les momens; il n'y avoit point de jour qu'elle ne donnât à nos Troupes quelque avantage ſur les Ennemis. Il eſt vrai qu'on la voyoit moins libre à la vûë d'une groſſe affaire. Ce Marêchal ſi avanturier pour les Partis, ſi bruſque à charger les Arriere-gardes, craignoit un Engagement entier; occupé de la penſée des Evenemens, lors qu'il faloit agir plûtôt que penſer.

Quelquefois nous donnons tout aux Qualités, ſans avoir égard à ce que l'humeur y mêle du ſien. Quelquefois nous donnons trop à l'humeur, & ne conſiderons pas aſſez le fond des Qualités. La réverie de Monſieur de *Turenne*, ſon eſprit retiré en lui-même, plein de ſes projets & de ſa conduite, l'ont fait paſſer pour timide, irréſolu, incertain; quoi qu'il donnât une Bataille avec autant de facilité que Monſieur de *Gaſſion* alloit à une Eſcarmouche. Et le naturel ardent de Monſieur le Prince l'a fait croire impétueux dans les Combats; lui qui ſe poſſede mieux dans la chaleur de l'action qu'homme du Monde; lui qui avoit plus de préſence d'eſprit à *Lens*, à

Fribourg, à *Nortlingue* & à *Senef*, qu'il n'en auroit eu peut-être dans ſon Cabinet.

Après un ſi long diſcours ſur la Connoiſſance des Hommes, je dirai que nos Hiſtoriens ne nous en donnent pas aſſez, faute d'application, ou de diſcernement pour les bien connoître. Ils ont crû qu'un Recit exact des Evenemens ſuffiſoit pour nous inſtruire, ſans conſiderer que les affaires ſe font par des hommes que la Paſſion emporte plus ſouvent que la Politique ne les conduit. La Prudence gouverne les Sages, mais il en eſt peu; & les plus ſages ne le ſont pas en tout tems: la Paſſion fait agir preſque tout le monde, & preſque toûjours.

Dans les Républiques, où les Maximes du vrai Interêt devroient être mieux ſuivies, on voit la plûpart des choſes ſe faire par un Eſprit de Faction, & toute Faction eſt paſſionnée: la paſſion ſe trouve par tout, le zéle des plus gens de bien n'en eſt pas exemt. L'animoſité de *Caton* contre *Céſar*, & la fureur de *Ciceron* contre *Antoine*, n'ont guere moins ſervi à ruïner la Liberté, que l'ambition de ceux qui ont établi la Tyrannie. L'oppoſition du Prince *Maurice* & de *Barneveld*,

veld, également, mais diverſement zélés pour le Bien de la *Hollande*, ont failli à la perdre lors qu'elle n'avoit plus rien à craindre des *Eſpagnols*. Le Prince la vouloit puiſſante au dehors; *Barneveld* la vouloit libre au dedans. Le premier la mettoit en état de faire tête à un Roi d'*Eſpagne* : le ſecond ſongeoit à l'aſſûrer contre un Prince d'*Orange*. Il en coûta la vie à *Barneveld*; &, ce qui arrive aſſez ſouvent, on vit périr par le Peuple même, les partiſans de la Liberté.

Je paſſe des Obſervations ſur l'Hiſtoire, à des Réflexions ſur la Politique : on me le pardonnera peut-être; en tout cas je me ſatisferai moi-même.

Dans les commencemens d'une République, l'Amour de la Liberté fait la premiere Vertu des Citoyens, & la jalouſie qu'elle inſpire établit la principale Politique de l'Etat. Laſſés que ſont les hommes des peines, des embarras, des périls qu'il faut eſſuyer pour vivre toûjours dans l'indépendance, ils ſuivent quelque ambitieux qui leur plaît, & tombent aiſément d'une Liberté fâcheuſe dans une agréable Sujetion. Il me ſouvient d'avoir dit ſouvent en *Hollande*, & au Penſionnai-

naire même*, qu'on ſe mécomptoit ſur le naturel des *Hollandois*. On ſe perſuade que les *Hollandois* aiment la Liberté; & ils haïſſent ſeulement l'Oppreſſion. Il y a chez eux peu de Fierté dans les Ames: & la Fierté de l'Ame fait les véritables Républiquains. Ils appréhenderoient un Prince avare, capable de prendre leur Bien; un Prince violent qui pourroit leur faire des Outrages: mais ils s'accommodent de la qualité de Prince avec plaiſir. S'ils aiment la République, c'eſt pour l'interêt de leur Trafic, plus que par une ſatisfaction qu'il ayent d'être libres. Les Magiſtrats aiment leur indépendance, pour gouverner des gens qui dépendent d'eux: le Peuple reconnoît plus aiſément l'autorité du Prince que celle des Magiſtrats. Lors qu'un Prince d'*Orange* a voulu ſurprendre *Amſterdam*, tout s'eſt déclaré pour les Bourguemeſtres; mais ç'a été plûtôt par la haine de la Violence, que par l'amour de la Liberté. Quand un autre s'oppoſe à la Paix †, après une longue Guerre; la Paix ſe fait malgré lui, mais elle ſe fait par

* *Mr. de* Wit.

† *La Paix de* Nimegue.

par le ſentiment de la miſere préſente; & la conſideration naturelle qu'on a pour lui, n'eſt que ſuſpenduë, non pas ruïnée. Ces coups extraordinaires étant paſſés, on revient au Prince d'*Orange*. Les Républiquains ont le déplaiſir de voir reprendre au Peuple ſes premiéres affections, & ils appréhendent la domination, ſans oſer paroître jaloux de la Liberté.

Dans le tems que le Prince d'*Orange* n'avoit ni Charge, ni Gouvernement; dans le tems qu'il n'avoit de crédit que par ſon Nom, le Penſionnaire & Monſieur de *Noortwik*, étoient les ſeuls qui oſaſſent prononcer hardiment le mot de RE'PUBLIQUE à la *Haye*. La Maiſon d'*Orange* avoit aſſez d'autres Ennemis: mais ces Ennemis parloient toûjours des Etats avec des expreſſions générales qui n'expliquoient point la conſtitution du Gouvernement.

La *Hollande* (dit *Grotius*) eſt une République faite par hazard, qui ſe maintient par la crainte qu'on a des Eſpagnols: *Reſpublica caſu facta, quam metus Hiſpanorum continet*. L'appréhenſion que donnent les *François* aujourd'hui; fait le même effet; & la néceſſité d'une bonne in-

intelligence unit le Prince aux Etats, les Etats au Prince. Mais à juger des choſes par elles-mêmes, la *Hollande* n'eſt ni libre ni aſſujettie. C'eſt un Gouvernement compoſé de piéces fort mal liées, où le pouvoir du Prince & la liberté des Citoyens ont également beſoin de machines pour ſe conſerver.

Venons maintenant à ce qui regarde les Cours, & faiſons réflexion ſur les effets que les Paſſions y produiſent.

En quelle Cour les Femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne ſont-elles pas entrées ? Que n'a point fait la Princeſſe d'*Eboli* ſous *Philippe II*, tout prudent & tout politique qu'il étoit? Les Dames n'ont-elles pas retiré *Henri le Grand* d'une Guerre avantageuſement commencée ; & ne lui en faiſoient-elles pas entreprendre une incertaine & périlleuſe, lors qu'il fut tué? Les Piques du Cardinal de *Richelieu* & du Duc de *Buckingham* pour une Suſcription de Lettre, ont armé l'*Angleterre* contre la *France*. Madame de *Chevreuſe* a remué cent Machines dedans & dehors le Royaume. Et que n'a point fait la Comteſſe de *Carliſle* ? n'animoit-elle pas du fond de *White-Hall* toutes les Factions de *Weſtminſter* ?

C'eſt

C'eſt une conſolation pour nous, de trouver nos Foibles en ceux qui ont l'autorité de nous gouverner; & une grande douceur à ceux qui ſont diſtingués par la Puiſſance, d'être faits comme nous pour les Plaiſirs.

REFLEXIONS
SUR NOS
TRADUCTEURS.

LEs Ouvrages de nos Traducteurs ſont eſtimés généralement de tout le monde. Ce n'eſt pas qu'une fidélité fort exacte faſſe la recommandation de nôtre *Ablancourt:* mais il faut admirer la force admirable de ſon Expreſſion, où il n'y a ni rudeſſe ni obſcurité. Vous n'y trouverez pas un terme à deſirer pour la netteté du ſens; rien à rejetter, rien qui nous choque ou qui nous dégoûte. Chaque Mot y eſt meſuré pour la juſteſſe des Périodes, ſans que le Stile en paroiſſe moins naturel; & cependant une Syllabe de plus ou de moins, ruïneroit je

ne

ne ſai quelle Harmonie qui plaît autant à l'oreille que celle des Vers. Mais, à mon avis, il a l'obligation de ces avantages au diſcours des Anciens qui régle le ſien : car ſi-tôt qu'il revient de leur génie au ſien propre, comme dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres, il perd la meilleure partie de toutes ces beautés ; & un Auteur admirable tant qu'il eſt animé de l'eſprit des *Grecs* & des *Latins*, devient un Ecrivain médiocre, quand il n'eſt ſoûtenu que de lui-même. C'eſt ce qui arrive à la plûpart de nos Traducteurs ; de quoi ils me paroiſſent convaincus, pour ſentir les premiers leur ſtérilité. Et en effet, celui qui met ſon mérite à faire valoir les penſées des autres, n'a pas grande confiance de pouvoir ſe rendre recommandable par les ſiennes : mais le Public lui eſt infiniment obligé du travail qu'il ſe donne pour apporter des richeſſes étrangeres où les naturelles ne ſuffiſent pas. Je ne ſuis pas de l'humeur d'un Homme de qualité que je connois, ennemi déclaré de toutes les Verſions. C'eſt un *Eſpagnol* ſavant & ſpirituel *, qui

* Don Antonio de Cordoue, *Favori de* Don Juan, *& Lieutenant Général de la Cavalerie Eſpagnole en* Flandres.

qui ne ſauroit ſouffrir qu'on rende communes aux pareſſeux les choſes qu'il a appriſes chez les Anciens avec de la peine.

Pour moi, outre que je profite en mille endroits des recherches laborieuſes des Traducteurs, j'aime que la connoiſſance de l'Antiquité devienne plus générale; & je prens plaiſir à voir admirer ſes Auteurs par les mêmes gens qui nous euſſent traités de Pédans, ſi nous les avions nommés quand ils ne les entendoient pas. Je mêle donc ma Reconnoiſſance à celle du Public; mais je ne donne pas mon eſtime, & puis être fort libéral de loüanges pour la Traduction, que j'en ſerai fort avare pour le génie de ſon Auteur. Je puis eſtimer beaucoup les Verſions d'*Ablancourt*, de *Vaugelas*, de *Du Ryer*, de *Charpentier*, & de beaucoup d'autres, ſans faire grand cas de leur Eſprit, s'il n'a paru par des Ouvrages qui viennent d'eux-mêmes.

Nous avons les Verſions de deux Poëmes Latins en Vers François, qui méritent d'être conſiderées autant pour leur Beauté que pour la difficulté de l'Entrepriſe. Celle de *Brebeuf* a été généralement eſtimée, & je ne ſuis ni aſſez chagrin,

grin, ni assez sévére pour m'opposer à une si favorable approbation. J'observerai néanmoins qu'il a poussé la fougue de *Lucain* en nôtre Langue plus loin qu'elle ne va dans la sienne ; & que par l'effort qu'il a fait pour égaler l'ardeur de ce Poëte, il s'est allumé lui-même, si on peut parler ainsi, beaucoup davantage. Voila ce qui arrive à *Brebeuf* assez souvent : mais il se relâche quelquefois ; & quand *Lucain* rencontre heureusement la véritable beauté d'une Pensée, le Traducteur demeure beaucoup au dessous ; comme s'il vouloit paroître facile & naturel où il lui seroit permis d'employer toute sa force. Vous remarquerez cent fois la vérité de ma premiere Observation ; & la seconde ne vous paroîtra pas moins juste en quelques endroits ; par exemple, pour rendre,

Victrix causa Diis placuit, sed victa
Catoni ;

Brebeuf a dit seulement,

Les Dieux servent *César*, & *Caton* suit
Pompée.

C'est

C'eſt une Expreſſion baſſe qui ne répond pas à la nobleſſe de la Latine; outre que c'eſt mal entrer dans le Sens de l'Auteur : car *Lucain* qui a l'eſprit tout rempli de la Vertu de *Caton*, le veut élever au deſſus des Dieux dans l'oppoſition des ſentimens ſur le mérite de la cauſe; & *Brebeuf* tourne une image noble de *Caton*, élevé au deſſus des Dieux, en celle de *Caton* aſſujetti à *Pompée*.

Quant à *Segrais*, il demeure par tout bien au deſſous de *Virgile*, ce qu'il avouë lui-même aiſément; car il ſeroit fort extraordinaire qu'on pût rendre une Traduction égale à un ſi excellent Original. D'ailleurs, un des plus grands avantages du Poëte, conſiſte dans la beauté de l'Expreſſion: ce qu'il n'eſt pas poſſible d'égaler dans nôtre Langue, puis que jamais on n'a ſû le faire dans la ſienne. *Segrais* doit ſe contenter d'avoir mieux trouvé le génie de *Virgile*, que pas un de nos Auteurs; & quelques graces qu'ait perdu l'ENEIDE entre ſes mains, j'oſe dire qu'il ſurpaſſe de bien loin tous ces Poëmes que nos *François* ont mis au jour avec plus de confiance que de ſuccès.

La grande application de *Segrais* à connoî-

noître l'Eſprit du Poëte paroît dans la Préface, autant que dans la Verſion; & il me ſemble qu'il a bien réüſſi à juger de tout, excepté des Caractéres. En cela je ne puis être de ſon ſentiment; & il me pardonnera ſi pour avoir été dégoûté mille fois de ſon Héros, je ne perds pas l'occaſion de parler ici du peu de mérite du bon *Enée*.

Quoi que les Conquerans ayent ordinairement plus de ſoin de faire exécuter leurs ordres ſur la Terre, que d'obſerver religieuſement ceux du Ciel; comme l'*Italie* étoit promiſe à ce *Troyen* par les Dieux, c'eſt avec raiſon que *Virgile* lui a donné un grand aſſujettiſſement à leurs Volontés: mais quand il nous le dépeint ſi dévot, il doit lui attribuer une Dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le Tempérament des Héros, non pas un ſentiment de Religion ſcrupuleux; qui ne ſubſiſte jamais avec la véritable Valeur. Un Général qui croyoit bien en ſes Dieux, devoit augmenter la grandeur de ſon courage par l'eſperance de leur ſecours: ſa condition étoit malheureuſe, s'il n'y ſavoit croire qu'avec une Superſtition qui lui ôtoit le naturel uſage de ſon

ſon entendement & de ſon cœur. C'eſt ce qui arriva au pauvre *Nicias*, qui perdit l'Armée des *Athéniens*, & ſe perdit lui-même, par la crédule & ſuperſtitieuſe opinion qu'il eut du courroux des Dieux. Il n'en eſt pas ainſi du Grand *Alexandre*; il ſe croyoit Fils de *Jupiter* pour entreprendre des choſes plus extraordinaires. *Scipion* qui feint ou qui penſe avoir un commerce avec les Dieux, en tire avantage pour relever ſa République, & pour abattre celle des *Carthaginois*. Faut-il que le Fils de *Venus*, aſſuré par *Jupiter* de ſon bonheur & de ſa gloire future, n'ait de Piété que pour craindre les dangers, & pour ſe défier du ſuccès de toutes les entrepriſes? *Segrais* là-deſſus défend une cauſe qui lui fait de la peine, & il a tant d'affection pour ſon Héros, qu'il aime mieux ne pas exprimer le ſens de *Virgile* dans toute ſa force, que de découvrir nettement les Frayeurs honteuſes du pauvre *Enée*.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra,
Ingemit & duplices tendens ad ſidera palmas,
Talia voce refert; ô terque quaterque beati,

Queis ante ora patrum Trojæ *ſub mœnibus altis*
Contigit oppetere *.

J'avouë que ces ſortes de ſaiſiſſemens ſe font en nous malgré nous-mêmes par un défaut du Tempérament: mais puis que *Virgile* pouvoit former celui d'*Enée* à ſa fantaiſie, je m'étonne qu'il lui en ait donné un ſuſceptible de cette Frayeur. On fait honneur aux Philoſophes des Vices de complexion, quand ils ſavent les corriger par la Sageſſe; *Socrate* avouë aiſément de méchantes inclinations que la Philoſophie lui a fait vaincre: mais la nature doit être toute belle dans les Héros; & ſi par une néceſſité de la condition humaine, il faut qu'elle péche en quelque choſe, leur Raiſon eſt employée à moderer des tranſports, non pas à ſurmonter des foibleſſes. Souvent même leurs impulſions ont quelque choſe de divin qui eſt au deſſus de la Raiſon: ce qu'on appelle *Déréglement* dans les autres, n'eſt en eux qu'une pleine Liberté, où leur Ame ſe déploye dans toute ſon étenduë; on fait de leur impétuoſi-

* Virgil. *Æneïd. Lib.* 1.

ſité cette Vertu héroïque qui emporte nôtre admiration ſans reconnoître nôtre jugement. Mais les Paſſions baſſes les deshonorent, & ſi l'Amitié exige quelquefois d'eux les craintes & les douleurs, (ce qu'on voit d'*Achille* pour *Patrocle*, & d'*Alexandre* pour *Epheſtion*) il ne leur eſt pas permis dans leurs propres dangers, & dans leurs malheurs particuliers, ni de faire voir la même peur, ni de faire entendre les mêmes plaintes. Or *Enée* ſait craindre & pleurer ſur tout ce qui le regarde. Il eſt vrai qu'il fait la même choſe pour ſes Amis; mais on doit moins l'attribuer à une Paſſion noble & généreuſe, qu'à une Source inépuiſable d'appréhenſions & de pleurs, qui lui en fournit naturellement pour lui & pour les autres.

Extemplò Æneæ ſolvuntur frigore membra,
Ingemit & duplices tendens ad ſydera palmas:

Saiſi qu'il eſt de ce froid par tous les membres, le premier ſigne de vie qu'il donne, c'eſt de gémir; puis il tend les mains au Ciel, & apparemment il im-

ploreroit ſon aſſiſtance, ſi l'état où il eſt lui laiſſoit la force d'élever ſon eſprit aux Dieux, & d'avoir quelque attention à la Priere. Son Ame qui ne peut être appliquée à quoi que ce ſoit, s'abandonne aux lamentations; & ſemblable à ces Veuves déſolées qui voudroient être mortes, diſent-elles, avec leurs Maris au premier embarras qui leur ſurvient, le pauvre *Enée* regrette de n'avoir pas péri devant *Troye* avec *Hector*, & tient bienheureux ceux qui ont laiſſé leurs Os au ſein d'une ſi douce & ſi chere Terre. Un autre croira que c'eſt pour envier leur bonheur; je ſuis perſuadé que c'eſt par la crainte du péril qui le menace.

Vous remarquerez encore que toutes ces lamentations commencent preſque auſſi-tôt que la Tempête. Les Vents ſouffient impétueuſement, l'Air s'obſcurcit, il tonne, il éclaire, les Vagues deviennent groſſes & furieuſes: voila ce qui arrive dans tous les Orages. Il n'y a juſques-là ni Mât qui ſe rompe, ni Voiles qui ſe déchirent, ni Rames briſées, ni Gouvernail perdu, ni ouverture par où l'Eau puiſſe entrer dans le Navire; & c'étoit-là du moins qu'il faloit attendre à ſe déſoler. Car il y a mille jeunes Gar-

Garçons en *Angleterre*, & autant de Femmes en *Hollande*, qui s'étonnent à peine où le Héros témoigne ſon deſeſpoir.

Je trouve une choſe remarquable dans l'ENEIDE, c'eſt que les Dieux abandonnent à *Enée* toutes les matieres de pleurs. Qu'il compte la deſtruction de *Troye* ſi pitoyablement qu'il lui plaira, ils ne ſe mêleront pas de régler ſes larmes : mais ſi-tôt qu'il y a une grande réſolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne ſe fient ni à ſa capacité, ni à ſon courage, & ils font preſque toûjours ce qu'ailleurs les Grands-hommes ont accoûtumé d'entreprendre & d'executer. Je ſai combien l'intervention des Dieux eſt néceſſaire au Poëme Epique : mais cela n'empêche pas qu'on ne dût laiſſer plus de choſes à la vertu du Héros. Car ſi le Héros eſt trop confiant, qui au mépris des Dieux veut tout fonder ſur lui-même ; le Dieu eſt trop ſecourable, qui pour faire tout, anéantit le mérite du Héros.

Perſonne n'a mieux entendu que *Longin* cette Economie délicate de l'aſſiſtance du Ciel, & de la vertu des Grands-hommes. „ *Ajax*, dit-il, ſe trouvant

„ dans un combat de nuit effroyable, „ ne demande pas à *Jupiter* qu'il le ſau- „ ve du danger où il ſe rencontre; cela „ ſeroit indigne de lui: il ne demande „ pas qu'il lui donne des forces ſurna- „ turelles pour vaincre avec ſûreté: il „ auroit trop peu de part à la victoi- „ re: il demande ſeulement de la lu- „ miere, afin de pouvoir diſcerner les „ ennemis, & d'exercer contre eux ſa „ propre vaillance: *da Lucem ut vi-* „ *deam**.

Le plus grand défaut de la PHARSALE, c'eſt de n'être proprement qu'une Hiſtoire en Vers, où des hommes illuſtres font preſque tout par des moyens purement humains. *Pétrone* l'en blâme avec raiſon, & remarque judicieuſement que *per ambages Deorumque miniſteria & fabuloſum ſententiarum tormentum præcipitandus eſt liber ſpiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quam religioſæ orationis ſub teſtibus fides.* Mais l'ENEIDE eſt une Fable éternelle, où l'on introduit les Dieux pour conduire & pour executer toutes choſes. Quant au bon *Enée*, il ne ſe mêle guere des Deſſeins im-

* Longin, *Traité du Sublime, Chap.* 8.

importans & glorieux : il lui ſuffit de ne pas manquer aux offices d'une Ame pieuſe, tendre & pitoyable. Il porte ſon Pere ſur ſes épaules ; il regrette ſa chere *Creüſe* conjugalement ; il fait enterrer ſa Nourrice, & dreſſe un Bûcher à ſon Pilote en répandant mille larmes.

C'étoit un pauvre Héros dans le Paganiſme, qui pourroit être un grand Saint chez les *Chrétiens* ; fort propre à nous donner des Miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre que d'un Etat. A le conſiderer par les ſentimens de Religion, je puis révérer ſa Sainteté ; ſi j'en veux juger par ceux de ſa Gloire, je ne ſaurois ſouffrir un Conquerant qui ne fournit de lui que des larmes aux malheurs, & des craintes à tous les périls qui ſe préſentent ; je ne puis ſouffrir qu'on le rende maître d'un ſi beau Pays que l'*Italie*, avec des qualités qui lui convenoient mieux pour perdre le ſien, que pour en conquerir un autre.

Virgile étoit ſans doute bien pitoyable. A mon avis, il ne fait plaindre les déſolés *Troyens* de tant de Malheurs, que par une douceur ſecrette qu'il trouvoit à s'attendrir. S'il n'eût été de ce temperament-là, il n'eût pas donné tant d'amour

au bon *Enée* pour ſa chere Terre; car les Héros ſe défont aiſément du ſouvenir de leur Pays chez les Nations où ils doivent exécuter de grandes choſes. Leur Ame toute tournée à la Gloire, ne garde aucun ſentiment pour ces petites douceurs. Il faloit donc que les *Troyens* ſe lamentaſſent moins de leur miſére. Des gens de guerre, qui veulent exciter nôtre pitié pour leur infortune, n'inſpirent que du mépris pour leur foibleſſe : mais *Enée* particuliérement devoit être occupé de ſon grand deſſein, & détourner ſes penſées de ce qu'il avoit ſouffert, ſur l'établiſſement qu'il alloit faire. Celui qui alloit fonder la grandeur & la Vertu des *Romains*, devoit avoir une élevation & une magnanimité digne d'eux.

Aux autres choſes, *Segrais* ne ſauroit donner trop de louanges à l'ENEIDE; & peut-être que je ſuis touché du quatriéme & du ſixiéme Livre, autant que lui-même. Pour les Caractéres, j'avouë qu'ils ne me plaiſent pas, & je trouve ceux d'*Homere* auſſi animés, que ceux de *Virgile* fades & dégoûtans.

En effet, il n'y a point d'Ame qui ne ſe ſente élevée par l'impreſſion que fait

fait ſur elle le Caractére d'*Achille*. Il n'y en a point à qui le courage impétueux d'*Ajax* ne donne quelque mouvement d'impatience. Il n'y en a point qui ne s'anime, & ne s'excite par la Valeur de *Diomede*. Il n'y a perſonne à qui le rang & la gravité d'*Agamemnon* n'imprime quelque reſpect ; qui n'ait de la vénération pour la longue expérience & pour la ſageſſe de *Neſtor* ; à qui l'induſtrie aviſée du fin & ingénieux *Ulyſſe* n'éveille l'eſprit. La Valeur infortunée d'*Hector* le fait plaindre de tout le monde ; la condition miſérable du vieux Roi *Priam* touche l'Ame la plus dure ; & quoi que la Beauté ait comme un privilege ſecret de ſe concilier les affections, celle de *Pâris* ; celle d'*Heléne* n'attirent que de l'indignation, quand on conſidere le ſang qu'elles font verſer, & les funeſtes malheurs dont elles ſont cauſe. De quelque façon que ce ſoit, tout anime dans *Homere*, tout émeut ; mais dans *Virgile*, qui peut ne s'ennuyer pas avec le bon *Enée* & ſon cher *Achate* ? Si vous exceptez *Niſus* & *Euryalus*, (qui à la vérité vous intereſſent dans toutes leurs Avantures,) vous languirez de néceſſité avec tous les autres ; avec un *Ilionée*, un

Sergeſte, *Mneſtée*, *Cloante*, *Gias* & le reſte de ces hommes communs qui accompagnent un Chef médiocre.

Jugez par-là combien nous devons admirer la Poëſie de *Virgile*, puis que malgré la vertu des Héros d'*Homere*, & le peu de mérite des ſiens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui ſoit inferieur.

SUR LES TRAGEDIES.

J'AVOUE que nous excellons aux Ouvrages de Théatre, & je ne croirai point flater *Corneille*, quand je donnerai l'avantage à beaucoup de ſes Tragédies ſur celles de l'Antiquité. Je ſai que les Anciens Tragiques ont eu des Admirateurs dans tous les tems; mais je ne ſai pas ſi cette Sublimité, dont on parle, eſt trop bien fondée. Pour croire que *Sophocle* & *Euripide* ſont auſſi admirables qu'on nous le dit, il faut s'imaginer bien plus de choſes de leurs Ouvrages, qu'on n'en peut connoître par des Traductions; & ſelon mon ſentiment, les Termes & la Diction doivent avoir une part conſi-

de-

derable à la beauté de leurs Tragédies.

Il me ſemble voir au travers des louanges que leur donnent leurs plus renommés Partiſans, que la grandeur, la magnificence & la dignité ſur tout, leur étoient des choſes fort peu connuës: c'étoient de beaux Eſprits reſſerrés dans le ménage d'une petite République, à qui une Liberté néceſſiteuſe tenoit lieu de toutes choſes. Que s'ils étoient obligés de repréſenter la Majeſté d'un grand Roi, ils entroient mal dans une grandeur inconnuë, pour ne voir que des objets bas & groſſiers, où leurs Sens étoient comme aſſujettis.

Il eſt vrai que les mêmes Eſprits dégoûtés de ces objets, s'élevoient quelquefois au Sublime & au Merveilleux; mais alors ils faiſoient entrer tant de Dieux & de Déeſſes dans leurs Tragédies, qu'on n'y reconnoiſſoit preſque rien d'humain: ce qui étoit grand, étoit fabuleux; ce qui étoit naturel, étoit pauvre & miſérable. Chez *Corneille* la Grandeur ſe connoît par elle-même; les Figures qu'il employe ſont dignes d'elle, quand il veut la parer de quelque ornement; mais d'ordinaire il néglige ces vains dehors: il ne va point chercher dans les Cieux, de

quoi faire valoir ce qui eſt aſſez conſiderable ſur la terre ; il lui ſuffit de bien entrer dans les choſes, & la pleine image qu'il en donne, fait la véritable impreſſion qu'aiment à recevoir les perſonnes de bon-ſens.

En effet, la Nature eſt admirable par tout ; & quand on a recours à cet éclat étranger, dont on penſe embellir les objets, c'eſt ſouvent une confeſſion tacite qu'on n'en connoît pas la propriété. De là viennent la plûpart de nos Figures & de nos Comparaiſons, que je ne puis approuver ſi elles ne ſont rares, tout-à-fait nobles & tout-à-fait juſtes ; autrement c'eſt chercher par adreſſe une diverſion pour ſe dérober aux choſes que l'on ne ſait pas connoître. Quelque beauté cependant que puiſſent avoir les Comparaiſons, elles conviennent beaucoup plus au Poëme Epique qu'à la Tragédie : dans le Poëme Epique, l'Eſprit cherche à ſe plaire hors de ſon ſujet ; dans la Tragédie, l'Ame pleine de ſentimens, & poſſedée de paſſions, ſe tourne mal-aiſément au ſimple éclat d'une reſſemblance.

Ramenons nôtre diſcours à ces Anciens, dont il s'eſt inſenſiblement éloigné ; & cherchant à leur faire juſtice, con-

confeſſons qu'ils ont beaucoup mieux réüſſi à exprimer les Qualités de leurs Héros, qu'à dépeindre la Magnificence des grands Rois. Une idée confuſe des Grandeurs de *Babylone*, avoit gâté plûtôt qu'élevé leur Imagination; mais leur Eſprit ne pouvoit pas s'abuſer ſur la Force, la Conſtance, la Juſtice & la Sageſſe, dont ils avoient tous les jours des exemples devant les yeux. Leurs Sens dégagés du faſte dans une République médiocre, laiſſoient leur Raiſon plus libre à conſiderer les hommes par eux-mêmes.

Ainſi, rien ne les détournoit d'étudier la Nature humaine, de s'appliquer à la connoiſſance des Vices & des Vertus, des Inclinations & des Génies: c'eſt par là qu'ils ont appris à former ſi bien les Caractéres, qu'on n'en ſauroit deſirer de plus juſtes, ſelon le tems où ils ont vécu, ſi on ſe contente de connoître les perſonnes par leurs actions.

Corneille a crû que ce n'étoit pas aſſez de les faire agir, il eſt allé au fond de leur Ame chercher le principe de leurs Actions; il eſt deſcendu dans leur Cœur pour y voir former les paſſions, & y découvrir ce qu'il y a de plus caché dans

leurs mouvemens. Quant aux Anciens Tragiques, ou ils négligent les Paſſions pour être attachés à repréſenter exactement ce qui ſe paſſe, ou ils font les Diſcoureurs au milieu des perturbations mêmes, & vous diſent des Sentences, quand vous attendez du Trouble & du Deſeſpoir.

Corneille ne dérobe rien de ce qui ſe paſſe : il met en vûë toute l'action, autant que le peut ſouffrir la bienſéance; mais auſſi donne-t-il au ſentiment tout ce qu'il exige, conduiſant la Nature ſans la gêner, ni l'abandonner à elle-même. Il a ôté du Théatre des Anciens, ce qu'il y avoit de Barbare; il a adouci l'horreur de leur Scene par quelques tendreſſes d'Amour judicieuſement diſpenſées : mais il n'a pas eu moins de ſoin de conſerver aux ſujets Tragiques nôtre Crainte & nôtre Pitié, ſans détourner l'Ame des véritables paſſions qu'elle y doit ſentir, à de petits ſoûpirs ennuyeux, qui pour être cent fois variés, ſont toûjours les mêmes.

Quelques loüanges que je donne à cet excellent Auteur, je ne dirai pas que ſes Piéces ſoient les ſeules qui méritent de l'applaudiſſement ſur nôtre Théatre. Nous a-

avons été touchés de MARIANE, de SOPHONISBE, d'ALCIONE'E, de VENCESLAS, de STILICON, d'ANDROMAQUE, de BRITANNICUS,* & de pluſieurs autres, à qui je ne prétens rien ôter de leur beauté pour ne les nommer pas.

J'évite autant que je puis d'être ennuyeux, & il me ſuffira de dire qu'aucune Nation ne ſauroit diſputer à la nôtre, l'avantage d'exceller aux Tragédies. Pour celles des *Italiens*, elles ne valent pas la peine qu'on en parle; les nommer ſeulement eſt aſſez pour inſpirer de l'ennui. Leur FESTIN DE PIERRE feroit mourir de langueur un homme aſſez patient, & je ne l'ai jamais vû ſans ſouhaiter que l'Auteur de la Piéce fut foudroyé avec ſon Athée.

Il y a de vieilles Tragédies Angloiſes †, où il faudroit, à la vérité, retrancher beaucoup de choſes; mais avec ce

* Triſtan *eſt l'Auteur de la* MARIANE; Mairet, *de la* SOPHONISBE; Du Ryer, *de l'*ALCIONE'E; Rotrou, *du* VENCESLAS; Corneille *le Jeune*, *du* STILICON; Racine, *de l'*ANDROMAQUE, *& du* BRITANNICUS.

† *Comme le* CATILINA, *& le* SEJAN *de* Ben. Johnſon, *&c.*

ce retranchement, on pourroit les rendre tout-à-fait belles. En toutes les autres de ce tems-là, vous ne voyez qu'une matiere informe & mal digerée, un amas d'Evénemens confus; ſans conſideration des Lieux, ni des Tems; ſans aucun égard à la Bienſéance: les yeux avides de la Cruauté du Spectacle y veulent voir des meurtres & des corps ſanglants. En ſauver l'horreur par des Recits, comme on fait en *France*, c'eſt dérober à la vûë du Peuple ce qui le touche le plus.

Les Honnêtes-gens deſapprouvent une coûtume établie par un ſentiment peut-être aſſez inhumain; mais une vieille habitude, ou le goût de la Nation en général, l'emporte ſur la délicateſſe des particuliers. Mourir, eſt ſi peu de choſe aux *Anglois*, qu'il faudroit, pour les toucher, des images plus funeſtes que la Mort même. De là vient que nous leur reprochons aſſez juſtement de donner trop à leurs Sens ſur le Théatre: il nous faut ſouffrir auſſi le reproche qu'ils nous font de paſſer dans l'autre extrémité, quand nous admirons chez nous des Tragédies par de petites douceurs qui ne font pas une impreſſion aſſez forte ſur les Eſprits.

Tan-

Tantôt peu ſatisfaits dans nos cœurs d'une tendreſſe mal formée, nous cherchons dans l'action des Comédiens à nous émouvoir encore : tantôt nous voulons que l'Acteur, plus tranſporté que le Poëte, prête de la fureur & du deſeſpoir à une agitation médiocre, à une douleur trop commune. En effet, ce qui doit être tendre, n'eſt ſouvent que doux : ce qui doit former la pitié, fait peine à la tendreſſe ; l'émotion tient lieu du ſaiſiſſement, l'étonnement de l'horreur. Il manque à nos Sentimens quelque choſe d'aſſez profond : les Paſſions à demi-touchées n'excitent en nos Ames que des mouvemens imparfaits, qui ne ſavent ni les laiſſer dans leur aſſiette, ni les enlever hors d'elles-mêmes.

SUR NOS COMEDIES,

Excepté celles de MOLIERE *où l'on trouve le vrai Eſprit de la* COMEDIE.

POUR la Comédie, qui doit être la Repréſentation de la Vie ordinaire, nous

nous l'avons tournée tout-à-fait ſur la Galanterie, à l'exemple des *Eſpagnols*; ſans conſiderer que les Anciens s'étoient attachés à repréſenter la Vie humaine ſelon la diverſité des humeurs; & que les *Eſpagnols*, pour ſuivre leur propre génie, n'avoient dépeint que la ſeule Vie de *Madrid* dans leurs Intrigues, & leurs Avantures.

J'avouë que cette ſorte d'Ouvrages auroit pû avoir dans l'Antiquité un air noble, & je ne ſai quoi de plus galant, mais c'étoit plûtôt le défaut de ces Siécles-là, que la faute des Auteurs. Aujourd'hui la plûpart de nos Poëtes ſavent auſſi peu ce qui eſt des Mœurs, qu'on ſavoit en ces tems-là ce qui eſt de la Galanterie. Vous diriez qu'il n'y a plus d'Avares, de Prodigues, d'Humeurs douces & accommodées à la Société, de Naturels chagrins & auſtéres. Comme ſi la Nature étoit changée, & que les hommes ſe fuſſent défaits de ces divers Sentimens, on les repréſente tous ſous un même Caractére, dont je ne ſai point la raiſon; ſi ce n'eſt que les Femmes ayent trouvé dans ce Siécle-ci qu'il ne doit plus y avoir au monde que des Galans.

Nous avouërons bien que les Eſprits de

de *Madrid* ſont plus fertiles en inventions que les nôtres; & c'eſt ce qui nous a fait tirer d'eux la plûpart de nos Sujets, leſquels nous avons remplis de tendreſſes & de diſcours amoureux, & où nous avons mis plus de régularité & de vraiſemblance. La raiſon en eſt, qu'en *Eſpagne* où les Femmes ne ſe laiſſent preſque jamais voir, l'imagination du Poëte ſe conſomme aux moyens ingénieux de faire trouver les Amans en même lieu; & en *France*, où la liberté du commerce eſt établie, la grande délicateſſe de l'Auteur eſt employée dans la tendre & amoureuſe expreſſion des ſentimens.

Une Femme de qualité Eſpagnole * liſoit, il n'y a pas longtems, le Roman de CLEOPATRE; & comme après un long recit d'Avantures, elle eut tombé ſur une Converſation délicate d'un Amant & d'une Amante également paſſionnés; *Que d'eſprit mal employé*, dit-elle; *à quoi bon tous ces beaux diſcours, quand ils ſont enſemble?*

C'eſt la plus belle Réflexion que j'aye ouï faire de ma vie; & *Calprenede*, quoi que *François*, devoit ſe ſouvenir qu'à

* *La Princeſſe d'*Iſenghien.

qu'à des Amans nez ſous un Soleil plus chaud que celui d'*Eſpagne*, les Paroles étoient aſſez inutiles en ces occaſions. Mais le Bon-ſens de cette Dame ne ſeroit pas reçu dans nos Galanteries ordinaires, où il faut parler mille fois d'une Paſſion qu'on n'a pas, pour la pouvoir perſuader; & où l'on ſe voit tous les jours pour ſe plaindre, avant que de trouver une heure à finir ce faux tourment.

La Précieuſe de *Moliere* eſt dépeinte ridicule dans la choſe, auſſi bien que dans les termes, de ne vouloir pas *prendre le Roman par la queuë*, quand il s'agit de traiter avec des Parens l'affaire ſérieuſe d'un Mariage *: mais ce n'eût pas été une fauſſe délicateſſe avec un Galant d'attendre ſa déclaration, & tout ce qui vient par degrés dans le procedé d'une Galanterie.

Pour la Régularité & la Vraiſemblance, il ne faut pas s'étonner qu'elles ſe trouvent moins chez les *Eſpagnols* que chez les *François*: comme toute la Galanterie des *Eſpagnols* eſt venuë des *Maures*,

* *Voyez les* PRECIEUSES RIDICULES *de* Moliere.

res, il y reſte je ne ſai quel goût d'*Afrique*, étranger des autres Nations, & trop extraordinaire pour pouvoir s'accommoder à la juſteſſe des Régles. Ajoûtez qu'une vieille impreſſion de Chevalerie errante, commune à toute l'*Eſpagne*, tourne les eſprits des Cavaliers aux Avantures bizarres: les Filles de leur côté goûtent cet air-là dès leur enfance dans les Livres de Chevalerie, & dans les Converſations fabuleuſes des femmes qui ſont auprès d'elles. Ainſi les deux Sexes rempliſſent leur eſprit des mêmes idées; & la plûpart des hommes & des femmes qui aiment, prendroient le ſcrupule de quelque amoureuſe Extravagance, pour une froideur indigne de leur Paſſion.

Quoi que l'Amour n'ait jamais des meſures bien réglées, en quelque Pays que ce ſoit; j'oſe dire qu'il n'y a rien de fort extravagant en *France*, ni dans la maniere dont on le fait, ni dans les évenemens ordinaires qu'il y produit. Ce qu'on appelle une *Belle-Paſſion*, a de la peine même à ſe ſauver du ridicule; car les Honnêtes-gens partagés à divers ſoins ne s'y abandonnent pas comme font les *Eſpagnols* dans l'inutilité de *Madrid*, où rien

rien ne donne du mouvement que le ſeul Amour.

A *Paris*, l'aſſiduité de nôtre Cour nous attache; la fonction d'une Charge, où le deſſein d'un Emploi nous occupe; la Fortune l'emportant ſur les Maîtreſſes dans un lieu où l'uſage eſt de préferer ce qu'on ſe doit, à ce qu'on aime. Les Femmes qui ont à ſe régler là-deſſus, ſont elles-mêmes plus galantes que paſſionnées; encore ſe ſervent-elles de la Galanterie pour entrer dans les intrigues. Il y en a peu que la Vanité & l'Interêt ne gouvernent, & c'eſt à qui pourra mieux ſe ſervir, elles des Galans, & les Galans d'elles pour arriver à leur but.

L'Amour ne laiſſe pas de ſe mêler à cet Eſprit d'Interêt, mais bien rarement il en eſt le maître. * Car la conduite que nous ſommes obligés de tenir aux affaires, nous forme à quelque régularité pour les Plaiſirs, ou nous éloigne au moins de l'extravagance. En *Eſpagne* on ne vit que pour aimer: ce qu'on appelle AIMER en *France*, n'eſt proprement que *parler d'Amour, & mêler aux ſentimens de l'Ambition la vanité des Galanteries.*

Ces

Ces differences conſiderées, on ne trouvera pas étrange que la COMEDIE des *Eſpagnols*, qui n'eſt autre choſe que la Repréſentation de leurs Avantures, ſoit auſſi peu réguliere que les Avantures; & il n'y aura pas à s'étonner que la COMEDIE des *François*, qui ne s'éloigne guere de leur uſage, conſerve des égards dans la Repréſentation des Amours, qu'ils ont ordinairement dans les Amours mêmes. J'avouë que le Bon-ſens qui doit être de tous les Pays du Monde, établit certaines choſes dont on ne doit ſe diſpenſer nulle part; mais il eſt difficile de ne pas donner beaucoup à la coûtume, puis qu'*Ariſtote* même dans ſa POETIQUE a mis quelquefois la perfection en ce qu'on croyoit de mieux à *Athénes*, & non pas en ce qui eſt véritablement le plus parfait.

La Comédie n'a pas plus de privilege que les Loix, qui devant toutes être fondées ſur la Juſtice, ont néanmoins des differences particulieres ſelon le divers génie des Peuples qui les ont faites. Et ſi on eſt obligé de conſerver l'air de l'Antiquité; s'il faut garder le Caractére des Héros qui ſont morts il y a deux mille ans, quand on les repréſente ſur le Théa-

tre;

tre ; comment peut-on ne ſuivre pas les humeurs, & ne s'ajuſter pas aux manieres de ceux qui vivent, lors qu'on repréſente à leurs yeux, ce qu'ils ſont eux-mêmes tous les jours?

Quelque autorité cependant que ſe donne la Coûtume, la Raiſon ſans doute a les premiers droits ; mais il ne faut pas que ſon exactitude ſoit rigide. Car aux choſes qui vont purement à plaire, comme la Comédie ; il eſt fâcheux de nous aſſujettir à un ordre trop auſtére, & de commencer par la gêne en des ſujets où nous ne cherchons que le plaiſir.

DE LA COMEDIE ITALIENNE.

VOILA ce que j'avois à dire de la Comédie Françoiſe & de la Comédie Eſpagnole ; je dirai préſentement ce que je penſe de l'Italienne Je ne parlerai point de l'AMINTE, du PASTOR FIDO, de la PHILIS DE SCIRE, & des autres Comédies de cette nature-là ; il faudroit connoître mieux que je

je ne fais les graces de la Langue Italienne ; je prétens parler ſeulement en ce Diſcours, de la Comédie qui ſe voit ordinairement ſur le Théatre. Ce que nous voyons en *France* ſur celui des *Italiens*, n'eſt pas proprement Comédie, puis qu'il n'y a pas un véritable Plan de l'Ouvrage; que le Sujet n'a rien de bien lié ; qu'on n'y voit aucun Caractére bien gardé, ni de Compoſition où le beau génie ſoit conduit, au moins ſelon quelques régles de l'Art. Ce n'eſt ici qu'une eſpece de concert mal formé entre pluſieurs Acteurs, dont chacun fournit de ſoi ce qu'il juge à propos pour ſon Perſonnage : c'eſt à le bien prendre, un ramas de *Concetti* impertinens dans la bouche des Amoureux, & de froides Bouffonneries dans celle des *Zanis* *. Vous ne voyez de bon-goût nulle part ; vous voyez un faux eſprit qui régne, ſoit en des Penſées pleines de *Cieux*, de *Soleils*, d'*Etoiles*, & d'*Elemens*, ſoit dans une affectation de naïveté qui n'a rien du vrai naturel.

J'avouë que les Bouffons ſont inimitables ; & de cent Imitateurs que j'ai vûs, il n'y en a pas un qui ſoit parvenu à leur

* *Les Bouffons de la Comédie* Italienne.

reſſembler. Pour les grimaces, les poſtures, les mouvemens; pour l'agilité, la diſpoſition; pour les changemens d'un viſage qui ſe démonte comme il lui plaît, je ne ſai s'ils ne ſont pas préferables aux Mimes & aux Pantomimes des Anciens. Il eſt certain qu'il faut bien aimer la méchante Plaiſanterie, pour être touché de ce qu'on entend; il faut être auſſi bien grave & bien compoſé, pour ne rire pas de ce qu'on voit; & ce ſeroit un dégoût trop affecté, de ne ſe plaire pas à leur action, parce qu'un homme délicat ne prendra pas de plaiſir à leurs diſcours.

Toutes les repréſentations où l'Eſprit a peu de part, ennuyent à la fin; mais elles ne laiſſent pas de ſurprendre, & d'être agréables quelque tems avant que de nous ennuyer. Comme la Bouffonerie ne divertit un Honnête-homme que par de petits intervalles, il faut la finir à propos, & ne pas donner le tems à l'Eſprit de revenir à la juſteſſe du diſcours, & à l'idée du vrai naturel. Cette Economie ſeroit à deſirer dans la Comédie *Italienne*; où le premier dégoût eſt ſuivi d'un nouvel ennui plus laſſant encore, & où la Varieté au lieu de vous récréer ne vous apporte qu'une autre ſorte de langueur. En

En effet, quand vous êtes las des Bouffons qui ont trop demeuré ſur le Théatre, les Amoureux paroiſſent pour vous accabler : c'eſt à mon avis le dernier ſupplice d'un homme délicat, & on auroit plus de raiſon de préferer une promte Mort à la patience de les écouter, que n'en eut le *Lacédémonien* de *Boccalini*, lors qu'il préfera le Gibet à l'ennuyeuſe Lecture de la *Guerre de Piſe*, dans *Guichardin* *. Si quelqu'un trop amoureux de la Vie, a pû eſſuyer une laſſitude ſi mortelle; au lieu de remettre ſon eſprit par quelque diverſité agréable, il ne trouve de changement que par une autre importunité, dont le Docteur le deſeſpere. Je ſai que pour bien dépeindre la ſottiſe d'un Docteur, il faut faire en ſorte qu'il tourne toutes ſes Converſations ſur la Science dont il eſt poſſedé : mais que ſans jamais répondre à ce qu'on lui dit,

* Inſtantiſſimamente ſupplicò, che per tutti gl'anni della ſua vita lo condannaſſero a remare in una Galea, che lo muraſſero trà due mura, e che per miſericordia fino lo ſcorticaſſero vivo; perche il legger quei Diſcorſi ſenza fine, quei Conſigli tanto tedioſi, quelle frediſſime Concioni, fatte nella preſa d'ogni vil Colombaia, era crepacuore che ſuperava tutti gl'aculei Ingleſi, &c. BOCCAL. *Ragguagli di Parnaſſo*, Cent. I. Ragg. VI.

il cite mille Auteurs, & allegue mille Paſſages avec une volubilité qui le met hors d'haleine, c'eſt introduire un Fou qu'on devroit mettre aux Petites-Maiſons, & non pas ménager à propos l'impertinence de ſon Docteur.

Pétrone a toute une autre Economie dans le ridicule d'*Eumolpe*: la Pédanterie de *Sidias* eſt autrement ménagée par *Théophile*: le Caractére de *Caritidés* dans les FACHEUX de *Moliere*, eſt tout-à-fait juſte; on n'en peut rien retrancher, ſans défigurer la peinture qu'il en fait. Voila les Savans ridicules, dont la repréſentation ſeroit agréable ſur le Théatre. Mais c'eſt mal divertir un Honnête-homme, que de lui donner un miſerable Docteur, que les Livres ont rendu fou, & qu'on devroit enfermer ſoigneuſement, comme j'ai dit, pour dérober à la vûë du monde l'imbécilité de nôtre condition, & la miſere de nôtre nature.

C'eſt pouſſer trop loin mes Obſervations ſur la Comédie *Italienne*. Et pour recueillir en peu de mots ce que j'ai aſſez étendu, je dirai qu'au lieu d'Amans agréables, vous n'avez que des Diſcoureurs d'amour affectés; au lieu de Comiques naturels, des Bouffons incompara-

bles,

bles, mais toûjours Bouffons; au lieu de Docteurs ridicules, de pauvres Savans inſenſés. Il n'y a quaſi pas de Perſonnage qui ne ſoit outré; à la réſerve de celui du Pantalon, dont on fait le moins de cas, & le ſeul néanmoins qui ne paſſe pas la vrai-ſemblance.

La Tragédie fut le premier plaiſir de l'ancienne République; & les Vieux *Romains* poſſédés ſeulement d'une âpre Vertu, n'alloient chercher aux Théatres que des Exemples qui pouvoient fortifier leur naturel, & entretenir leurs dures & auſtéres habitudes. Quand on joignit la douceur de l'Eſprit pour la Converſation, à la force de l'Ame pour les grandes choſes, on ſe plût auſſi à la Comédie; & tantôt on cherchoit de fortes idées, tantôt on ſe divertiſſoit par les agréables.

Si-tôt que *Rome* vint à ſe corrompre, les *Romains* quitterent la Tragédie, & ſe dégoûterent de voir au Théatre une image auſtére de l'ancienne Vertu. Depuis ce tems-là, juſques au dernier de la République, la Comédie fut le délaſſement des Grands-hommes, le divertiſſement des gens polis, & l'amuſement du Peuple, ou relâché ou adouci.

Un peu devant la Guerre civile, l'Eſprit de la Tragédie revint animer les *Romains*, dans la diſpoſition ſecrete d'un génie qui les préparoit aux funeſtes Révolutions qu'on vit arriver. *Céſar* en compoſa une, & beaucoup de gens de qualité en compoſerent auſſi. Les deſordres ceſſés ſous *Auguſte*, & la tranquilité bien rétablie, on chercha toutes ſortes de plaiſirs. Les Comédies recommencerent, les Pantomimes eurent leur crédit, & la Tragédie ne laiſſa pas de ſe conſerver une grande réputation. Sous le regne de *Néron*, *Sénéque* prit des idées funeſtes, qui lui firent compoſer les Tragédies qu'il nous a laiſſées. Quand la Corruption fut pleine, & le Vice général, les Pantomimes ruïnerent tout-à-fait la Tragédie & la Comédie: l'Eſprit n'eut plus de part aux Repréſentations, & la ſeule Vûë chercha dans les poſtures & les mouvemens, ce qui peut donner à l'Ame des Spectateurs des idées voluptueuſes.

Les *Italiens* aujourd'hui ſe contentent d'être éclairés du même Soleil, de reſpirer le même Air, & d'habiter la même Terre qu'ont habitée autrefois les Vieux *Romains*: mais ils ont laiſſé pour les Hiſtoi-

toires, cette Vertu ſévére qu'ils exercoient, ne croyant pas avoir beſoin de la Tragédie, pour s'animer à des choſes dures qu'ils n'ont pas envie de pratiquer. Comme ils aiment la douceur de la Vie ordinaire, & les plaiſirs de la Vie voluptueuſe, ils ont voulu former des Repréſentations qui euſſent du rapport avec l'une & avec l'autre; & de là eſt venu le mêlange de la Comédie, & de l'Art des Pantomimes, que nous voyons ſur le Théatre des *Italiens*. C'eſt à peu près ce qu'on peut dire des *Italiens* qui ont paru en *France* juſqu'à préſent.

Tous les Acteurs de la Troupe qui joüe aujourd'hui, ſont généralement bons, juſques aux Amoureux; & pour ne leur pas faire d'injuſtice, non plus que de grace, je dirai que ce ſont d'excellens Comédiens, qui ont de fort méchantes Comédies. Peut-être n'en ſauroient-ils faire de bonnes, peut-être ont-ils raiſon de n'en avoir pas; & le Comte de *Briſtol* reprochant un jour à *Cinthio*, qu'il n'y avoit pas aſſez de Vrai-ſemblance dans leurs Piéces, *Cinthio*, répondit, que *s'il y en avoit davantage, on verroit de bons Comédiens mourir de faim avec de bonnes Comédies.*

DE LA COMEDIE ANGLOISE.

IL n'y a point de Comédie qui ſe conforme plus à celle des Anciens, que l'*Angloiſe*, pour ce qui regarde les Mœurs. Ce n'eſt point une pure Galanterie pleine d'Avantures & de Diſcours amoureux, comme en *Eſpagne* & en *France*; c'eſt la Repréſentation de la Vie ordinaire, ſelon la diverſité des humeurs, & les differens caractéres des hommes. C'eſt un *Alchimiſte*, qui par les illuſions de ſon Art, entretient les eſperances trompeuſes d'un vain Curieux: c'eſt une perſonne *ſimple* & *crédule*, dont la ſotte Facilité eſt éternellement abuſée; c'eſt quelquefois un *Politique* ridicule, grave, compoſé, qui ſe concerte ſur tout, myſtérieuſement ſoupçonneux, qui croit trouver des Deſſeins cachés dans les plus communes intentions, qui penſe découvrir de l'Artifice dans les plus innocentes actions de la vie: c'eſt un *Amant bizarre*, un *faux Brave*, un *faux Sçavant*; l'un avec

avec des extravagances naturelles, les autres avec de ridicules affectations. A la vérité, ces Fourberies, ces Simplicités, cette Politique, & le reſte de ces Caractéres ingénieuſement formés, ſe pouſſent trop loin à nôtre avis, comme ceux qu'on voit ſur nôtre Théatre demeurent un peu languiſſans au goût des *Anglois*; & cela vient peut-être de ce que les *Anglois* penſent trop, & de ce que les *François* d'ordinaire ne penſent pas aſſez.

En effet, nous nous contentons des premieres Images que nous donnent les Objets; & pour nous arrêter aux ſimples dehors, l'Apparent preſque toûjours nous tient lieu du Vrai, & le Facile du Naturel. Sur quoi je dirai en paſſant, que ces deux dernieres qualités ſont quelquefois très-mal-à-propos confonduës: le Facile & le Naturel conviennent aſſez, dans leur oppoſition à ce qui eſt dur ou forcé; mais quand il s'agit de bien entrer dans la nature des choſes, ou dans le naturel des perſonnes, on m'avouëra que ce n'eſt pas toûjours avec facilité qu'on y réüſſit. Il y a je ne ſai quoi d'intérieur, je ne ſai quoi de caché qui ſe découvriroit à nous, ſi nous ſavions appro-

fondir les matieres davantage. Autant qu'il nous eſt mal-aiſé d'y entrer, autant il eſt difficile aux *Anglois* d'en ſortir: ils deviennent maîtres de la choſe à quoi ils penſent, qu'ils ne le ſont pas de leur penſée. Poſſedés de leur Eſprit, quand ils poſſedent leur ſujet, ils creuſent encore où il n'y a plus rien à trouver, & paſſent la juſte & naturelle idée qu'il faut avoir, par une recherche trop profonde.

A la vérité, je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les *François* qui conſiderent les choſes avec attention, & les *Anglois* qui peuvent ſe détacher de leurs trop grandes méditations, pour revenir à la Facilité du Diſcours & à certaine Liberté d'Eſprit qu'il faut poſſeder toûjours, s'il eſt poſſible. Les plus honnêtes gens du monde, ce ſont les *François* qui penſent, & les *Anglois* qui parlent. Je me jetterois inſenſiblement en des Conſiderations trop générales; ce qui me fait reprendre mon ſujet de la Comédie, & paſſer à une difference conſiderable qui ſe trouve entre la nôtre & la leur; c'eſt qu'attachés à la Régularité des Anciens, nous rapportons tout à une Action principale, ſans

ſans autre diverſité que celle des moyens qui nous y font parvenir.

Il faut demeurer d'accord qu'un Evenement principal doit être le but & la fin de la Repréſentation dans la Tragédie, où l'eſprit ſentiroit quelque violence dans les diverſions qui détourneroient ſa penſée. L'Infortune d'un Roi miſérable, la Mort funeſte & tragique d'un grand Héros, tiennent l'Ame fortement attachée à ces importans objets; & il lui ſuffit, pour toute varieté, de ſavoir les divers moyens qui conduiſent à cette principale action: mais la Comédie étant faite pour nous divertir, & non pas pour nous occuper; pourvû que le Vrai-ſemblable ſoit gardé, & que l'Extravagance ſoit évitée, au ſentiment des *Anglois*, les diverſités font des ſurpriſes agréables, & des changemens qui plaiſent; au lieu que l'attente continuelle d'une même choſe, où l'on ne conçoit rien d'important, fait néceſſairement languir nôtre attention.

Ainſi donc, au lieu de repréſenter une Fourberie ſignalée, conduite par des moyens qui ſe rapportent tous à la même fin, ils repréſentent un Trompeur inſigne avec des Fourberies diverſes, dont

chacune produit ſon effet particulier par ſa propre conſtitution. Comme ils renoncent preſque toûjours à l'Unité d'Action, pour repréſenter une Perſonne principale qui les divertit par des actions differentes, ils quittent ſouvent auſſi cette perſonne principale, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des Lieux publics à pluſieurs perſonnes. *Ben. Johnſon* en a uſé de la ſorte dans BARTHOLOMEW-FAIR. On vient de faire la même choſe dans EPSOM-WELLS *; & dans toutes les deux Comédies on repréſente comiquement, ce qui ſe paſſe de ridicule en ces Lieux publics.

On voit quelques autres Piéces, où il y a comme deux Sujets, qui entrent ſi ingénieuſement l'un dans l'autre, que l'eſprit des Spectateurs (qui pourroit être bleſſé par un changement trop ſenſible,) ne trouve qu'à ſe plaire dans une agréable varieté qu'ils produiſent. Il faut avoüer que la régularité ne s'y rencontre pas; mais les *Anglois* ſont perſuadés que les Libertés qu'on ſe donne pour mieux plaire, doivent être préferées à des Régles exactes, dont un Auteur ſtérile & languiſſant ſe fait un art d'ennuyer.

Il

* *Comédie de Mr.* Shadwell.

Il faut aimer la Régle pour éviter la confuſion ; il faut aimer le Bon-ſens qui modere l'ardeur d'une imagination allumée ; mais il faut ôter à la Régle toute contrainte qui gêne, & bannir une Raiſon ſcrupuleuſe, qui par un trop grand attachement à la juſteſſe, ne laiſſe rien de libre & de naturel. Ceux que la Nature a fait naître ſans Génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art qu'ils peuvent aquerir, & pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont d'être réguliers, ils n'oublient rien à décrier les Ouvrages qui ne le ſont pas tout-à-fait. Pour ceux qui aiment le Ridicule ; qui prennent plaiſir à bien connoître le faux des Eſprits, qui ſont touchés des vrais Caractéres, ils trouveront les belles Comédies des *Anglois* ſelon leur goût autant & peut-être plus qu'aucunes qu'ils ayent jamais vûës.

Nôtre *Moliere* à qui les Anciens ont inſpiré le bon Eſprit de la Comédie, égale leur *Ben. Johnſon* à bien repréſenter les diverſes Humeurs & les differentes Manieres des hommes ; l'un & l'autre conſervant dans leurs peintures un juſte rapport avec le Génie de leur Nation. Je croirois qu'ils ont été plus loin que

les Anciens en ce point-là ; mais on ne sauroit nier, qu'ils n'ayent eu plus d'égard aux Caractéres qu'au gros des sujets, dont la Suite aussi pourroit être mieux liée, & le Dénouëment plus naturel.

SUR LES OPERA.

A Mr. LE DUC DE BUCKINGHAM*.

IL y a long-tems, Mylord, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera, & de vous parler de la difference que je trouve entre la maniere de chanter des *Italiens*, & celle des *François*. L'occasion que j'ai euë d'en parler chez Madame *Mazarin*, a plûtôt augmenté que satisfait cette envie; je la contente aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoye.

Je commencerai par une grande franchi-

* George Villiers, *Duc de* Buckingham, *mort en* 1687.

chiſe, en vous diſant que je n'admire pas fort les Comédies en Muſique, telles que nous les voyons préſentement. J'avouë que leur Magnificence me plaît aſſez ; que les Machines ont quelque choſe de ſurprenant ; que la Muſique en quelques endroits eſt touchante ; que le tout enſemble paroît merveilleux : mais il faut auſſi m'avouër que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuſes : car où l'Eſprit a ſi peu à faire, c'eſt une néceſſité que les Sens viennent à languir. Après le premier plaiſir que nous donne la ſurpriſe, les yeux s'occupent & ſe laſſent enſuite d'un continuel attachement aux Objets. Au commencement des Concerts, la juſteſſe des Accords eſt remarquée ; il n'échape rien de toutes les diverſités qui s'uniſſent pour former la douceur de l'Harmonie : quelque tems après les Inſtrumens nous étourdiſſent ; la Muſique n'eſt plus aux oreilles qu'un bruit confus, qui ne laiſſe rien diſtinguer. Mais qui peut réſiſter à l'ennui du Recitatif dans une Modulation qui n'a ni le charme du Chant, ni la force agréable de la Parole ? L'Ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à ſentir, cherche en elle-même quelque ſecret mouvement qui

qui la touche ; l'Eſprit qui s'eſt prêté vainement aux impreſſions du dehors, ſe laiſſe aller à la réverie, ou ſe déplaît dans ſon inutilité ; enfin la laſſitude eſt ſi grande, qu'on ne ſonge qu'à ſortir, & le ſeul plaiſir qui reſte à des Spectateurs languiſſans ; c'eſt l'eſperance de voir finir bien-tôt le Spectacle qu'on leur donne.

La langueur ordinaire où je tombe aux Opera, vient de ce que je n'en ai jamais vû qui ne m'ait paru mépriſable dans la diſpoſition du Sujet, & dans les Vers. Or c'eſt vainement que l'Oreille eſt flatée, & que les Yeux ſont charmés, ſi l'Eſprit ne ſe trouve pas ſatisfait : mon Ame d'intelligence avec mon Eſprit plus qu'avec mes Sens, forme une réſiſtance ſecrete aux impreſſions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un conſentement agréable, ſans lequel les Objets les plus voluptueux même ne ſauroient me donner un grand plaiſir. Une Sottiſe chargée de Muſique, de Danſes, de Machines, de Décorations, eſt une Sottiſe magnifique, mais toûjours Sottiſe ; c'eſt un vilain fonds ſous de beaux dehors, où je pénétre avec beaucoup de deſagrément.

Il y a une autre choſe dans les Opera, tellement contre la nature, que mon Imagination en eſt bleſſée; c'eſt de faire chanter toute la Piéce depuis le commencement juſqu'à la fin, comme ſi les perſonnes qu'on repréſente, s'étoient ridiculement ajuſtées pour traiter en Muſique, & les plus communes & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer qu'un Maître appelle ſon Valet, ou qu'il lui donne une commiſſion en chantant; qu'un Ami faſſe en chantant une confidence à ſon Ami; qu'on délibere en chantant dans un Conſeil; qu'on exprime avec du chant les Ordres qu'on donne, & que mélodieuſement on tuë les hommes à coups d'Epée & de Javelot dans un Combat? C'eſt perdre l'eſprit de la Repréſentation, qui ſans doute eſt préferable à celui de l'Harmonie; car l'Harmonie ne doit être qu'un ſimple accompagnement, & les grands Maîtres du Théatre l'ont ajoûtée comme agréable, non pas comme néceſſaire, après avoir réglé tout ce qui regarde le Sujet & le Diſcours: cependant l'idée du Muſicien va devant celle du Héros dans les Opera, c'eſt *Luigi*, c'eſt *Cavallo*, c'eſt *Ceſti* qui ſe préſentent à l'imagination.

L'Eſ-

L'Eſprit ne pouvant concevoir un Héros qui chante, s'attache à celui qui fait chanter, & on ne ſauroit nier qu'aux Repréſentations du *Palais Royal*, on ne ſonge cent fois plus à *Lulli*, qu'à *Theſée*, ni à *Cadmus*.

Je ne prétens pas néanmoins donner l'excluſion à toute ſorte de Chant ſur le Théatre; il y a des choſes qui doivent être chantées, il y en a qui peuvent l'être ſans choquer la Bien-ſéance ni la Raiſon. Les Vœux, les Prieres, les Sacrifices, & généralement tout ce qui regarde le ſervice des Dieux, s'eſt chanté dans toutes les Nations & dans tous les Tems; les Paſſions tendres & douloureuſes s'expriment naturellement par une eſpece de Chant; l'expreſſion d'un Amour que l'on ſent naître, l'irréſolution d'une Ame combattuë de divers mouvemens, ſont des matieres propres pour les Stances, & les Stances le ſont aſſez pour le Chant. Perſonne n'ignore qu'on avoit introduit des Chœurs ſur le Théatre des *Grecs*; & il faut avouër qu'ils pourroient être introduits avec autant de raiſon ſur les nôtres. Voila quel eſt le partage du Chant, à mon avis: tout ce qui eſt de la converſation, & de la conference; tout ce qui re-

regarde les intrigues, & les affaires; ce qui appartient au conſeil & à l'action, eſt propre aux Comédiens qui recitent, & ridicule dans la bouche des Muſiciens qui le chantent. Les *Grecs* faiſoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque choſe, les *Italiens* & les *François* en font de méchantes, où ils chantent tout.

Si vous voulez ſavoir ce que c'eſt qu'un OPERA, je vous dirai que c'eſt un *travail bizarre de Poëſie & de Muſique, où le Poëte & le Muſicien également gênés l'un par l'autre, ſe donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage.* Ce n'eſt pas que vous n'y puiſſiez trouver des Paroles agréables, & de fort beaux Airs; mais vous trouverez plus ſûrement à la fin, le dégoût des Vers où le génie du Poëte a été contraint, & l'ennui du Chant où le Muſicien s'eſt épuiſé dans une trop longue Muſique. Si je me ſentois capable de donner conſeil aux Honnêtes-gens qui ſe plaiſent au Théatre, je leur conſeillerois de reprendre le goût de nos belles Comédies, où l'on pourroit introduire des Danſes & de la Muſique, qui ne nuiroient en rien à la Repréſentation. On y chanteroit un Prologue avec des accompagnemens agréables; dans les Intermédes,

des, le Chant animeroit des paroles qui ſeroient comme l'eſprit de ce qu'on auroit repréſenté ; la Repréſentation finie, on viendroit à chanter un Epilogue, ou quelque Réflexion ſur les plus grandes beautés de l'Ouvrage ; on en fortifieroit l'idée, & feroit conſerver plus cherement l'impreſſion qu'elles auroient fait ſur les Spectateurs. C'eſt ainſi que vous trouveriez de quoi ſatisfaire les Sens & l'Eſprit, n'ayant plus à déſirer le charme du Chant dans une pure Repréſentation, ni la force de la Repréſentation dans la langueur d'une continuelle Muſique.

Il me reſte encore à vous donner un Avis pour toutes les Comédies où l'on met du Chant ; c'eſt de laiſſer l'autorité principale au Poëte pour la direction de la Piéce. Il faut que la Muſique ſoit faite pour les Vers, bien plus que les Vers pour la Muſique ; c'eſt au Muſicien à ſuivre l'ordre du Poëte, dont *Lulli* ſeul doit être exemt, pour connoître mieux les Paſſions, & aller plus avant dans le cœur de l'homme que les Auteurs. *Cambert* * a ſans doute un fort beau génie, pro-

* *Après que* Luigi *s'en fut retourné en* Italie, CAMBERT *Organiſte de* St. Honoré, *fit un petit*

propre à cent Muſiques differentes, & toutes bien ménagées avec une juſte économie des Voix & des Inſtrumens : il n'y a point de Recitatif mieux entendu, ni mieux varié que le ſien ; mais pour la nature des Paſſions, pour la qualité des Sentimens qu'il faut exprimer, il doit recevoir des Auteurs les lumieres que *Lulli* leur fait donner, & s'aſſujettir à la direction, quand *Lulli*, par l'étenduë de ſa connoiſſance, peut être juſtement leur directeur.

Je ne veux pas finir mon Diſcours ſans vous entretenir du peu d'eſtime qu'ont les *Italiens* pour nos Opera, & du grand dégoût que nous donnent ceux d'*Italie*. Les *Italiens* qui s'attachent tout-à-fait à la

Opera François à Iſſy, *où tout le monde courut. Un ſuccès ſi heureux l'attira bien-tôt à* Paris, *où il fit trois* Opera *réguliers*; POMONE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, & ARIANE. *L'Abbé* Perrin *compoſa les Vers de* Pomone & *d'*Ariane, *qui furent trouvés très-mauvais*; Gilbert *fit ceux des* Peines & des Plaiſirs de l'Amour; & *Mr. le Marquis de* Sourdiac *inventa toutes les Machines. On n'avoit pas encore repréſenté l'*ARIANE, *lors que Madame de* Monteſpan *fit ôter l'*OPERA *à* Cambert, *pour le donner à* Lulli; *ce qui obligea* Cambert *à paſſer en* Angleterre, *où il eſt mort Maître de la Muſique de* Charles II. *Voyez ci-deſſous* LA COMEDIE DES OPERA, Act. II. Sc. III.

la Repréſentation, ne ſauroient ſouffrir que nous appellions OPERA un enchaînement de Danſes & de Muſique, qui n'ont pas un rapport bien juſte, & une liaiſon aſſez naturelle avec les ſujets. Les *François* accoûtumés à la beauté de leurs Ouvertures, à l'agrément de leurs Airs, au charme de leurs Symphonies, ſouffrent avec peine l'ignorance, ou le méchant uſage des Inſtrumens aux Opera de *Veniſe*, & refuſent leur attention à un long Recitatif, qui devient ennuyeux par le peu de varieté qui s'y rencontre. Je ne ſaurois vous dire proprement ce que c'eſt que leur RECITATIF; mais je ſai bien que ce n'eſt ni chanter, ni reciter, c'eſt une choſe inconnuë aux Anciens, qu'on pourroit définir *un méchant uſage du Chant & de la Parole*. J'avouë que j'ai trouvé des choſes inimitables dans l'Opera de *Luigi*, & pour l'expreſſion des ſentimens, & pour le charme de la Muſique; mais le Recitatif ordinaire ennuyoit beaucoup, en ſorte que les *Italiens* même attendoient avec impatience les beaux endroits qui venoient à leur opinion trop rarement. Je comprendrai les plus grands défauts de nos Opera en peu de paroles. On y penſe aller à une

Re-

Repréſentation, & l'on ne repréſente rien ; on y veut voir une Comédie, & l'on n'y trouve aucun eſprit de la Comédie.

Voila ce que j'ai crû pouvoir dire de la differente conſtitution des Opera. Pour la maniere de chanter, que nous appellons en *France* EXECUTION, je croi ſans partialité qu'aucune Nation ne ſauroit la diſputer à la nôtre. Les *Eſpagnols* ont une diſpoſition de gorge admirable ; mais avec leurs Fredons & leurs Roulemens, ils ſemblent ne ſonger à autre choſe dans leur Chant qu'à diſputer la facilité du goſier aux Roſſignols. Les *Italiens* ont l'expreſſion fauſſe, ou du moins outrée, pour ne connoître pas avec juſteſſe la nature ou le degré des Paſſions : c'eſt éclater de rire, plûtôt que chanter, lors qu'ils expriment quelque ſentiment de joye ; s'ils veulent ſoûpirer, on entend des Sanglots qui ſe forment dans la gorge avec violence, non pas des Soûpirs qui échappent ſecretement à la Paſſion d'un cœur amoureux ; d'une Réflexion douloureuſe, ils font les plus fortes Exclamations ; les Larmes de l'abſence ſont des Pleurs de funérailles ; le triſte devient lugubre dans leurs bouches ; ils font

ſont des Cris au lieu de Plaintes dans la douleur ; & quelquefois ils expriment la langueur de la Paſſion, comme une défaillance de la Nature. Peut-être qu'il y a du changement aujourd'hui dans leur maniere de chanter, & qu'ils ont profité de nôtre commerce pour la propreté d'une Exécution polie, comme nous avons tiré avantage du leur, pour les beautés d'une plus grande & plus hardie Compoſition.

J'ai vû des Comédies en *Angleterre* où il y avoit beaucoup de Muſique ; mais pour en parler diſcretement, je n'ai pû m'accoûtumer au Chant des *Anglois*. Je ſuis venu trop tard en leur Pays, pour pouvoir prendre un Goût ſi different de tout autre. Il n'y a point de Nation qui faſſe voir plus de Courage dans les hommes, & plus de Beauté dans les femmes, plus d'Eſprit dans l'un & dans l'autre ſexe. On ne peut pas avoir toutes choſes : où tant de bonnes Qualités ſont communes, ce n'eſt pas un ſi grand mal que le Bon-goût y ſoit rare : il eſt certain qu'il s'y rencontre aſſez rarement ; mais les perſonnes en qui on le trouve l'ont auſſi délicat que gens du monde, pour échapper à celui de leur Nation

par

par un Art exquis, ou par un très-heureux Naturel.

Solus Gallus cantat; il n'y a que le *François* qui chante. Je ne veux pas être injurieux à toutes les autres Nations, & ſoûtenir ce qu'un Auteur a bien voulu avancer; *Hiſpanus flet, dolet Italus, Germanus boat, Flander ululat, ſolus Gallus cantat*; je lui laiſſe toutes ces belles diſtinctions, & me contente d'appuyer mon ſentiment de l'autorité de *Luigi*, qui ne pouvoit ſouffrir que les *Italiens* chantaſſent ſes Airs, après les avoir ouï chanter à Mr. *Nyert*, à *Hilaire*, à la petite *La Varenne*. A ſon retour en *Italie*, il ſe rendit tous les Muſiciens de ſa Nation ennemis, diſant hautement à *Rome*, comme il avoit dit à *Paris*, que pour rendre une Muſique agréable, il faloit des Airs Italiens dans la bouche des *François*. Il faiſoit peu de cas de nos Chanſons, excepté de celles de *Boiſſet*, qui attirerent ſon admiration: il admira le concert de nos Violons, il admira nos Luths, nos Claveſſins, nos Orgues; & quel charme n'eut-il pas trouvé à nos Flûtes, ſi elles avoient été en uſage en ce tems-là? Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il demeura fort rebuté de la rudeſſe & de la dureté des

plus grands Maîtres d'*Italie*, quand il eut goûté la tendreſſe du toucher, & la propreté de la maniere de nos *François*.

Je ſerois trop partial, ſi je ne parlois que de nos Avantages. Il n'y a guere de gens qui ayent la compréhenſion plus lente, & pour le ſens des Paroles & pour entrer dans l'eſprit du Compoſiteur, que les *François*; il y en a peu qui entendent moins la Quantité, & qui trouvent avec tant de peine la Prononciation : mais après qu'une longue étude leur a fait ſurmonter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à poſſeder bien ce qu'ils chantent, rien n'approche de leur agrément. Il nous arrive la même choſe ſur les Inſtrumens & particulierement dans les Concerts, où rien n'eſt bien ſûr ni bien juſte, qu'après une infinité de Répétitions; mais rien de ſi propre & de ſi poli, quand les Répétitions ſont achevées. Les *Italiens* profonds en Muſique nous portent leur Science aux Oreilles ſans douceur aucune : les *François* ne ſe contentent pas d'ôter à la Science la premiere rudeſſe qui ſent le travail de la compoſition; ils trouvent dans le ſecret de l'Exécution, comme un charme pour nô-

nôtre ame, & je ne ſai quoi de touchant qu'ils ſavent porter juſques au Cœur.

J'oubliois à vous parler des Machines, tant il eſt facile d'oublier les choſes qu'on voudroit qui fuſſent retranchées. Les Machines pourront ſatisfaire la curioſité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématiques ; mais elles ne plairont guere au Théatre à des perſonnes de bon goût : plus elles ſurprennent, plus elles divertiſſent l'Eſprit de ſon attention au diſcours ; & plus elles ſont admirables, & moins l'impreſſion de ce Merveilleux laiſſe à l'Ame de tendreſſe & du ſentiment exquis dont elle a beſoin, pour être touchée du charme de la Muſique. Les Anciens ne ſe ſervoient de Machines que dans la néceſſité de faire venir quelque Dieu ; encore les Poëtes étoient-ils trouvés ridicules preſque toûjours de s'être laiſſé réduire à cette néceſſité-là. Si l'on veut faire de la dépenſe, qu'on la faſſe pour les belles Décorations, dont l'uſage eſt plus naturel & plus agréable que n'eſt celui des Machines. L'Antiquité qui expoſoit des Dieux à ſes Portes, & juſques à ſes Foyers ; cette Antiquité, dis-je, toute vaine & crédule

qu'elle étoit, n'en expoſa néanmoins que fort rarement ſur le Théatre. Après que la créance en a été perduë, les *Italiens* ont rétabli en leurs Opera des Dieux éteints dans le monde, & n'ont pas craint d'occuper les hommes de ces vanités ridicules, pourvû qu'ils donnaſſent à leurs Piéces un plus grand éclat par l'introduction de cet éblouïſſant & faux Merveilleux. Ces Divinités de Théatre ont abuſé aſſez long-tems l'*Italie* : détrompée heureuſement à la fin, on la voit renoncer à ces mêmes Dieux qu'elle avoit rappellés, & revenir à des choſes qui n'ont pas véritablement la derniere Juſteſſe; mais qui ſont moins fabuleuſes, & que le Bon-ſens avec un peu d'indulgence ne rejette pas.

Il nous eſt arrivé au ſujet des Dieux & des Machines, ce qui arrive preſque toûjours aux *Allemans* ſur nos Modes. Nous venons de prendre ce que les *Italiens* abandonnent; & comme ſi nous voulions réparer la faute d'avoir été prévenus dans l'Invention, nous pouſſons juſqu'à l'excès un uſage qu'ils avoient introduit mal-à-propos, mais qu'ils ont ménagé avec retenuë. En effet, nous couvrons la terre de Divinités, & les fai-

faiſons danſer par troupes, au lieu qu'ils les faiſoient deſcendre avec quelque ſorte de ménagement, aux occaſions les plus importantes. Comme l'*Arioſte* avoit outré le Merveilleux des Poëmes par le Fabuleux incroyable, nous outrons le Fabuleux par un aſſemblage confus de Dieux, de Bergers, de Héros, d'Enchanteurs, de Fantômes, de Furies, de Démons. J'admire *Lulli* auſſi bien pour la direction des Danſes, qu'en ce qui touche les Voix & les Inſtrumens: mais la conſtitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon-goût du Vrai-ſemblable & du Merveilleux.

Cependant on court hazard de ſe décrier par ce Bon-goût, ſi on oſe le faire paroître; & je conſeille aux autres, quand on parle devant eux de l'Opera, de ſe faire à eux-mêmes un ſecret de leurs lumieres. Pour moi qui ai paſſé l'âge & le tems de me ſignaler dans le monde par l'eſprit des Modes, & par le mérite des Fantaiſies, je me réſous de prendre le parti du Bon-ſens, tout abandonné qu'il eſt, & de ſuivre la Raiſon dans ſa diſgrace, avec autant d'attachement, que ſi elle avoit encore ſa premie-

re conſideration. Ce qui me fâche le plus de l'Entêtement où l'on eſt pour l'Opera, c'eſt qu'il va ruïner la Tragédie, qui eſt la plus belle choſe que nous ayons, la plus propre à élever l'Ame, & la plus capable de former l'Eſprit.

Concluons après un ſi long Diſcours, que la conſtitution de nos Opera ne ſauroit être guere plus défectueuſe. Mais il faut avouër en même tems, que perſonne ne travaillera ſi bien que *Lulli* ſur un Sujet mal conçû, & qu'il eſt difficile de faire mieux que *Quinault*, en ce qu'on exige de lui.

LES
OPERA,
COMEDIE.

ACTEURS.

MR. CRISARD, *Conſeiller au Préſidial de* Lion.

ME. CRISARD *ſa Femme.*

MADEMOISELLE CRISOTINE *leur Fille, devenuë folle par la Lecture des* Opera.

TIRSOLET, *jeune homme de* Lion, *devenu fou par les* Opera *comme elle.*

MR. DE MONTIFAS, *Baron de* Pourgeolette, *Couſin de Me.* Criſard.

MR. GUILLAUT, *Médecin célébre à* Lion, *& homme d'eſprit.*

MR. MILLAUT, *Théologal de* Lion.

PERRETTE, *Gouvernante de la Maiſon de Mr.* Criſard.

GILOTIN, *vieux Valet de Mr. de* Montifas.

La Scene eſt à LION, *dans la Maiſon de Mr.* CRISARD.

LES

LES OPERA, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD *revenant du Palais*, PERRETTE.

MR. CRISARD.

HOLA, ho! *Perrette*?

PERRETTE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

MR. CRISARD.

Prenez ma Robe; nettoyez-la, pliez-

là, & la mettez dans un coffre, où elle demeurera juſqu'après les Fêtes.

PERRETTE.

Voila une Robe qui nous donne bien plus de peine que de profit. Donnez-la cette belle Robe, que je la mette ſous la clef.

Mr. CRISARD.

Perrette, Perrette, parlez mieux d'un Vêtement, qui fait la décence de ma Perſonne, & qui ſe peut dire une marque auguſte de ma Profeſſion. Vous parlez contre vous-même. Nôtre Robe n'eſt pas ſi peu de choſe, qu'elle ne faſſe tomber quelque diſtinction ſur ceux qui nous ſervent. Vous étes regardée d'un autre œuil dans *Lion*, qu'on ne regarde les Servantes des Marchands, *Perrette*.

PERRETTE.

Monſieur *Criſard*, mon Maître, c'eſt une belle choſe que d'être Juge: mais ma Tante *Jaqueline* gagnoit plus d'argent en huit jours avec vôtre Pere Monſieur *Tourteau*, gros & riche Marchand de *Lion*, que je n'en gagne en ſix mois avec ſon Fils, Monſieur *Criſard* le Conſeiller. On ne ſait ce que c'eſt que d'Etrênes chez vous, il n'y a point de Procès à *Lion*.

Mr.

Me. CRISARD.

Si tu avois été au Palais ce matin, tu changerois bien d'avis, *Perrette*. Il ne s'eſt jamais vuidé une ſi belle Affaire, que celle que j'ai emportée. L'honneur n'en eſt dû qu'à moi; & j'eſpere que les Etrênes iront mieux. Une Gloire ſi grande ne doit pas être célée à la Famille. Appelle Madame *Criſard*, que je lui conte comment cela s'eſt paſſé.

SCENE II.

PERRETTE, Me. CRISARD.

PERRETTE *ſortant rencontre ſa Maîtreſſe.*

MAdame, Monſieur eſt revenu du Palais avec une Face toute joyeuſe: il deſire de vous parler, & c'eſt ſans doute pour vous faire part de ſon contentement.

Me. CRISARD.

Où eſt-il, *Perrette?*

PERRETTE.

A la Salle.

Me. CRISARD.

Allons le trouver.

SCENE III.

MR. CRISARD, ME. CRISARD, PERRETTE.

MR. CRISARD.

MA Toute, j'avois une grande impatience de te revoir.

ME. CRISARD.

Tu nous as fait attendre bien tard, mon Tou-tou.

MR. CRISARD.

Je m'étonne que je ſois ſorti du Palais de ſi bonne heure. L'Affaire que nous avions pouvoit bien nous y retenir juſques au ſoir. Comme les chagrins qu'on trouve au Palais ſe répandent bien ſouvent ſur la Famille, les ſatisfactions qu'on y reçoit doivent être auſſi communiqués. Q'on appelle *Criſotine*, je veux faire part de ma Gloire à toute ma Maiſon.

PERRETTE.

Bonne-foi, *Criſotine* a bien d'autres choſes en tête, que vos Affaires du Palais. Vous pouvez les conter ſans elle dès qu'il vous plaira.

ME.

ME. CRISARD.

Ce ne ſont pas des choſes qui conviennent trop à ſon âge : mais il me ſemble pourtant que *Criſotine* eſt aſſez avancée, & qu'elle a l'Eſprit aſſez mûr.

PERRETTE.

Dieu veuille que le Corps ne le ſoit pas plus que l'Eſprit. Il y a un certain Monſieur *Tirſolet*, l'un de nos Penons de *Bellecour*, qui pourroit bien la trouver plus mûre que vous ne penſez.

MR. CRISARD.

N'eſt-ce pas ce Jeune homme qui lui faiſoit lire les *Aſtrées*, & ne l'entretenoit jamais que de la Riviere de *Lignon?* Cela eſt dangereux pour les jeunes Eſprits; & je t'avouërai, ma Toute, que ces Entretiens-là m'ont donné beaucoup d'appréhenſion. Je craignois qu'il ne lui mit dans la tête la fantaiſie d'être Bergere, & qu'il ne la menât un beau jour au Pays de *Forêts*.

ME. CRISARD.

Ah! Monſieur, vous ne deviez pas avoir cette opinion-là de vôtre Fille : il n'y en eût jamais une ſi bien née.

PERRETTE.

C'eſt-mon. Ma foi, vous vous y con-

noiſſez! Je vous le redis pour la décharge de ma Conſcience: Monſieur *Tirſolet* ne me plaît pas. Ils ne font que chanter & baller enſemble. *Criſotine* dit qu'elle eſt HERMIGEONE, & *Tirſolet* qu'il eſt CAMUS.

Mr. CRISARD.

C'eſt HERMIONE & CADMUS, *Perrette.*

PERRETTE.

HERMIGEONE, ou HERMIONE, c'eſt de quoi *Perrette* ne ſe ſoucie pas. Après cela, ils ſe font des Adieux en chantant, & en pleurant, comme s'ils ne devoient jamais ſe revoir: mais je ne m'y connois point, ou ils ne ſe quitteront pas ſi-tôt, à moins qu'on ne les ſépare.

Me. CRISARD.

Prenez garde à ce que vous dites, *Perrette*. *Criſotine* aura eu quelque petite rudeſſe pour vous, qui vous fait parler ainſi par vengeance. Quand j'étois auprès de ma Tante de *Montifas*, Mere de mon Couſin le Baron de *Pourgeolette*, on m'avoit donné une Servante de vôtre humeur, qui me brouilla avec ma Tante, & faillit à me faire bien du tort, parce que j'aimois la compagnie d'un jeune Gen-

Gentilhomme, qui me recherchoit en tout bien & en tout honneur ; mais ſecretement, pour connoître un peu nos humeurs avant que de faire aucune déclaration.

PERRETTE.

Et comment avoit nom vôtre Servante, Madame?

ME. CRISARD.

Elle avoit nom *Suſanne*.

PERRETTE.

Ma foi, Madame, vous avez raiſon: *Suſanne*, reſſembloit fort à *Perrette*: mais n'en parlons plus. Je m'en vais appeller *Criſotine*.

SCENE IV.

PERRETTE, CRISOTINE, MR. CRISARD, ME. CRISARD.

PERRETTE.

Riſotine, Monſieur vôtre Pere vous demande.

CRISOTINE *parle en Vers, & tous les Vers ſe chantent.*

Ah! que tu viens mal à propos
Troubler mon innocent repos.

PER-

PERRETTE.

Il n'eſt pas tems de chanter, je vous dis qu'on vous demande.

CRISOTINE.

Je m'en irai ſeulete;
Cherche qui te ſuivra,
Es-tu bien ſatisfaite,
Inhumaine *Perrette*,
De m'avoir fait quitter les Airs de l'Opera?

PERRETTE.

Monſieur, je n'y entens plus rien. Vôtre Fille ne parle, & ne répond qu'en chantant. Elle eſt folle, ou pour le moins elle ſe moque de vous & de moi.

CRISOTINE *à ſon Pere & à ſa Mere.*

Je viens en Fille obéiſſante,
Recevoir vos commandemens;
Et me plaindre d'une Servante,
Qui m'interrompt à tous momens,
Et ne ſouffre pas que je chante,
D'*Hermione*, & *Cadmus* les tendres ſentimens.

Mr. CRISARD.

Criſotine, je ſuis bien fâché de voir que *Perrette* a tant de raiſon contre vous: j'avois craint l'extravagance des Romans, & des Bergeries; nous tombons dans celle

le des Opera, où je ne m'attendois pas. Le mal n'eſt pas encore ſi grand, qu'il ne ſe puiſſe guerir : parlez comme les autres, *Criſotine*, ou je donnerai tel Arrêt contre les Opera, qu'il n'en ſera jamais parlé dans le Reſſort de ma Juriſdiction.

CRISOTINE.

A quelle injuſte violence
Se porteroit vôtre courroux !
Pere, *Baptiſte*, Opera, ma Naiſſance,
Me faudra-t-il décider entre vous ?

Mr. CRISARD.

Comment ! miſérable ? Vous êtes partagée entre *Baptiſte* & vôtre Pere ! quel déréglement d'eſprit ! quelle corruption de mœurs ! vous aviez raiſon, Madame *Criſard*, de vouloir juſtifier vôtre Fille.

CRISOTINE.

O douce Mere !
Rigoureux Pere !
Cadmus ! pauvre *Cadmus !*
Je ne vous verrai plus.

Mr. CRISARD.

Il n'y a qu'un mot, *Criſotine* : ou vous ne chanterez plus, ou vous ſortirez de ma Maiſon.

CRI-

CRISOTINE.

Je vous ſuivrai, *Cadmus* je veux vous ſuivre,
Alceſte;
Theſée eſt en péril, on ne le quitte pas:
De vos Héros, *Lulli*, je ſuivrai tout le reſte.

Mr. CRISARD.

Voulez-vous aller contre le commandement de vôtre Pere? A quoi ſongez-vous?

CRISOTINE.

Je ne les ſuivrai point, vous arrêtez mes pas.

Mr. CRISARD.

C'eſt déja là un commencement de raiſon, Tou-tou.

Mr. CRISARD.

C'en eſt un commencement, mais bien foible. Dieu veuille qu'il ſoit ſuivi.

Mr. CRISARD.

Ma Fille, obéïſſez, & ne chantez plus.

CRISOTINE.

Je le ferai, ſi je puis.....
Il ſeroit plus doux de ſe taire,
Que parler comme le Vulgaire.

Mr. CRISARD.

Criſotine, encore?

CRI-

CRISOTINE.

Je ne chanterai plus, & vous plaît-il de m'entendre?

Mr. CRISARD.

Nous ne manquerons pas d'attention. Parlez.

CRISOTINE.

Vous m'avez toûjours élevée dans des Manieres ſi éloignées de celles des Bourgeois, que vous ne devez pas trouver étrange, que je ſuive le plûtôt qu'il m'eſt poſſible celles de la Cour. Je vous apprens, mon Pere, que depuis le dernier Opera, il n'y a pas un homme de condition qui parle autrement qu'en chantant. Quand on ſe rencontre le matin ce ſeroit une incivilité groſſiere que de ne ſe pas ſaluer avec du Chant:

Comment, Monſieur, vous portez-vous?

on répond,

Je me porte à vôtre ſervice.

Si on fait une partie pour l'après-dîné

Après-dîné, que ferons-nous?

on peut répondre,

Allons voir la belle Clarice.

& cela ſe chante naturellement, comme on

on fait à l'Opera quand on s'entretient de choſes indifferentes. Si on donne une commiſſion à un Valet, on ne manque pas de la mettre en chant auſſi bien que le Salut : par exemple, on appelle des Valets,

Hola, ho! La Pierre, Picard :
Ho! La Verdure, La Montagne :
Que quelqu'un aille de ma part
Trouver mon Frere à la Campagne,
Pour ſavoir s'il fait le deſſein
De venir en Ville demain.

Les Diſcours les plus ordinaires ſe chantent à peu près ainſi, & l'on ne ſait plus ce que c'eſt parmi les Honnêtes-gens, de parler autrement qu'en Muſique.

MR. CRISARD.

Les Gens de qualité chantent-ils, quand ils ſont avec les Dames?

CRISOTINE.

S'ils chantent ! s'ils chantent ! c'eſt dommage, qu'un homme du monde voulut entretenir une Compagnie avec la pure & ſimple parole, comme on faiſoit autrefois : on le traiteroit bien d'homme du vieux tems. Les Laquais ſe moqueroient de lui.

MR.

Mr. CRISARD.

Et dans la Ville?

CRISOTINE.

Je vous dirai. Tous les gens un peu conſiderables ſont comme les gens de la Cour. Il n'y a plus qu'à la Ruë *Saint-Denis*, à la Ruë *Saint-Honoré*, & ſur le Pont *Nôtre-Dame*, où la vieille coûtume ſe pratique encore; l'on y vend, & l'on y achete ſans chanter. Chez *Gautier*, à l'*Orangerie*; chez tous les Marchands qui fourniſſent les Dames d'Etoffes, de Galanteries, de Bijoux, tout ſe chante: & ſi les Marchands qui ſuivent la Cour ne chantoient pas, on confiſqueroit leurs marchandiſes. On dit qu'il y a un grand ordre pour cela. On ne fait plus de Prevôt des Marchands, qui ne ſache la Muſique, & que Monſieur *Lulli* n'examine, pour voir s'il eſt capable de connoître & de faire obſerver les Régles du Chant.

Me. CRISARD.

Eh! bien, Tou-tou, n'avois-je pas raiſon de n'être pas ſi fort en colere contre vôtre Fille? Si cela eſt, comme je n'en doute point, n'eſt-elle pas bien fondée?

Mr.

Mr. CRISARD.

Si cela eſt vrai, je ſuis au deſeſpoir d'avoir été prévenu par ma Fille; car j'ai toûjours été curieux des belles Modes de la Cour. Il y a dix-huit ans que je porte la Robe, & que je m'habille dans toute la décence que peut demander ma Profeſſion: mais auparavant; qui avoit les Modes à *Lion* plûtôt que moi? Eſt-ce que je n'ai pas été le premier à porter les Chauſſes-à-la-*Candale*? Tant qu'on a porté des Canons, qui a pouſſé plus loin la décoration de la jambe? Au lieu de Chauſſes-à-la-*Candale*, j'ai préſentement des Paragrafes dans la tête, & je referois le Code & le Digeste, s'ils étoient brûlés. Concluez de tout cela, *Criſotine*, que ſi on parle à la Cour, comme à l'Opera, je ſerai le premier à en introduire l'uſage dans nôtre Chambre. J'aurai bientôt appris aſſez de Muſique pour cela. Mais ſi vous vous êtes trompée, il faut quitter vôtre Entêtement, & ne pas entretenir une folie qui vous rendroit ridicule à tout le monde. Voila une affaire vuidée, un peu d'attention; écoutez celle que j'ai emportée glorieuſement ce matin. Connoiſſez-vous Monſieur *Guillaut*, nôtre Médecin célébre?

Me.

ME. CRISARD.

Je ne connois autre.

MR. CRISARD.

Et Monſieur *Millaut*, nôtre Théologal?

ME. CRISARD.

Autant que Monſieur *Guillaut*.

MR. CRISARD.

Il y a environ ſix mois que Monſieur *Guillaut* tomba dangereuſement malade, & à telle extrémité qu'il envoya querir Monſieur le Théologal ſon bon Ami, pour prendre congé de ce monde entre ſes mains, & ſe préparer à l'autre. Monſieur *Millaut* arrivé lui tint ce petit diſcours. *J'ai toûjours compté ſur mes Amis, pour le commerce de cette Vie, & je ſuis bien fâché de vous voir en état de me faire prendre d'autres meſures : mais il faut ſervir ſes Amis en toutes choſes. En quelle aſſiette eſt vôtre Ame préſentement, Monſieur* Guillaut, *mon Ami?* „ En aſſez bonne, „ répondit *Guillaut*, ſi elle n'étoit pas „ inquietée d'une choſe qui trouble un „ peu ſon repos : c'eſt, Monſieur le „ Théologal, d'avoir abuſé le Peuple „ trente ans durant, dans la Profeſſion „ & l'Exercice d'une Science où je ne

„ cro-

„ croyois point. “ *Scrupule d'un homme affoibli par la maladie !* reprit le Théologal : *chacun fait ſon Métier, & n'en répond pas. Je ſuis Théologal il y a vingt ans, & ne ſuis pas plus aſſûré de ma Théologie, que vous de vôtre Medecine ; cependant je n'en ai pas le moindre ſcrupule ; car, comme j'ai dit, chacun fait ſa Profeſſion.* La choſe fut ſûë de quelques Particuliers, qui la donnerent bien-tôt au Public ; & là-deſſus on a formé une Accuſation grave & importante contre ces Meſſieurs. C'eſt ce qui nous a occupés tout le matin.

MR. CRISARD.

Je ne doute point que vous n'ayez fait ce que vous avez pû pour les ſervir, car ils ont toûjours été de vos Amis.

PERRETTE.

Juſques-là, Monſieur, je ne voi rien qui puiſſe rendre mes Etrênes meilleures.

MR. CRISARD.

Attendez, *Perrette* ; tout ira mieux.

CRISOTINE.

Reſpect, cruel reſpect, qui faites mon ſilence,
Quand je dois par mon chant animer des Amours

Pour-

Pourquoi m'impoſez-vous la dure obéiſſance,
De ne chanter jamais, & d'écouter toûjours?

Mr. CRISARD.

Quoi! vous chantez encore; & dans le tems que je vous conte la plus glorieuſe action de ma vie.

Me. CRISARD.

Elle ne chantera plus, Monſieur: pour l'amour de Dieu n'y prenez pas garde, & achevez.

Mr. CRISARD.

Le Conſeiller *Patras*, Homme de grand Eſprit, & mon Concurrent ordinaire en toutes choſes; le Conſeiller *Patras* étoit fort contraire à mes Amis; & je ne craindrai pas d'avouer ici, que j'ai été aſſez incommodé de ſes raiſons: mais j'ai cité tant de Loix & de Coûtumes, qu'il ne ſavoit que faire de ſon Eſprit, pour être accablé de la multitude de mes Allégations. Néanmoins l'Aſſemblée demeuroit encore ſuſpenduë entre la force de ſes Raiſons & le poids de mes Autorités, quand je me ſuis rendu maître des affections par un Diſcours pathétique, ſur le ſujet de Mr. *Millaut*.

„ Quoi donc, Meſſieurs, ai-je dit; „ ferons-nous l'injuſtice & la violence à

„ Monſieur *Millaut*, nôtre Concitoyen
„ & nôtre Théologal, de le tirer d'une
„ poſſeſſion où ſont ſes pareils depuis
„ quatre mille années? Que nous a-t-il
„ fait pour le rendre de pire condition
„ que n'ont été ceux de ſon Métier chez
„ tous les Peuples? Les Prêtres de *Del-*
„ *phes* étoient Fourbes, & n'en étoient
„ pas moins honorés de tout le monde.
„ Les Sacrificateurs avoient les mêmes
„ Fourberies chez les *Grecs*, & on avoit
„ pour eux la même vénération. Les
„ Pontifes, les Aruſpices, les Augures
„ ont abuſé les *Romains*, & les *Romains*
„ les ont reſpectés. La plûpart des Rab-
„ bins ont eu les mêmes talens chez les
„ *Juifs*, en vertu de quoi ils ont joüi de
„ ſemblables avantages. Et nôtre Com-
„ patriote, Monſieur *Millaut*, qui pen-
„ ſoit vivre ſous la douce & paiſible au-
„ torité de ſon Caractére, avec un plein
„ droit de faire ce qu'ont fait tant d'au-
„ tres; & Monſieur *Millaut*, nôtre
„ ſavant & illuſtre Théologal, ſe verra
„ deshonoré, ſe verra ruiné, ſe verra
„ perdu; & par qui, Meſſieurs? par ſes
„ Concitoyens, & par ſes Amis. *O tem-*
„ *pora! O mores!* C'eſt donc-là, grand
„ Théologal, la recompenſe de vos tra-

vaux;

„ vaux ; c'eſt donc-là le fruit de vos „ veilles!

Mr. CRISARD.

Monſieur *Criſard*, je ne m'étonne point que vous ayez emporté l'Affaire, quel Juge auroit pû tenir contre vous?

PERRETTE.

Bonne-foi, cela étoit beau, je commence à mieux eſperer de mes Etrênes.

Mr. CRISARD.

Ce n'eſt pas encore tout : voici un trait de l'ancienne Eloquence, qui fit les dernieres impreſſions.

Mr. CRISARD.

Et quel étoit ce trait, Monſieur *Criſard?*

Mr. CRISARD.

Je me ſuis adreſſé aux Murailles de nos Ecôles, & aux Chaires de nos Egliſes, pour les faire parler en faveur de Monſieur *Millaut*.

PERRETTE.

Il fait bon vivre, on apprend toûjours quelque choſe. Je croyois que les Prédicateurs parloient toûjours dans les Chaires, & n'aurois jamais crû, que les Chaires euſſent parlé pour les Prédicateurs.

MR. CRISARD.

C'eſt une figure de Rhétorique, & des plus belles. Voyez comment je m'en ſuis ſervi, & comprenez-en la force.

PERRETTE.

Je meurs d'envie de voir cette Figure, qui fait parler les Murailles.

ME. CRISARD.

Perrette n'entend pas ce que c'eſt que d'une Eloquence : mais pourſuivez, Monſieur, je vous prie.

MR. CRISARD.

„ Prenez des Langues, Murailles des „ Ecôles où Monſieur le Théologal a „ enſeigné ſi ſavamment & ſi utilement ; „ prenez des voix, Chaires, où il a „ monté pour faire entendre la ſienne a- „ vec l'admiration de ſes Auditeurs ; pa- „ roiſſez, paroiſſez devant ſes Juges, „ inſpirées de ſon Eſprit, & apportez „ pour ſa défenſe les raiſons que vous lui „ avez ouï donner pour nôtre Inſtruc- „ tion. Quelque ſourdes que vous ſo- „ yez, il ſe ſera fait entendre ; quelque „ inſenſibles qu'on vous croye, il aura „ ſû vous animer. Il peut bien être, „ Meſſieurs, il peut bien être, que „ Monſieur *Millaut* ſera damné par ce „ qu'il

„ qu'il croit : mais c'eſt ſon affaire, & „ non pas la nôtre. Il nous ſauve, Meſ- „ ſieurs, par ce qu'il enſeigne, & par „ ce qu'il prêche ; voila le vrai mérite „ d'un Théologal : il fait ſa damnation „ & nôtre ſalut, nous avons ſujet d'être „ contens. Pour Monſieur *Guillaut* le „ Médecin, je ne prendrai pas la peine „ de le juſtifier. La Médecine eſt une „ Science de conjectures, où le Méde- „ cin peut bien ne croire pas trop lui- „ même, & *Mayerne* ce grand Méde- „ cin, diſoit extraordinairement, que *la* „ *Forfanterie étoit la plus ſûre partie de la* „ *Médecine.* " Là toute l'Aſſemblée ſe tourna de mon côté, & l'on vit *Patras*, le grand *Patras* donner du nez en terre avec ſes raiſons. Ainſi, ma Toute, j'ai conſervé glorieuſement un Médecin, qui ne croit pas à la Médecine : & un Théologal, qui ne croit pas davantage à la Théologie.

CRISOTINE.

Ah ! mon Pere, que n'aviez-vous lû la Comédie de *Pſyché*, ou l'Opera de *Cadmus* : vous euſſiez bien envoyé paître Monſieur *Millaut* avec ſa Théologie, pour rétablir les Sacrificateurs. O la bel-

le & dévote choſe qu'un Sacrifice d'*Apollon*, ou de *Mars!*

O Dieux, ô Dieux, quand eſt-ce qu'on verra
Vôtre Culte par tout, ainſi qu'à l'Opera?

Mr. CRISARD.

Vous n'étes pas ſeulement folle, ma Fille, vous étes idolatre.

CRISOTINE.

Je ſerai tout ce qu'il vous plaira, mon Pere; mais je ſai bien que vous ſeriez pour les Dieux, auſſi bien que moi, ſi vous aviez lû tous les Opera de *Baptiſte*.

Mr. CRISARD.

Alſez à vôtre Chambre, inſenſée que vous étes: *Perrette*, ne l'abandonnez pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MR. CRISARD, ME. CRISARD.

MR. CRISARD.

C'En eſt fait, ma Femme, vôtre Fille eſt perduë; & ſa perte, vôtre indulgence l'a cauſée.

ME. CRISARD.

Ah! Monſieur; n'ai-je pas aſſez d'affliction du malheur de ma Fille, ſans que vous m'accuſiez d'en être la cauſe.

MR. CRISARD.

Et qui en accuſerai-je donc? *Perrette? Perrette*, qui nous a ſi bien avertis de toutes les Folies où elle étoit prête de tomber.

ME. CRISARD.

La contradiction de *Perrette* à ſes jeu-

nes fantaiſies, n'a fait autre choſe que de l'y faire opiniâtrer davantage.

Mr. CRISARD.

Je vous prie, n'accuſons pas les innocens.

Me. CRISARD.

A vôtre compte, je ſuis la ſeule coupable.

Mr. CRISARD.

Mon compte eſt bon, ma Femme, & trop bon.

Me. CRISARD.

Que pouvez-vous me reprocher? qu'ai-je fait, pour mettre la pauvre Fille dans l'état où elle eſt?

Mr. CRISARD.

Qu'avez-vous fait! Et qui a rien fait que vous? N'eſt-ce pas vous qui lui avez fourni tous ſes Romans, & ſes autres Livres d'Amourettes? N'eſt-ce pas vous qui l'avez habillée cent fois en Bergere, avec ce beau Penon de *Tirſolet?* Parbieu, vous m'avez fait plus de dépenſe en Houlettes, que ne valent mes gages de Conſeiller. On n'a pas repréſenté un Opera dans *Paris*, que vous n'ayez fait venir; & je ſuis trompé, ou le dernier eſt venu par la Poſte. Je le devine au compte

te de mon Argent ; ce que je ne dis pas pour vous le reprocher : mais enfin, ma Femme, toutes ces dépenſes-là ont abouti à rendre ma Fille folle.

Mr. CRISARD.

Oh ! bien, il faut qu'elle paye ſa folie : quoi que je n'aye qu'elle, & qu'il me fâche fort de voir aller nôtre Bien à d'autres, qu'à nos Enfans, je conſentirai qu'elle ſoit Religieuſe.

Mr. CRISARD.

Je hai les Collateraux plus que perſonne. Ce ſont des Héritiers, que la Nature ne nous a pas donnés, & que nous ne nous ſommes pas faits. Dieu ſait le plaiſir que j'aurois à me choiſir un Gendre : ce ſeroit une eſpece d'adoption, & j'aime tout ce qui tient un peu du Droit Romain : mais en l'état qu'eſt ma Fille, on ne ſauroit qu'en faire. Plût à Dieu qu'elle fût dans un Convent !

Mr. CRISARD.

Qui peut empêcher qu'elle ne ſoit dans un Convent ? Deux mille francs de plus la feront recevoir par tout : on ſe battra dans les Religions, à qui l'aura.

Mr. CRISARD.

Et *Criſotine* ſe battra pour n'y aller pas.

Il faut autre choſe qu'un Crucifix pour Epoux à *Criſotine*. Voyez-vous, ma Femme, tous ces Opera-là aboutiſſent à donner une grande envie d'operer.

MR. CRISARD.

J'entens ce que vous voulez dire par *operer*: mais jamais Fille qui ait appartenu à la Race des *Montifas* au dixiéme degré, n'a eu de penchant à de telles Operations. Ah! Monſieur, cela eſt trop deſobligeant. Je ſouffre que vous ſupportiez *Perrette* contre vôtre Fille, & contre moi: mais en ce qui regarde l'Honneur, je ne ſouffre de perſonne; non plus d'un Mari, que d'un autre.

MR. CRISARD.

Je demande pardon à la Race des *Montifas*, & revenons à nos Convens. Croyez-vous qu'il y ait un Convent au Mondez qui reçoive *Criſotine*; ou qui ne la mette dehors, ſi elle y eſt reçûë? Quand les Religieuſes chanteront Matines, elle chantera l'Opera; quand elles prieront la Vierge, elle invoquera *Venus*; & quand le Chapelain dira la Meſſe pour les bonnes Sœurs, elle ne parlera que de la beauté des Sacrifices. On la mettra dehors, ma Femme, on la mettra dehors; & nous ſerons obligés de la reprendre, auſ-

auſſi folle au ſortir du Monaſtére, qu'elle peut l'être aujourd'hui dans la Maiſon. Mais appellons *Perrette*, & ſachons d'elle en quel état eſt *Criſotine*.

Mr. CRISARD.

C'eſt la moindre curioſité qu'on puiſſe avoir.

Mr. CRISARD.

Perrette, vien-ça, vien un peu diſcourir avec nous.

SCENE II.

Mr. CRISARD, Me. CRISARD, PERRETTE.

Mr. CRISARD.

EN quel état as-tu laiſſé nôtre petite Payenne?

PERRETTE.

Elle ne fut jamais ſi aiſe en ſa vie.

Mr. CRISARD.

Je me doutois bien que ſes imaginations ne dureroient pas long-tems.

PERRETTE.

Bonne-foi, elle ſeroit bien fâchée de ne les avoir plus. Elle y prend trop de

plaiſir. Je viens de la laiſſer avec une douzaine de Dieux, qui danſent comme des perdus; & ce n'eſt pas tout: il y en a d'autres qui deſcendent, il y en a qui montent: il y en a à droite, & à gauche, devant, derriere; tout en eſt plein. Je lui ai dit nettement; *Mademoiſelle, je ne ſai comment cela ſe fait; car nôtre Curé au Sermon, & ſon Vicaire au Catechiſme, nous ont toûjours dit qu'il n'y en avoit qu'un.*

„ Ils avoient raiſon autrefois, *Perrette*,
„ m'a-t-elle répondu: mais depuis les
„ Opera, les choſes ont bien changé.
„ Je ne puis pas t'en dire davantage;
„ auſſi bien cela te paſſe: nettoye la Ro-
„ be de ton Maître, c'eſt aſſez pour
„ toi.

Mr. CRISARD.

Ma Femme, il n'y a pas de tems à perdre: il faut déclarer la Folie de nôtre Fille.

Me. CRISARD.

Ah! Monſieur, vous voulez vous défaire de vôtre Fille & de vôtre Femme en même tems. J'aime autant mourir, que de voir déclarer ma Fille folle.

Mr. CRISARD.

Et moi, je ne veux pas me perdre. Après avoir ſauvé le Théologal, accuſé de

de ne croire pas trop en Dieu, je me ferois une bonne affaire de garder dans ma maiſon une Fille qui en croit cent. J'ai du Bien, des Envieux, & des Ennemis; je dois prendre garde à moi. Ma Fille eſt folle, & parbieu on la connoîtra pour folle: cela me garantira de tout.

MR. CRISARD.

Helas! je penſois la marier avec le Baron de *Montifas*, qui eſt Noble comme le Roi, & Vaillant comme ſon Epée: s'il vient à ſavoir ſa folie, il n'en voudra pas. Au Nom de Dieu, mon Tou-tou, differe la choſe pour quelques jours: je connois la cervelle de ma Fille; elle ne peut pas être affligée long-tems.

MR. CRISARD.

Nous ſommes bien au tems des *Tou-tou*. Voici une Affaire où il y va de nôtre perte: ſongeons à y remédier. *Perrette*, tu as du Sens, di-moi ce que je dois faire en cette occaſion?

PERRETTE.

Moi! Monſieur? je la ferois traiter par quelque bon Médecin; car peut-être que ſa Cervelle n'a qu'une contuſion qui ſe peut guerir. Si les Remedes n'y font

rien, Ma-foi je ne marchanderois pas à déclarer ſa folie : mais, je voudrois avoir eſſayé la voye du Médecin auparavant.

Mr. CRISARD.

Je ſuivrai ton avis, & ſui le mien : va voir ce que fait *Criſotine* ; ſi elle s'endort, ou ſi elle paſſe dans ſa Garde-robe, enlève promtement tous les Opera qu'elle peut avoir dans ſa Chambre. Ils ont cauſé la Maladie, & je crains qu'ils ne l'entretiennent, tant qu'elle les aura. Apporte tout ; c'eſt par là qu'il faut commencer : mais n'eſt-ce pas là Monſieur *Guillaut*, mon bon Ami ? c'eſt lui-même ; il ne pouvoit pas venir plus-à-propos. Il eſt homme d'Eſprit, & fort capable de me ſervir dans l'affaire de ma Fille.

SCENE III.

Mr. GUILLAUT, Mr. CRISARD.

Mr. GUILLAUT.

MOnſieur, je ſuis venu vous remercier très-humblement du Service que vous m'avez rendu. Mon innocence pourroit me le faire appeller Juſtice : mais

mais je le reçois comme une Grace, & veux bien devoir plus à mon Ami qu'à mon Juge.

Mr. CRISARD.

Je vous ai défendu de la Perſécution par Juſtice, & un ſentiment d'Amitié m'a donné de la chaleur pour la Défenſe; mais, Monſieur, je vous demande un ſervice à mon tour. J'ai beſoin de vous dans vôtre Profeſſion, comme vous avez eu beſoin de moi dans la mienne.

Mr. GUILLAUT.

Vous n'avez qu'à ordonner. Mon Art n'eſt pas infaillible, & vous l'avez ſû très-bien remarquer en ma faveur: on ne laiſſe pas néanmoins d'y trouver quelquefois de grands ſecours. Je ſouhaite que vous, ni les vôtres n'en ayez jamais beſoin: s'il arrivoit pourtant que vous euſſiez affaire de gens de nôtre Métier, il n'y en a point, Monſieur, qui employât ſes ſoins avec tant de zéle, que j'employerois les miens pour vous ſervir.

Mr. CRISARD.

Ce n'eſt pas moi qui en ait beſoin, Monſieur *Guillaut*; je me porte, Dieu merci, fort bien: mais, pour ne vous pas tenir davantage en ſuſpens, ma Fille

Cri-

Criſotine que vous connoiſſez, ce gentil Eſprit, cette douce Muſicienne; je le tranche tout net, ma Fille eſt folle.

Mr. GUILLAUT.

C'eſt quelque petite alteration d'Eſprit, cauſée par un Inſomnie.

Mr. CRISARD.

Point du tout.

Mr. GUILLAUT.

Par quelque Vapeur.

Mr. CRISARD.

Encore moins.

Mr. GUILLAUT.

Par quelque Paſſion honnête, mais trop forte.

Mr. CRISARD.

Rien de tout cela. Elle eſt folle; de la plus étrange Folie que l'on puiſſe imaginer.

Mr. GUILLAUT.

N'eſt-ce point quelque Folie qui lui ſoit venuë de la Lecture des Romans? Les Romans gâtent aſſez ſouvent l'Eſprit des jeunes perſonnes.

Mr. CRISARD.

Je ne voudrois pas dire qu'ils n'y euſſent quelque part: mais c'eſt la moindre.

Les

Les Opera, Monſieur *Guillaut*, lui ont tourné la cervelle. Ce Chant, ces Danſes, ces Machines, ces Dragons, ces Héros, ces Dieux, ces Démons, l'ont démontée; ſa pauvre Tête n'a pû reſiſter à tant de Chiméres à la fois. Elle ne vous ſaluera qu'en chantant; & je penſe qu'elle aimeroit mieux ſe laiſſer mourir de faim & de ſoif, que de demander à manger & à boire ſans Muſique. Elle dit une choſe que je ne croi pas trop: (comme c'eſt une affaire de fait, je veux m'en informer au premier qui viendra de *Paris*:) c'eſt, qu'il n'y a pas un homme de condition à la Cour, qui ne chante en parlant, comme on fait à l'Opera. Qu'en penſez-vous, Monſieur *Guillaut?*

MR. GUILLAUT.

Je revins de *Paris* environ trois ſemaines avant que de tomber malade; & c'étoit, s'il m'en ſouvient, quatre mois après la premiere Repréſentation de l'Opera. En ce tems-là on parloit encore à la Cour de la maniere accoûtumée. J'étois ſouvent chez Monſieur le Maréchal de *Villeroi* nôtre Gouverneur; j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, & de le voir joüer ſouvent au Piquet; mais en toutes

tes choſes il s'expliquoit très-nettement, comme ſes Peres, ſans Chant, ni Muſique. Je vous dirai bien que les Femmes & les Jeunes gens ſavent les Opera par cœur; & il n'y a preſque pas une maiſon où l'on n'en chante des Scenes entieres. On ne parloit d'autre choſe que de *Cadmus*, d'*Alceſte*, de *Theſée*, d'*Atys*. On demandoit ſouvent un *Roi de Scyros*, dont j'étois bien ennuyé; il y avoit auſſi un certain *Lycas peu diſcret*, qui m'importunoit ſouvent; *Atys eſt trop heureux*, & *les bien-heureux Phrygiens*, me mettoient au deſeſpoir. Cela n'alloit pas plus avant; & ſelon mon goût, c'en étoit bien aſſez. Ce qui eſt arrivé depuis, je ne le ſai pas.

MR. CRISARD.

Ma Fille diroit-elle bien vrai?

MR. GUILLAUT.

Je ne voudrois pas jurer le contraire: quand on trouve bon au Théatre, qu'un Maître parle à ſon Valet en chantant, on n'eſt pas trop éloigné de parler aux ſiens de même à ſon Logis: mais il eſt tems de ſavoir ce que fait nôtre Malade. Appellez vôtre Servante. La voila; & d'où vient-elle avec ce paquet de Livres?

MR.

Mr. CRISARD.

Elle vient de la Chambre de *Criſotine*; & tous ces Livres que vous voyez, ſont ſes Opera, que je lui ai fait enlever.

Mr. GUILLAUT.

Vous avez ſagement fait de lui ôter ce qui a cauſé ſa maladie.

SCENE IV.

Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT, PERRETTE.

Mr. CRISARD.

Perrette, que fait *Criſotine*?

PERRETTE.

Elle dort du meilleur ſomne du monde. Penſez-vous que j'euſſe pû emporter ſes Livres, ſi elle ne ſe fût pas endormie? On lui eût plûtôt arraché l'Ame, que ſes Opera. Je ne lui ai rien laiſſé, qu'un petit OFFICE DE LA VIERGE, qu'elle diſoit autrefois, avant qu'elle eût l'Entêtement de ſes Déeſſes, & de ſes Dieux.

Mr. GUILLAUT.

Elle dort de laſſitude, après quelque grand

grand travail d'Eſprit. La Nature cherche à ſe remettre d'une telle agitation ; & c'eſt moins un véritable Sommeil, qu'un Repos.

PERRETTE.

Ma-foi vous y êtes, avec vos Raiſons de Médecine. Elle dort d'un Sommeil qu'elle a trouvé dans le dernier Opera. Apprenez-en les Vers, Monſieur *Guillaut*, vous la ferez mieux dormir avec cela, qu'avec tout l'Opium des Apoticaires. Mais tenez ; voila ſes Livres, faites-en ce que vous voudrez.

Mr. GUILLAUT.

Comme la Folie de Mademoiſelle vôtre Fille approche fort de celle de *Don Quichote*, *Perrette* a eu raiſon de faire la même choſe des Opera, que firent la bonne Niéce, & la Servante, des Livres de Chevalerie ; & en attendant que Mademoiſelle ſe réveille, nous en ferons l'examen, s'il vous plaît, à l'exemple du Curé, & de Maître *Nicolas*.

Mr. CRISARD.

J'ai toûjours aimé la Muſique : mais je ne m'y connois pas ſi bien que vous. Prononcez, Monſieur *Guillaut* ; je ſuivrai vos Jugemens.

Mr.

MR. GUILLAUT.

Je ſuis fou des Vers, & de la Muſique ; & je vai tous les ans à *Paris*, autant pour voir ce qu'on fait ſur les Théatres, que pour apprendre ce qu'on dit aux Ecôles de Médecine. Mais revenons à nos Opera.

MR. CRISARD.

Ouvrons ce petit, qui eſt le premier en ordre. C'eſt l'OPERA D'ISSY, fait par *Cambert*.

MR. GUILLAUT.

Ce fut comme un Eſſai d'Opera qui eut l'agrément de la Nouveauté : mais ce qu'il eut de meilleur encore, c'eſt qu'on y entendit des Concerts de Flutes ; ce que l'on n'avoit pas entendu ſur aucun Théatre depuis les *Grecs* & les *Romains*.

MR. CRISARD.

Celui-ci eſt POMONE, du même *Cambert*.

MR. GUILLAUT.

POMONE, eſt le premier Opera François, qui ait paru ſur le Théatre. La Poëſie en étoit fort méchante, la Muſique belle. Monſieur de *Sourdiac* en avoit fait les Machines ; c'eſt aſſez dire, pour nous

nous donner une grande idée de leur beauté : on voyoit les Machines avec ſurpriſe, les Danſes avec plaiſir ; on entendoit le Chant avec agrément, les Paroles avec dégoût.

MR. CRISARD.

En voici un autre, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR.

MR. GUILLAUT.

Cet autre eût quelque choſe de plus poli, & de plus galant. Les Voix & les Inſtrumens s'étoient déja mieux formés pour Exécution. Le PROLOGUE étoit beau, & le TOMBEAU DE CLIMENE fut admiré.

MR. CRISARD.

Celui-ci eſt écrit à la main. Liſez, Monſieur *Guillaut*.

MR. GUILLAUT.

C'eſt l'ARIANE de *Cambert*, qui n'a pas été repréſentée : mais on en vit les Répétitions. La Poëſie fut pareille à celle de POMONE, pour être du même Auteur ; & la Muſique fut le Chef-d'œuvre de *Cambert*. J'oſe dire que les *Plaintes d'Ariane*, & quelques autres endroits de la Piéce, ne cédent preſque en rien à ce que *Baptiſte* a fait de plus beau. *Cambert*

bert a eu cet avantage dans ſes Opera, que le Récitatif ordinaire n'ennuyoit pas, pour être compoſé avec plus de ſoin que les Airs même, & varié avec le plus grand Art du monde. A la vérité, *Cambert* n'entroit pas aſſez dans le ſens des Vers, & il manquoit ſouvent à la véritable Expreſſion du Chant ; parce qu'il n'entendoit pas bien celle des Paroles. Il aimoit les Paroles qui n'exprimoient rien, pour n'être aſſujetti à aucune Expreſſion, & avoir la liberté de faire des Airs purement à ſa fantaiſie : *Nanete*, *Brunete*; *Feuillage*, *Bocage*; *Bergere*, *Fougere*; *Oiſeaux* & *Rameaux*, touchoient particuliérement ſon Génie. S'il faloit tomber dans les Paſſions, il en vouloit de ces violentes, qui ſe font ſentir à tout le monde : à moins que la Paſſion ne fût extrême, il ne s'en appercevoit pas. Les Sentimens tendres & délicats lui échappoient : l'ennui, la triſteſſe, la langueur, avoient quelque choſe de trop ſecret, & de trop délicat pour lui : il ne connoiſſoit la douleur que par les cris, l'affliction que par les larmes ; ce qu'il y a de douloureux & de plaintif ne lui étoit pas connu.

MR. CRISARD.

Mais avec cela il ne laiſſoit pas d'être habile homme. MR.

MR. GUILLAUT.

Il avoit un des plus beaux Génies du monde pour la Muſique; le plus entendu & le plus naturel: il lui faloit quelqu'un plus intelligent que lui, pour la direction de ſon Génie. J'ajoûterai une Inſtruction, qui pourra ſervir à tous les Savans en quelque matiere que ce puiſſe être; c'eſt de rechercher le commerce des Honnêtes-gens de la Cour, autant que *Cambert* l'a évité. Le Bon-goût ſe forme avec eux: la Science peut s'aquerir avec les Savans de Profeſſion; le bon uſage de la Science ne s'aquiert que dans le Monde.

MR. CRISARD.

Voici tous les Opera de *Baptiſte*. CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ATYS; quel ſentiment en avez-vous?

MR. GUILLAUT.

Celui de toute la *France*; qu'on n'en a point vû qui approchent de leur Beauté: je ſui mon Goût, comme les autres, ſur le ſujet de la Préference. Voici ce que j'en croi, ſans rien décider. On trouve de plus beaux Morceaux dans CADMUS; une Beauté plus égale dans ALCESTE: le Rôle de *Medée* eſt merveilleux dans

THE-

THESE'E: il y a quelques *Duo*, quelques Airs dans la Piéce fort ſinguliers. Les Habits, les Décorations, les Machines, les Danſes ſont admirables dans ATYS: la *Deſcente de Cybele* eſt un Chef-d'œuvre : le Sommeil y regne avec tous les Charmes d'un Enchanteur. Il y a quelques endroits de Recitatif parfaitement beaux, & des Scenes entieres d'une Muſique fort galante & fort agréable. A tout prendre ATYS a été trouvé le plus beau: mais c'eſt-là qu'on a commencé à connoître l'ennui que nous donne un Chant continué trop long-tems.

MR. CRISARD.

N'auroit-on pas eu raiſon de le connoître auſſi dans les autres Opera?

MR. GUILLAUT.

On auroit eu raiſon aſſûrément; car entendre toûjours chanter, eſt une choſe bien ennuyeuſe: mais dans le premier Entêtement des *François*, les Sages oppoſeroient en vain leur Raiſon à la chaleur de la Fantaiſie: quand l'Entêtement diminuë, la Fantaiſie ne tient pas longtems contre la Raiſon; & vous verrez qu'au premier Opera, qui ſera repréſenté, la Nature fera mieux ſentir encore

la langueur d'une continuelle Muſique. On ne ſouffrira pas éternellement, que le véritable uſage de la Parole ſoit anéanti ſur le Théatre. Nous nous laſſerons enfin, de tant de Divinités chantantes, & danſantes : j'eſpere que nous les ſupplierons avec reſpect d'aller faire leur Métier dans les Cieux, & de nous laiſſer faire le nôtre ſur la Terre.

MR. CRISARD.

Quand penſez-vous qu'on leur faſſe ce compliment-là ?

MR. GUILLAUT.

Quand l'habitude aura fait naître l'ennui, il ſera permis aux gens éclairés de faire connoître la Raiſon. Il faut avouër qu'on ne peut pas mieux faire, que fait *Quinault* ; ni ſi bien, que fait *Baptiſte*, ſur un ſi méchant Sujet : mais la conſtitution de nos Opera eſt tellement défectueuſe, qu'on les verra tomber, à moins qu'elle ne ſoit changée. Je ne ferai pas le deshonneur à *Baptiſte* de comparer les Opera de *Veniſe* aux ſiens. L'excellence de nos Symphonies & de nos Danſes, pourroit-elle être comparée au ridicule des leurs ? Je conviendrai avec les *Italiens* de la beauté de leur Compoſition pour le

le Chant, s'ils tombent d'accord avec moi de leur pitoyable Exécution : & quant à la Muſique des Inſtrumens, ils me permettront de ne pas admirer ce Chef-d'œuvre de Science, qui trouve le ſecret ſur quatre Notes, d'ennuyer quatre heures les perſonnes de bon-goût. Mais je ne m'apperçois pas que je m'arrête ici trop long-tems : j'ai d'autres Malades à voir. Je reviendrai dans peu de tems pour voir Mademoiſelle vôtre Fille.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CRISOTINE *penſant être* HERMIONE, TIRSOLET *s'imaginant être* CADMUS, PERRETTE.

CRISOTINE *chante un Air que chante* HERMIONE *dans l'Opera de* CADMUS.

AMour, voi quels maux tu nous fais?
Où ſont les biens que tu promets?
N'as-tu point pitié de nos peines?

Tes rigueurs les plus inhumaines,
Seront-elles toûjours pour les plus tendres Cœurs?
Pour qui, cruel Amour, gardes-tu tes douceurs?*

TIRSOLET.

Mourir eſt toute mon envie.
Achevons un funeſte ſort:
C'eſt aſſez de Bien dans la mort,
Que la fin des maux dans la vie.

CRISOTINE.

Il faut vivre, *Cadmus*, quoi qu'on puiſſe endurer:
La derniere des tyrannies,
Eſt celle d'une Mort, qui viendroit ſéparer
Deux volontés ſi bien unies.

TIRSOLET.

Beaux Yeux, ſi je ne vous voi plus,
Le Jour n'a point de Biens, qui ne ſoient ſuperflus.

CRISOTINE.

De ceux qu'on ne voit plus on conſerve l'idée.

TIRSOLET.

Chez les Morts, *Hermione*, elle ſera gardée.
Belle Hermione, *helas! puis-je vivre ſans vous?*
Nous nous étions flatés, que nôtre Sort barbare,
Auroit épuiſé ſon courroux.
Quelle rigueur, quand on ſépare
Deux Cœurs, prêts d'être unis par des liens ſi doux;
Bel-

* *Opera de* CADMUS, *Acte II. Sc. V.*

Belle Hermione, *helas! puis-je vivre ſans vous* *?

CRISOTINE.

Vivez, *Cadmus*..... mais que viens-je d'entendre?

Vivez. Adieu; l'on pourroit nous ſurprendre.

PERRETTE *qui les a écoutés les ſurprend.*

Ah! Madame l'*Hermione*, je vous y attrape; & vous voila bien Camus, Monſieur le *Cadmus*, de me voir ici. Vous aviez donc pris le tems que je n'y étois pas, pour venir faire des Condoliances, & chanter tous vos *Helas?* Finiſſez les *Hermionages*, Monſieur *Tirſolet*, & ſortez promtement. Dehors, dehors; montrez-nous les épaules.

CRISOTINE.

Ah! Ah!

PERRETTE.

Diriez-vous pas des Comédiens avec leurs *ha! ha!* Pardi, je penſe être ſur un Thiatre.

TIRSOLET *penſant être* CADMUS.

Belle *Hermione*, il faut mourir.

CRISOTINE *penſant être* HERMIONE.

Mon cher *Cadmus*, il faut ſouffrir.

* CADMUS, *Act. V. Sc. I.*

TIRSOLET.

Mes maux ont laſſé ma conſtance.

CRISOTINE.

Tout cede à la perſéverance.

TIRSOLET.

Mais que ſert de perſévérer,
Si ce n'eſt que pour endurer?

CRISOTINE.

Une Mort qui finit nos peines
En même tems finit nos chaînes.

TIRSOLET & CRISOTINE *enſemble.*

Ah! vivons & ſouffrons, ſi la fin de nos jours
Devient celle de nos Amours.

PERRETTE.

Qu'on ſe ſépare une fois pour toutes.

CRISOTINE.

Séparons-nous, le Ciel l'ordonne.
Adieu, *Cadmus.*

TIRSOLET.

Adieu! belle *Hermione.*

PERRETTE.

Dépêchez-vous, *Tirſolet:* ſi Monſieur *Criſard* vous trouve ici, je ne ſai pas ce qui en arrivera, car il a la tête furieuſement échauffée contre les *Cadmus.* Je l'entens venir; rentrez, *Criſotine*, rentrez, que je m'enferme avec vous.

SCE-

SCENE II.

MR. GUILLAUT, MR. CRISARD.

MR. GUILLAUT.

VOyons un peu comment nous traiterons nôtre Malade. Pour moi j'aime mieux conſulter avec un homme de bon-ſens, qui ne ſoit pas Médecin, qu'avec le plus vieux & le plus ſavant Médecin, qui ne ſoit pas homme de bon-ſens.

MR. CRISARD.

Monſieur *Guillaut*, je ne ſuis peut-être pas cet homme de bon-ſens: mais je connois ma Fille, & j'ai connu de bonne heure la diſpoſition qu'elle avoit à devenir quelque choſe de pareil à ce qu'elle eſt. Les ASTRE'ES lui avoient donné la fantaiſie d'être Bergere; les Romans lui avoient inſpiré le deſir des Avantures; & ce que nous voyons aujourd'hui, eſt l'ouvrage des OPERA.

MR. GUILLAUT.

Mais pouviez-vous voir tout cela, ſans y apporter du remede?

MR. CRISARD.

Sa Mere la gâtoit par ſon indulgence,

& je n'oſois pas ouvrir la bouche, de peur qu'on ne m'accuſât de bizarrerie, & qu'on ne me reprochât d'avoir un Eſprit de contradiction.

Mr. GUILLAUT.

Les oppoſitions étoient bonnes, quand Madame *Criſard* avoit trop d'indulgence: à l'heure qu'il eſt, il faut s'inſinuer le mieux qu'on pourra dans l'eſprit de *Criſotine*, & gagner aſſez de crédit avec elle, pour lui faire prendre les Remedes que j'ordonnerai. Je veux entrer dans toutes les Imaginations, pour trouver jour à la fin de les ruïner, & de la ramener inſenſiblement au Bon-ſens. Voila mon projet; je ne ſai pas s'il réüſſira.

Mr. CRISARD.

Sa Mere vient à nous fort mal-à-propos. Elle a perdu l'eſprit quaſi autant que ſa Fille: je ſuis tout embarraſſé devant elle, & je ſors de mon embarras, en lui diſant des vérités, qui ne lui ſont pas agréables.

SCE-

SCENE III.

ME. CRISARD, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

JE viens de laiſſer ma Fille dans le plus pitoyable état du monde. La pauvre créature s'étoit endormie en chantant certains Airs de l'Opera, qui ſont compoſés exprès pour faire dormir ; *Perrette* lui a enlevé ſes Livres, & entr'autres celui où elle trouvoit ſon Sommeil ; c'eſt être bien barbare.

MR. CRISARD.

Je vous prie, ma Femme, retirez-vous. Nous ſongeons, Monſieur *Guillaut* & moi, aux moyens de pouvoir guerir vôtre Fille. Laiſſez-nous-en le ſoin, & vous retirez.

ME. CRISARD.

Je n'ai pas eu le cœur de la tenir enfermée plus long-tems ; & la voici qui vient toute furieuſe, ſe plaindre du tort qu'on lui a fait : voyez ce que vous y ferez. Pour moi je m'en vais ; auſſi bien ne me veut-on pas ici.

SCENE IV.

CRISOTINE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

CRISOTINE.

FUyez, Tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux:
Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr. CRISARD.

Criſotine, où allez-vous? A qui en voulez-vous? Reconnoiſſez-vous vôtre Pere?

CRISOTINE.

A l'aſpect des Parens,
Fuſſent-ils des Tyrans,
La fureur d'un Enfant auſſi-tôt ſe modere;
J'allois, & je voulois vous demander, mon Pere;
Avec de mal-heureux ſoûpirs
Ce qu'on a fait de mes Plaiſirs.

Mr. CRISARD.

Qu'entendez-vous, *Criſotine*, par vos Plaiſirs? Expliquez-vous.

CRI-

CRISOTINE.

Que tes charmes, Sommeil, m'avoient bien abuſée!
Tandis que je goûtois la douceur du Repos,
On vient de m'enlever le généreux *Theſée*
Et le reſte de mes Héros
On m'enleve les Dieux, qui paroient nôtre Scene:
L'un deſcendoit du Ciel, l'autre ſortoit des Eaux,
On voyoit les *Silvains* quitter les Arbriſſeaux
Pour venir danſer dans la Plaine.
Fuyez, Tyrans, fuyez loin de mes yeux,
Vous m'avez enlevé mes Dieux:
Je cours à la vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr. GUILLAUT.

Mademoiſelle, vous vous étes mépriſe quand vous avez crû que les Mortels vous avoient enlevé vos Dieux: ce ſont les Déeſſes, qui vous ont fait un ſi méchant tour par jalouſie; voyant que vous aviez plus de Beauté qu'elles, & que tous ces Dieux-là alloient devenir amoureux de vous.

CRISOTINE.

Que ce ſoient des Mortels, ou bien des Immortelles,

A mon reſſentiment rien ne les peut cacher:
Si l'on ne me rend pas ce qui m'étoit ſi cher,
On ſe fait avec moi, des guerres éternelles.

MR. GUILLAUT.

Si j'étois en vôtre place, je me moquerois bien des Immortelles. Laiſſez-les crever de jalouſie, & ne leur donnez pas le plaiſir de vous voir fâchée du méchant tour qu'elles vous ont fait.

CRISOTINE.

Rengainez vos conſeils, Monſieur le Médecin,
Si vous n'avez pour moi, que de vaines paroles:
Allez porter ailleurs le Grec & le Latin
Que vous avez appris autrefois aux Ecôles.

MR. GUILLAUT.

J'eſpere de vous être plus utile ici, que je ne ſerois aux Ecôles; & vous ſouffrirez que la paſſion de vous rendre quelque ſervice, me retienne auprès de vous.

CRISOTINE.

Vous venez pour me ſecourir,
Cependant je me perſuade
A vôtre teint jaune & malade,
Que vous avez, *Guillaut*, grand beſoin de guerir:

Mais,

Mais, ô Divinités, plus cheres que ma vie,
Je vous perds, & je vous oublie!
Ah! reprenons nos tranſports furieux:
Vous, qui m'avez volé mes Dieux,
Dérobez-vous à ma vengeance;
Fuyez de mon courroux la juſte violence.

Mr. CRISARD.

Songez-vous à ce que vous faites, & à ce que vous dites, devant vôtre Pere, & devant un homme de l'importance de Monſieur *Guillaut*?

CRISOTINE.

Je viens vous demander raiſon;
Vous ne la faites pas, rentrons dans la priſon. *Elle ſort.*

Mr. GUILLAUT.

Monſieur, ce n'eſt pas le moyen de guerir par la Médecine, que de ſe moquer du Médecin. *Criſotine* aime trop ſes Imaginations pour les perdre, à moins qu'on ne lui en fourniſſe d'autres, qui lui ſoient plus agréables. Je n'ai guere vû de Foux en ma vie, qui refuſent de l'Argent, ni de Filles folles qui n'écoutent parler volontiers de Mariage. Toute la Folie eſt ſuſpenduë par la propoſition de choſes ſi néceſſaires & ſi convenables à la Nature. Propoſons quelque Mariage

à Mademoiſelle *Criſotine*; une ſimple Vapeur de Mariage appaiſera toutes celles de l'Opera.

Mr. CRISARD.

Vôtre Conſeil eſt admirable; & de plus, facile à mettre en exécution: nous avons jetté les jeux ſur Monſieur de *Montifas*, autrement le Baron de *Pourgeolette*, pour en faire un Epoux à *Criſotine*. C'eſt un homme de condition, qui a du Bien, & qui ne le mangera pas. Cela nous convient aſſez, & le Mariage de ma Fille ne lui convient pas moins. On attend à tous momens ſon retour; car il ne faiſoit deſſein de demeurer à *Paris* que trois mois, & il y en a tantôt quatre qu'il y eſt. Ce n'eſt pas un homme à faire plus de dépenſe qu'il ne s'eſt propoſé.

Mr. GUILLAUT.

Je penſe voir le Baron. N'eſt-ce pas lui qui vient à nous?

Mr. CRISARD.

C'eſt lui-même.

SCE-

SCENE V.

LE BARON DE POURGEOLETTE, Mr. CRISARD, Mr. GUILLAUT.

LE BARON.

MOn Couſin, j'avois une grande impatience de vous revoir. Embraſſez-moi, mon Couſin, embraſſez-moi: encore; c'eſt bien du meilleur de mon cœur, je vous en aſſûre.

Mr. CRISARD.

Mon Couſin, vôtre Retour nous donne à tous une grande joye.

LE BARON.

Encore une Embraſſade; je ne m'en ſaurois laſſer. Dès *Paris*, mon Couſin, dès *Paris*, je ſouhaitois ce bonheur-là: embraſſez-moi.

Mr. CRISARD.

Ce que vous dites, mon Couſin, eſt trop obligeant. Vous vous divertiſſiez aſſez bien avec vos Amis de *Paris*, pour ne vous ſouvenir pas de ceux de *Lion*.

LE BARON.

Je vous ai dit la vérité, mon Couſin:

&

& ce n'eſt pas que mes Amis de *Paris* m'euſſent oublié. Sans vanité, je n'ai pas eu de peine à refaire mes Connoiſſances. C'étoit LE BARON ici, LE BARON là: il m'eût falu mettre en quatre; encore n'eût-ce pas été aſſez. On parle de l'inconſtance des Amis de Cour: je le ſai par épreuve, ils en ont cent fois moins que ceux de Province. Cependant je ſongeois toûjours au Couſin: il eſt excepté du nombre des Provinciaux; on peut faire fonds ſur lui: & embraſſez-moi, je vous prie.

MR. CRISARD.

Mon Couſin, on ne peut pas être plus ſatisfait que je le ſuis, de l'honneur de vos Careſſes, & de ce que vous vous êtes ſouvenu de moi ſi ſouvent à la Cour.

LE BARON.

A *Paris*, ai-je dit: ce n'étoit pas là même choſe à *Verſailles* & à *Saint-Germain*. Que ſerviroit de mentir? La Cour a des heures privilegiées, où l'on ne ſe ſouvient guere de la Province.

MR. GUILLAUT.

Et particulierement quand on eſt auſſi bien reçû à la Cour, que vous l'avez été.

LE BARON.

Le Roi m'a fait plus d'honneur que je ne vaux ; & je vous dirai une choſe aſſez particuliere de ce Prince ſur mon ſujet : j'étois allé au lever, & je me trouvai à la porte avec quantité de ces jeunes Meſſieurs, qu'on appelle LES MARQUIS. Après avoir attendu aſſez long-tems, je m'impatientai, & dis à l'Huiſſier ; *Huiſſier, le Baron de Pourgeolette.* L'Huiſſier crût avoir trouvé ſon *Baron de la Craſſe*, & redit tout haut ; *le Baron de Pourgeolette*, penſant faire rire le Roi, & les Courtiſans : mais il fut bien étonné quand le Roi dit auſſi-tôt, *qu'on faſſe entrer le Baron* ; j'entrai, au grand étonnement de mon Huiſſier, & de mes Marquis, que je laiſſai fierement derriere.

MR. GUILLAUT.

Monſieur le Baron, un Homme de Cour, comme vous, ne laiſſe pas échaper de ſa mémoire ce que le Roi lui dit : vous nous en rediriez bien quelque choſe.

LE BARON.

Cela ſieroit mieux dans la bouche d'un autre, que dans la mienne.

Mr. GUILLAUT.

Nous ſavons bien que vous n'étes pas homme à vous donner une Vanité mal fondée.

LE BARON.

Vous connoiſſez mon humeur : mais ſi quelque choſe étoit capable de me flater, ce ſeroit le Reproche obligeant que le Roi me voulut faire en préſence de toute ſa Cour. Ce ne fut pas le diſcours d'un Roi à un Sujet, ce fut une tendreſſe d'Ami. Je ne l'oublierai jamais ; & ſi j'avois mille vies, je les perdrois volontiers où il y auroit la moindre apparence de le ſervir.

Mr. CRISARD.

Cela veut dire, mon Couſin, que nous ne vous verrons pas long-tems ; car on dit que la Campagne commencera de bonne heure.

LE BARON.

C'eſt mon déplaiſir : mes Affaires me retiendront ici quelques mois, & je ne pourrai voir le Roi qu'à ſon retour de l'Armée.

Mr. GUILLAUT.

Mais, Monſieur, vous n'avez pas contenté nôtre curioſité ſur ce Reproche obli-

bligeant que le Roi vous fit. Vous avez trop d'égard à la Modeſtie : les Gens de Guerre & de Cour s'en diſpenſent quelquefois.

LE BARON.

Voici les propres Mots du Roi, Monſieur *Guillaut* : comprenez-en bien le ſens, je vous prie. *Comment peut-on demeurer dans une Province, quand je ſuis moi-même à l'Armée, & que tous les Gens de cœur ſont auprès de moi?* Cela veut dire, „ J'entre dans vôtre déplaiſir, Ba„ ron ; & ſai combien un Homme de „ cœur comme vous, eſt affligé de ne „ ſe pas rencontrer aux occaſions où je „ me trouve moi-même. " Ecoutez la Réponſe : elle fut prompte & aſſûrément bien tournée. *Tant que j'ai été en Province, SIRE, il ne s'eſt tiré coup de Mouſquet, qui ne m'ait fait plus de mal, que ſi je l'avois reçû ; dans la douleur que j'ai euë, de n'être pas aux lieux où l'on pouvoit ſervir* VÔTRE MAJESTÉ. Je ne mentirai point. Le Roi ſoûrit de l'agrément qu'il trouva dans la Réponſe ; & tous les Courtiſans jetterent les yeux ſur moi : ces Yeux qu'on jette ſur les perſonnes qui ſe font remarquer.

MR. CRISARD.

Mon Couſin, il ne faut pas avoir regret à la dépenſe que vous avez faite: je la tiens aſſez bien payée par cet honneur-là.

LE BARON.

Il m'en coûte bon, mon Couſin; je n'y ai pas de regret : mais il m'en coûte bon. Non pas tant à la Cour, je l'avouë, car je mangeois aux meilleures Tables, où l'on me convioit toûjours : mais *Paris* eſt un Goufre. Les Dames y ſont agréables, & leur commerce ne s'entretient pas ſans dépenſe. De dire que pas une ait voulu prendre de mon Argent, je mentirois : non, je les ai trouvées fort honnêtes là-deſſus : il eſt vrai qu'on jouë avec elles ; & l'on ne gagne pas. On ſait aſſez que le Baron eſt de *Languedoc*, & de l'humeur qu'il eſt ſes Amies ne manquent pas d'Eſſences, de Gans, & de Sachets de *Montpellier*. Au reſte deux fois la ſemaine à l'Opera, & jamais ſans Dames ; qui aſſûrément ne payent pas, où eſt le Baron de *Pourgeolette*. Demi Piſtole chaque Place ; rien moins. C'eſt une affaire réglée.

MR. CRISARD.

Mon Couſin, à propos de l'Opera, éclair-

éclairciſſez-nous d'une choſe. On dit qu'il a produit le plus étrange effet du monde dans tous les Eſprits de la Cour; c'eſt qu'on n'y parle plus qu'en chantant; le Maître au Valet, le Valet au Maître, le Pere au Fils, la Mere à la Fille, & de même dans toutes les conditions.

LE BARON.

Ah! Parbieu cela eſt bon! Et qui va dire ces Coyonneries-là? Quelque petit Bourgeois de *Lion*, à qui les Valets du Duc de *Villeroi* l'auront fait accroire, pour ſe moquer de lui. J'ai été tous les matins au Lever, où je n'ai jamais ouï chanter, ni grands, ni petits Officiers. Chez Monſieur le Duc d'*Orleans*, pas une Note de Muſique; à *Chantilly*, point de Chant: le Cadet de *Montifas* m'a mené chez Monſieur de *Louvois*: eh bien; les Capitaines parlent de leurs Recruës, & Monſieur de *Louvois* leur répond ſans chanter. Monſieur *Picon*, qui eſt de mon Pays, m'a introduit chez Monſieur *Colbert*, où j'ai vû tous les Gens d'Affaire, ſans en avoir ouï chanter un ſeul. Fauſſeté toute pure ce qu'on vous a dit. Croyez le Baron, mon Couſin, il eſt mieux informé de la Cour, que vos petits conteurs de Nouvelles, qui n'ont ja-

jamais approché de *Verſailles*, ni de *Saint-Germain.*

Mr. CRISARD.

Je ne l'avois pas crû, mon Couſin; mais il faut écouter toutes choſes.

LE BARON *à Mr.* GUILLAUT *aſſez bas.*

Je ſouffre volontiers tant de Couſinage à *Lion*: à *Verſailles*, il ne me feroit pas plaiſir.

Mr. GUILLAUT *bas.*

Il auroit-là plus de diſcretion.

LE BARON *aſſez bas.*

Ah! je le crois. Ces habitudes-là pourtant ne valent rien.

Mr. CRISARD.

Que diſiez-vous-là, mon Couſin?

LE BARON.

Je diſois, mon Couſin, que me voila revenu de la Cour, où je ne prétens pas retourner ſi-tôt. Je vais vous parler, non pas en Courtiſan galant: mais en homme ſolide, qui ſonge à s'établir, & à ſe donner du repos. Mon Couſin, mon Ami, il eſt tems de ſonger à faire des *Pourgeolets*. J'ai quarante-cinq ans paſſés, quoi que cela ne paroiſſe pas. Le Cadet de *Montifas* ne veut pas ſe marier; &

& de la façon qu'il s'expoſe, ce ſeroit une folie que de rien fonder ſur lui. C'eſt un miracle qu'il vive encore. Tout roule ſur le Baron, pour aſſûrer la Race des *Montifas*. Il faut ſe marier une fois, mon Couſin ; aidez-moi à choiſir une Maîtreſſe, qui devienne bien-tôt une Femme : non pas ſi-tôt, qu'une honnête Galanterie ne précéde le Mariage.

MR. CRISARD.

Mon Couſin, quand vous me parlez de la ſorte, vous avez envie que je m'ouvre le premier ; & je le ferai, puis que vous le voulez. La Perſonne de *Criſotine* vous plaît-elle ; & ſon Bien vous accommode-t-il ? ſi cela vous convient, vous n'avez qu'à vous faire agréer à ma Fille : l'Agrément du Pere & de la Mere vous eſt aſſûré.

LE BARON *à Mr.* GUILLAUT *bas.*

L'honneur que je fais à Monſieur *Criſard* mériteroit quelque autre terme que celui d'*Agrement* : mais on ne rompt pas une Affaire pour cela.

MR. CRISARD.

Vous parlez toûjours bas à Monſieur *Guillaut*.

LE BARON.

Je lui témoignois la joye que me donne

ne cette Ouverture. C'eſt la plus agréable choſe que je puiſſe entendre. Vous ſouffrirez donc que je faſſe le perſonnage de Galant, avant que de faire celui de Mari. On ne me reprochera point d'avoir *pris le Roman par la queuë*. Nous avons connu *Moliere* en *Languedoc*, & il n'a pas enrichi ſes Comédies de nôtre procedé avec les Dames : il a joüé tous les MARQUIS, & le BARON s'en eſt ſauvé. Véritablement ma Perruque aujourd'hui eſt une Perruque de Couſin, non pas de Galant. Allons chercher au Logis l'Equipage des Avantures ; allons, nous ne ſerons pas long-tems à nous parer.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, MR. CRISARD, MR. GUILLAUT.

LE BARON.

MON Couſin, je n'ai pas été long-tems à m'ajuſter, & cependant je ne

ne ſuis pas mal. Que dites-vous de cette Etoffe? N'eſt-elle pas modeſte & galante? C'eſt le point cela: *modeſte & galante*, pour un homme de mon âge, qui n'a pas renoncé à la Galanterie. Et ces Rubans, cette Garniture, hem! que vous en ſemble? Sentez ce Mouchoir; Eau d'Ange, de la meilleure qui ſe faſſe à *Montpellier*. Je voudrois bien lui voir confronter ces Eaux de *Cordouë*, dont on parle tant; Eau de Roſe au prix, Eau de Roſe. Il faut tout dire, on ne la vend pas; c'eſt une mienne Parente Religieuſe qui la fait, & n'en fait rien que pour moi, dont le Convent ne ſe trouve pas mal. C'eſt elle auſſi qui m'a envoyé cette Poudre: je donne cent Piſtoles, ſi on en trouve une once de pareille en toute la *France*. Voyez l'Epée, le Baudrier, les Boucles, les Gans; il n'y a point de Friperie-là, c'eſt du plus fin. On ne répond pas mal à l'Honneur que l'on nous fait, mon Couſin; mais c'eſt trop peu pour l'adorable *Criſotine*.

MR. CRISARD.

La voila qui vient avec Madame *Criſard*: vous pouvez lui aller faire vôtre déclaration.

SCENE II.

LE BARON, Mr. CRISARD, Me. CRISARD, Mr. GUILLAUT, CRISOTINE, GILOTIN.

LE BARON *ſaluë* CRISOTINE.

VOus me permettrez d'avoir l'honneur de vous ſaluer, belle Couſine; & après vous avoir ſalué en Couſin, vous trouverez bon que je me jette à vos pieds en Amant, pour vous faire la proteſtation d'être vôtre toute ma vie. J'en ai la permiſſion de Monſieur vôtre Pere, & de Madame vôtre Mere: mais je la veux avoir de vous-même; & ne prétens obtenir *Criſotine*, que de *Criſotine*.

CRISOTINE.

La poſture, Baron, ſent un peu la Vieilleſſe,
Et je penſe trouver en vous
Moins un reſpect, qu'une foibleſſe
Qui vous fait tomber à genoux.

LE BARON.

Sus relevons-nous; l'Adorable le veut: debout, à genoux, en quelque poſture que ce ſoit, le Baron ſera toûjours le plus ſoûmis des Amans. Que faut-il faire?

re? où faut-il aller? je ſuis prêt à exécuter ce qu'ordonneront ces beaux Yeux.

CRISOTINE.

Baron de *Montifas*,
Vous perdez tous vos pas:
Vos Yeux de perle, & vos Dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre *Montifaude*.

LE BARON.

Les *Montifaudes* ne manqueront jamais aux *Montifaux*: mais quand le Baron eſt auprès d'un Soleil, il ne le quitte point pour des Etoiles.

CRISOTINE *lui ôte ſa Perruque.*

C'eſt trop écouter tes raiſons,
Je veux deſabuſer le monde,
Et t'ôter la Perruque blonde
Qui cache des Cheveux griſons.

LE BARON.

Je craindrois de paroître en cet état, ſi je devois la couleur de mes Cheveux à mes années: mais c'eſt-là le fruit de mes travaux guerriers. Montrez-vous, Marques honorables de mes ſervices: vous m'êtes venuës pour avoir ſuivi mon Roi dans ſes premieres Campagnes.

CRISOTINE.

Pourſuivez vôtre récompenſe,
Auprès du Monarque de *France*;

Allez lui faire vôtre Cour,
Et ceſſez, vieux Baron, de me faire l'Amour.

MR. GUILLAUT.

Prenez ma Calote, Monſieur le Baron; vous n'étes pas ſi jeune, que vous ne deviez craindre le froid à la tête: les vapeurs de nos Rivieres ſont fâcheuſes, & l'humidité de nôtre Air cauſe bien des Fluxions.

ME. CRISARD.

Ma Fille, rendez à mon Couſin ſa Perruque. Quelle extravagance eſt-ce là?

CRISOTINE.

Ma Mere, je n'en ferai rien:
Et dût geler de froid ſa miſérable Nuque,
Je retiendrai cette groſſe Perruque,
Tant qu'on me retiendra mon bien. *Elle ſort.*

LE BARON *va à la porte ſans Perruque, & appelle ſon Valet.*

Gilotin, Gilotin.

GILOTIN.

Qui me demande?

LE BARON.

Ton Maître.

GILOTIN.

Ah! Monſieur, qui vous a mis en cet état-là?

LE

LE BARON.

Je te conterai ce que c'eſt : mais va me querir promptement une autre Perruque ; car je commence à ſentir un Vent de Bize fort incommode. Oüai ! qu'eſt devenuë *Criſotine ?* Je ne la voi plus, ni ma Perruque. Elle ſera peut-être aſſez folle pour la jetter dans le feu : mais voici Monſieur *Criſard* qui m'aborde, ne lui témoignons pas nôtre appréhenſion. Mon Couſin, n'ai-je pas pris l'affaire en Galant-homme ? je ſai vivre avec les Dames ; n'eſt-ce pas ?

Mr. CRISARD.

Mon Couſin, je ne ſai quelle excuſe vous faire, de l'impertinence de ma Fille. J'en ſuis ſi honteux, que je ne puis quaſi en parler.

LE BARON.

Il faut avoir vû la Cour, pour ſavoir tourner les choſes galamment. Un Provincial en ma place auroit été bien ſcandaliſé.

Mr. CRISARD.

Vous étes Honnête-homme, mon Couſin, & ma Fille eſt une impertinente, que je traiterai aſſûrément comme je dois. Je lui apprendrai à vivre avec les

gens de condition, & particulierement avec un Baron de *Montifas*.

GILOTIN.

Monſieur, voila une Perruque que je vous apporte.

LE BARON.

Quoi! une Perruque à Calote?

GILOTIN.

Il n'y en a pas d'autre, Monſieur : vous n'en avez que deux ; une pour la Ville, que vous portiez, & l'autre pour la Campagne que voici.

LE BARON.

Il eſt vrai que j'avois donné ordre à *Paris* de m'en faire quatre ; deux à groſſes boucles, & deux à la nouvelle facon, comme le Roi les porte. Elles devoient être ici avant que j'y fuſſe, & vous verrez qu'on ne me les a pas encore apportées. Fiez-vous aux Perruquiers.

Me. CRISARD.

Monſieur *Criſard*, allons trouver *Criſotine*, pour tirer d'elle la Perruque de mon Couſin, & lui faire bien ſéchement la réprimande qu'elle a méritée.

SCE-

SCENE III.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

Gilotin, depuis que tu me ſers, combien penſes-tu que j'aye pû avoir de Maîtreſſes?

GILOTIN.

Je ne le puis pas ſavoir bien juſte: mais au compte que vous m'en avez fait, vous pouvez en avoir eu vingt.

LE BARON.

Et dix de plus, *Gilotin*: car il y en a eu de principales qui méritoient un entier ſecret, & je ne t'en ai pas parlé. *Gilotin*, ton Maître n'a pas été malheureux avec les Dames; tu en as aſſez de connoiſſance.

GILOTIN.

Vous me l'avez toûjours dit, Monſieur.

LE BARON.

Mai tu le ſais.

GILOTIN.

Un bon Valet doit croire ſon Maître; & je n'en ai pas douté.

LE BARON.

C'eſt aſſez, je prens cela pour ſavoir. Tu le ſais donc, *Gilotin?*

GILOTIN.

Je le ſai, puis que vous le voulez.

LE BARON.

Oh bien! *Gilotin*, ce Maître, que tu ſais avoir été ſi heureux avec les Belles, vient d'éprouver un commencement d'Avanture auſſi fâcheux, qu'il en ſoit jamais arrivé au plus diſgracié de tous les hommes.

GILOTIN.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vous ai vû dans un pitoyable état.

LE BARON.

Tu dois ſavoir que Monſieur *Criſard* me veut donner ſa Fille en mariage.

GILOTIN.

On ne s'en étonnera pas.

LE BARON.

On ſait bien que le plus grand honneur qui puiſſe arriver à *Criſotine*, c'eſt que je l'épouſe. Moi, je ne te mens point, je ſuis bien-aiſe de rendre à la Fille la Nobleſſe que nous avons fait perdre à la Mere, qui eſt ma Germaine, &

auſſi

auſſi bien que moi de la bonne Branche des *Montifas*. Une *Montifas* attachée à un *Criſard*, c'eſt pis que le Vivant attaché au Mort; & cette pauvre Femme toute infectée de *Criſarderie*, ne deſire rien tant en ce Monde, que de rendre à ſa Fille la vraye odeur de la Nobleſſe, qu'on ne peut ſentir avec homme du Monde ſi purement qu'avec le Baron.

GILOTIN.

Je ne ſai pas ſi la Fille ſe ſoucie autant de la Nobleſſe que la Mere: mais elle a la mine d'avoir de bons yeux; & ſi elle en a, peut-elle regarder un autre que vous?

LE BARON.

Je ne doutois pas du ſuccès.

GILOTIN.

Qui en eût douté, Monſieur?

LE BARON.

Ecoute, *Gilotin*, tu vas entendre une choſe incroyable.

GILOTIN.

Si *Criſotine* a fait l'impertinente avec vous, je ne le croirai pas.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à *Criſo-*

ſotine, (& je puis dire que ç'a été de la maniere la plus galante, dont un Cavalier ſoit jamais entré au ſervice d'une Dame,) tu ſeras ſurpris, *Gilotin*.....

GILOTIN.

Monſieur, permettez-moi de ne croire pas ce que vous me direz.

LE BARON.

Quand j'ai fait ma Déclaration à *Criſotine*, elle m'a chanté au nez des Chanſons fort deſobligeantes, & perſonnelles; cela veut dire, qui s'adreſſoient à ma propre perſonne.

GILOTIN.

Monſieur, je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Ce n'eſt pas tout, *Gilotin*, elle m'a ôté ma Perruque, & l'a emportée.

GILOTIN.

Vôtre Perruque neuve?

LE BARON.

Ma Perruque entiere; qui me coûtoit quatre Piſtoles. Tu m'en as vû faire le prix.

GILOTIN.

Je n'ai jamais ouï, ni vû pareille choſe en ma vie.

LE

LE BARON.

A moi! à moi!

GILOTIN.

A vous! Monſieur; à un Baron, l'honneur des Barons! Je ne le ſaurois croire.

LE BARON.

Je t'avois bien dit que j'allois conter une choſe incroyable: mais il la faut croire; je ne mens jamais.

GILOTIN.

Puis que vous me le commandez, Monſieur, je la croirai: à moins que d'un Ordre exprès, je ne vous croirois pas. J'admire comment vous vous en êtes tiré! un autre ne ſe fût jamais remis de cet Affront-là.

LE BARON.

Les *Roquelaures* y fuſſent demeuré court; & il faudroit avoir vû de quelle maniere je m'en ſuis tiré. Si jamais j'ai paru Homme de Cour, ç'a été, *Gilotin*, en cette occaſion: mais le déplaiſir n'en eſt pas moindre. Il faut périr, ou venir à bout des mépris de *Criſotine*. Je te réduirai, Mauvaiſe, & tes Larmes vengeront le traitement injuſte que tu as fait au Baron.

GILOTIN.

Il faut la réduire, & la planter là.

LE BARON.

Non pas, *Gilotin:* elle a du Bien & de la Beauté, il en faut faire une Femme, & alors le Mari vengera l'Amant. La réſolution en eſt priſe: voyons ſeulement de quelle maniere nous la pourrons faire réüſſir. J'ai beſoin de ton adreſſe, *Gilotin*, pour découvrir les Sentimens qu'elle a ſur mon ſujet, & trouver enſuite les moyens de nous mettre bien dans ſon Eſprit.

CILOTIN.

Qui pourroit nous donner ces moyens-là? Laiſſez-moi réver un peu..... Je l'ai trouvé, Monſieur. Cette *Perrette*, qui gouverne la Maiſon, nous peut inſtruire de toutes choſes: mais que lui promettrai-je, pour l'engager dans nos interêts?

LE BARON.

Ne promets rien poſitivement, *Gilotin*. S'aquitter d'une Promeſſe, c'eſt payer; & la vraye Nobleſſe aime mieux être liberale que de s'aquitter d'une Dette. Ce que tu as à faire, eſt de donner à *Perrette* de belles idées de ma Généroſité.

GILOTIN.

Beau Préſent pour une Servante, que des Idées.

LE BARON.

Je n'aime pas les perſonnes qui s'attachent à l'exactitude des petits Interêts préſens : il faut avoir le courage d'enviſager les grandes choſes. Tu as de l'eſprit ; diſpoſe *Perrette* à concevoir d'elle-même des eſperances. Il ſuffira de lui faire la peinture de mon humeur, le plus avantageuſement que tu pourras.

GILOTIN.

Je ferai vôtre Portrait à *Perrette*, puis que vous me l'ordonnez ; & je n'y oublierai rien : laiſſez-moi faire.

SCENE IV.

GILOTIN, PERRETTE.

GILOTIN.

JE te cherchois, *Perrette* ; j'ai grand beſoin de ton ſecours.

PERRETTE.

Me voila toute trouvée. De quoi eſt-il queſtion ?

GILOTIN.

D'une grande Affaire.

PERRETTE.

Me veux-tu parler d'Amour ? Si tu es auſſi fat que ton Baron, Ma-foi je ſerai auſſi folle que *Criſotine*.

GILOTIN.

Je voi bien que tu ſais tout.

PERRETTE.

Je ſais tout ; juſqu'à l'avanture de la Perruque. Mais de quoi s'agit-il, *Gilotin ?* Dépêche-toi, parle.

GILOTIN.

Il faut rendre un ſervice à mon Maître.

PERRETTE.

A ton Maître !

GILOTIN.

Ouï, à mon Maître.

PERRETTE.

Au Baron de *Pourgeolette !* Au Seigneur de *Montifas !*

GILOTIN.

Au Baron, & au Seigneur, comme il te plaira.

PERRETTE.

C'eſt une étrange eſpece de Baron. Je ne

ne remuërois pas le bout de mon pied pour l'amour de lui.

GILOTIN.

Ma pauvre *Perrette*, ſi mon Maître ne ſe marie, je ſuis perdu. Il eſt toûjours par voye & par chemin; faiſant bonne chere aux dépens des autres, & mourant de faim aux ſiens: pour moi, je ne ſuis ni aux ſiens, ni à ceux des autres; mais très-petitement & très-malheureuſement aux miens.

PERRETTE.

Crois-tu que le Baron change d'humeur en ſe mariant?

GILOTIN.

S'il eſt une fois marié, *Perrette*, il frudra qu'il tienne Maiſon en dépit de lui; & j'eſpere que je m'en trouverai mieux.

PERRETTE.

Tu veux qu'il épouſe *Criſotine*, n'eſt-ce pas?

GILOTIN.

C'eſt-là juſtement ce que je demande.

PERRETTE.

Va, *Gilotin*, il ne tiendra pas à moi. J'ai

J'ai plus d'envie d'être défaite d'elle, que tu n'en as de voir ton Maître marié.

GILOTIN.

Venons au fait. Comment nous y prendrons-nous? Je ſai que le Pere & la Mere veulent bien le Mariage: mais la Fille chante ridiculement au nez du Baron; & ne fait autre choſe que ſe moquer de lui.

PERRETTE.

Ton Maître ſait-il chrnter?

GILOTIN.

Il s'eſt fait un métier de chanter tous les Airs de l'Opera.

PERRETTE.

Cela vaut mieux que ſa Baronnie, pour lui faire épouſer *Criſotine*. Apprenqne nôtre Demoiſelle eſt devenuë Folle des Opera; elle ne parle qu'en Muſique, & il ne lui faut parler qu'en chantant. Elle aimeroit mieux demeurer Fille toute ſa vie, que d'épouſer un homme qui ne chanteroit pas.

GILOTIN.

Voila juſtement le fait de mon Maître: & ſi elle peut auſſi bien s'accommoder d'un Fou, que lui d'une Folle; jamais

mais gens ne furent mieux enſemble qu'ils ſeront. Adieu, *Perrette*, je ne t'en demande pas davantage. Pour des récompenſes, je ne t'en promets point. Le Baron ne promet jamais rien : il veut ſurprendre par ſes Libéralités ; & quand tu y ſongeras le moins, tu recevras de ſa part un baril d'Olives, une cruche d'Huile, un petit pot de Miel de *Narbonne*, & quelque bouteille d'Eau de la Reine d'*Hongrie*. Pour de l'Argent, *Perrette*, on tireroit plûtôt de l'huile d'un mur. Mais le voici ; retire-toi.

SCENE V.

LE BARON, GILOTIN.

LE BARON.

EH bien, *Gilotin*, m'apportes-tu la Vie, ou la Mort ?

GILOTIN.

Ce n'eſt ni la Vie, ni la Mort : c'eſt aſſez pour vous empêcher de vous pendre.

LE BARON.

Ne me fai point languir, je te prie. Di-moi, puis-je eſperer d'amolir le marbre,

bre, d'attendrir ce qu'il y a de plus dur au monde?

GILOTIN.

Nous avons encore une reſſource: après cela il n'y a rien à eſperer.

LE BARON.

Appren-la cette reſſource à ton Maître: & Dieu veuille qu'elle ſoit utile à ſes Amours! *Gilotin*, *Gilotin*, il ſeroit bien fâcheux de venir échouer à *Lion*, après avoir ſû réduire les plus fieres de la Cour.

GILOTIN.

Vous aviez affaire à des Perſonnes d'eſprit, qui ſavoient connoître vôtre Mérite; & vous rencontrez ici une Folle, qui ne connoît pas ce que vous valez.

LE BARON.

Quelque maltraité que je ſois, je ne ſaurois ſouffrir qu'on faſſe injure à ma Maîtreſſe. Puis que je l'aime, elle eſt aimable; & puis qu'elle eſt aimable, elle n'eſt pas folle.

GILOTIN.

Je n'entens pas bien la ſubtilité de ces *puis que* là: mais je ſai bien que *Criſotine* eſt devenuë folle des Opera; & à moins

que

que vous ne chantiez toûjours avec elle, vous ne ſauriez jamais en venir à bout.

LE BARON.

Me voila juſtement dans mon fort, & j'eſpere qu'on verra tantôt une Scene aſſez agréable. Au moins, tu n'as rien promis à *Perrette?* je n'aime pas d'être engagé.

GILOTIN.

Je ne vous ai engagé à rien. Il a ſuffi de faire vôtre Portrait; & je l'ai fait le plus naturellement qu'il m'a été poſſible.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ME. CRISARD, LE BARON, MR. CRISARD, CRISOTINE, MR. GUILLAUT.

ME. CRISARD.

MON Couſin, je rougis de la Sottiſe de ma Fille: mais vous excuſerez ſa Jeuneſſe. La pauvre Enfant ne ſait

ſait ce qu'elle fait. Voila vôtre Perruque, vous pouvez la prendre quand il vous plaira.

LE BARON.

Je m'accommode aſſez bien de celle-ci: l'autre me ſeroit toûjours de mauvaiſe augure.

Mr. CRISARD.

Vous ne vous retrouverez pas à une pareille occaſion: & j'eſpere que *Criſotine* raccommodera à une ſeconde entrevûë, ce qu'elle a gâté à la premiere.

LE BARON.

Je vous prie de m'éclaircir d'une choſe. Eſt-il vrai que les Opera ont brouillé un peu ſa cervelle?

Mr. CRISARD.

Elle a quelquefois de petites fantaiſies; chacun a les ſiennes: cela ne vaut pas la peine d'en parler. Le tout aboutit à aimer les Airs de l'Opera, & à chanter un peu plus qu'une autre.

LE BARON.

Oh bien, mon Couſin, nous allons voir beau jeu: car je referois les Opera, s'ils étoient perdus; & pour des Impromptu en Vers & en Chant, nous ver-

verrons qui l'emportera. Elle peut avoir la Voix plus belle que moi; pour la méthode, *Camus* & *Lambert* diroient que je la puis diſputer. Voici *Criſotine* qui vient à nous: allons au devant d'elle, & commençons:

Il chante ridiculement.

Vous jugez à ma triſte mine,
La douleur que j'enferme au fond de ma poitrine:
Douleur, Douleur, qui cauſera ma mort,
Si vous ne ſoulagez mon, mon, mon triſte Sort.

CRISOTINE.

Je n'eus jamais envie,
De vous ôter la vie:
Il eſt vrai que j'ai pris un plaiſir aſſez doux
A me moquer de vous.
Contez cent fois vôtre martyre,
Cent fois je n'en ferai que rire.

LE BARON.

Les Tigres, les Lions, les Pantheres, les Ours,
Toutes les Bêtes ſauvages de *l'Hircanie*,
Me donneroient aſſûrément du ſecours,
Me voyant ſi proche de l'Agonie.

CRISOTINE.

Qui ne peut inſpirer une tendre Amitié,
Eſpere-t-il de la pitié?

LE

LE BARON.

Si vous n'étes pas une roche.....
Si vous n'étes toute de roche.....
Si vous n'avez un cœur qui ſoit de roche.....

Il faut rimer, ou *torche*, ou *cloche*.

CRISOTINE.

La Rime vous coûte trop cher,
En deux mots, je ſuis un Rocher.

LE BARON.

Les Impromptu me fatiguent trop. Donnons dans les Airs de *Baptiſte*. L'AIMABLE JEUNESSE * vient fort bien ici.

Il chante ridiculement.

Aimable Jeuneſſe
Suivez la tendreſſe,
Joignez aux beaux jours
La douceur des Amours.
C'eſt pour vous ſurprendre
Qu'on vous fait entendre,
Qu'il faut éviter les ſoûpirs,
Et craindre les deſirs;
Laiſſez-vous apprendre
Quels ſont leurs plaiſirs.
Chacun eſt obligé d'aimer

A

* *Air de* PSYCHÉ, *Tragédie.*

A ſon tour,
Et plus on a de quoi charmer
Plus on doit à l'Amour.

CRISOTINE *parodiant ſur le même Air.*

Honteuſe Vieilleſſe
Quitte la tendreſſe,
Quitte les Amours,
Tes ans ont fait leur cours.
Crois-tu me ſurprendre,
Pour me faire entendre
Tous ces gros & vilains ſoûpirs
Et tous ces vieux deſirs;
C'eſt pour deſapprendre
Quels ſont les plaiſirs.
Qui voudra m'obliger d'aimer
A mon tour,
S'il n'a pas de quoi me charmer,
N'aura pas mon Amour.

Mr. CRISARD.

Il te faut des Soûpirs à ta fantaiſie! Aime, ou n'aime pas mon Couſin; tu l'épouſeras. Il te fait plus d'honneur que tu ne vaus, & nous ſavons mieux que toi ce qui t'eſt propre.

CRISOTINE.

Venez, venez, à ma défenſe,

Deſ-

Deſcendez, Mere des Amours *,
Ou je rendrai mes triſtes jours,
A de cruels Parens, dont je tiens la naiſſance;
Deſcendez, Mere des Amours,
Venez, venez, à mon ſecours.

ME. CRISARD.

Tu n'as point de véritable Mere que moi, petite Coquine; & ta *Mere des Amours* ne t'empêchera pas de m'obéïr.

CRISOTINE.

Quand *Jupiter* viſitoit les Mortelles,
De ſa Divinité mêlée au ſang des Belles;
Il ſortoit des Héros ſi grands, ſi glorieux,
Qu'ils s'élevoient au rang des Dieux:
O *Jupiter*, voyez comme on me traite!
On vient m'offrir un *Pourgeolette*,
Qui me feroit des *Montifas!*
O *Jupiter* ne le permettez pas.

MR. CRISARD.

Eh bien! Madame *Criſard*, faloit-il ſouffrir ſes petites fantaiſies? Voila l'effet de vôtre indulgence.

ME. CRISARD.

Ah! Monſieur, ne m'en parlez pas; j'aurois le courage de l'étrangler. Mépriſer

* *Imitation du* Prologue *de* PSYCHE'.

ſer un Baron de *Pourgeolette!* Chef de la Maiſon des *Montifas!*

CRISOTINE.

Ses Yeux de perle, & ſes Dents d'émeraude,
Peuvent chercher une autre *Montifaude.*

LE BARON.

La patience m'échape. Allez, petite éventée, allez épouſer quelque Chanteur de l'Opera. Ma Couſine a raiſon: vous ne méritez pas l'honneur que je voulois vous faire. Cherchez un Parti en qui ſe rencontrent également le Bien, le Courage, & la Nobleſſe. Mon Bien eſt connu de tout le monde; il y a trois cens ans que mes Lettres de Nobleſſe ont été brûlées: on ne voit point l'origine des *Montifas*. *Montifas* eſt Noble, & pourquoi? parce qu'il eſt MONTIFAS. Voila ſes Titres & ſes Papiers. On n'ignore pas en *Languedoc* le nombre de mes Campagnes: pour des Combats ſinguliers, ſix à *Montpellier*, quatre à *Beziers*, trois à *Pezenas*, deux à *Aigues-mortes*; & vingt Procedés ſi beaux, que je les préfere à quarante Combats. Autrefois j'ai été impétueux, comme mon Voiſin le *Rhône*: préſentement je ſuis calme, comme mon Lac de *Pourgeolette*; & je penſois achever mes jours doucement avec *Criſotine*: mais

mais elle eſt indigne de cet honneur-là. Adieu, petite Chanteuſe ; Adieu, mon Couſin ; Adieu, ma Couſine : je ne ſuis pas moins vôtre Serviteur, pour toutes les impertinences de vôtre Fille. J'ai même obligation à *Criſotine :* un Mariage m'eut acoquiné en *Languedoc* ; & à peine aurois-je été bon pour faire ma Cour aux Etats.

MR. CRISARD.

Ma juſtification auprès de vous, c'eſt que ma Fille eſt folle ; & nous ſommes plus à plaindre que vous n'étes.

ME. CRISARD.

Je ſuis autant contre elle, que j'avois été portée à la ſoûtenir. Maudits ſoient les Opera, qui ont rendu ma pauvre Fille folle !

LE BARON.

Adieu, mon Couſin ; Adieu, ma Couſine : les vieux liens ſuffiront de reſte pour entretenir nôtre Union.

ME. CRISARD.

Mon Couſin, ſi vous retournez à la Cour.....

LE BARON.

Si je retourne à la Cour ! aſſez plaiſante Queſtion ; ſi je retourne à la Cour !

Et

Et que ferois-je dans la Province, après avoir rompu mon Mariage?

Me. CRISARD.

Mon Couſin, je vous prie de porter nos plaintes au Roi contre les Opera.

LE BARON.

Je le ferai, ma Couſine; & *Baptiſte* s'en appercevra au premier qui ſera repréſenté.

Mr. CRISARD.

Mon Couſin, il eſt trop tard, & il fait trop mauvais tems, pour vous embarquer ſur le *Rhône*. Faites-nous l'honneur de ſouper & de coucher céans. Monſieur *Guillaut* ſoupera avec nous, & Monſieur *Millaut*, que je voi entrer, ne me refuſera pas de vous tenir compagnie.

SCENE II.

Mr. MILLAUT, CRISOTINE, Mr. GUILLAUT, LE BARON, Mr. CRISARD, Me. CRISARD.

Mr. MILLAUT.

JE venois vous remercier, Monſieur; & je reçois une ſeconde grace, avant

que de vous avoir remercié de la premiere.

CRISOTINE.

Dûſſai-je employer la Magie;
Millaut le célébre Docteur,
Changera ſa Théologie,
Et ſera Sacrificateur.

Mr. MILLAUT.

Et de qui *Sacrificateur*, Mademoiſelle? ſommes-nous au tems des *Juifs*, ou des *Payens?*

CRISOTINE.

Ou de celui qui lance le Tonnerre;
Ou de ce grand Maître *Apollon*,
Qui préſide au ſacré Valon;
Ou du terrible Dieu qui commande à la Guerre.

Mr. GUILLAUT.

Vous ne manquerez pas d'emploi, Monſieur *Millaut*, dans le nombre des Dieux que vous aurez à ſervir.

CRISOTINE.

Quels plaiſirs pour les Nations,
D'aſſiſter à des Sacrifices,
Qui leur rendent les Dieux propices
Par le pompeux éclat de leurs Dévotions.

LE BARON.

Puis que vous voulez que je couche céans,

céans, vous me permettrez d'aller un peu à ma Chambre.

Mr. CRISARD.

Je vais vous y mener, mon Cousin.

LE BARON.

Quoi ! des Cérémonies de Province ! c'est bien-là que je ne croirois plus être Homme de Cour.

Mr. CRISARD.

Usez-en comme il vous plaira ; vous êtes le Maître de la Maison : mais ne croyez pas, je vous prie, que nous ignorions la maniere de vivre du Beau-monde.

Le Baron sort.

Mr. MILLAUT.

Monsieur, j'avois bien crû que Mademoiselle vôtre Fille aimoit trop les Opera : mais de se faire des Dieux de ceux de l'Opera, comme elle fait, c'est ce que je ne croyois pas. Il seroit inutile de la prêcher ; & il faut attendre la fin de sa Folie de quelque secours extraordinaire, qui ne paroît pas encore.

CRISOTINE.

En vain, j'ai sû bannir la crainte,
Qui retenoit ma juste plainte,

Pour crier en tous lieux, que tu ne m'aimes plus ;
Tous les cris que je fais, ſont des cris ſuperflus:
Tu ne me répons rien. Ah ! Fille infortunée,
Je ſuis abandonnée.

MR. GUILLAUT.

En ce cas-là, Mademoiſelle, je vous conſeille la vengeance : c'eſt là que la Fureur devient Raiſon.

CRISOTINE.

Perdons, perdons, qui nous fait outrager :
Mais d'un Amant qu'on aime, oſe-t-on ſe venger !

MR. GUILLAUT.

Miſérable condition, quand celui qui nous offenſe nous plaît ! C'eſt une ſituation où l'on ne ſait ni aimer, ni ſe venger. Je vous plains, Mademoiſelle.

CRISOTINE.

De toutes mes fureurs, ſa Mort eſt pourſuivie;
Prenez le ſoin, Amour, de conſerver ſa vie :
Amour, oppoſez-vous, à mon reſſentiment,
Si j'accuſe un Perfide ; excuſez un Amant ;
Et quand je ſerai prête à punir un Coupable,
Demandez le pardon d'un Criminel aimable.

MR. GUILLAUT.

Un *Criminel aimable*, qui trahit une per-

perſonne plus aimable que lui, ne mérite pas de pardon.

CRISOTINE.

Ah! Faut-il me venger
En perdant ce que j'aime?
Que fais-tu, ma Fureur, où vas-tu m'engager?
Punir ce Cœur ingrat, c'eſt me punir moi-même;
J'en mourrai de douleur, je tremble d'y ſonger:
Ah! Faut-il me venger
En perdant ce que j'aime.

Ma Rivale triomphe, & me voit outrager,
Quoi! laiſſer ſon Amour ſans peine & ſans danger,
Voir le ſpectacle affreux de ſon bonheur extrême!
Non, il faut me venger
*En perdant ce que j'aime**.

* Medée *dans l'Opera de* THESE'E, *Act. V. Sc. I.*

SCENE III.

TIRSOLET, CRISOTINE, Me. CRISARD, Mr. GUILLAUT, Mr. MILLAUT, Mr. CRISARD.

TIRSOLET *qui paroît.*

EH bien! cruelle, vengez-vous:

Mais vous vous vengerez ſur la même innocence ;
Que ſi ma Mort, helas ! flate vôtre courroux
Sans avoir jamais fait d'offenſe,
Je vous la demande à genoux,
Et c'eſt pour mon Amour aſſez de récompenſe.
Que pourrois-je eſperer de mieux ?
Vous voulez que je meure, & je meurs à vos yeux.

CRISOTINE.

Infidéle *Theſée !*

TIRSOLET.

Vous étes abuſée,
Je ne fus jamais que *Caamus.*

CRISOTINE.

Moi ; je ſuis *Hermione*, & je n'y penſois plus !

TIRSOLET.

Ah ! que ma fidele tendreſſe
Mérite bien quelque careſſe.

TIRSOLET & CRISOTINE *enſemble.*

Qu'*Hermione* & *Cadmus* ſe donnent tour à tour,
Un doux gage de leur Amour.

Ils ſe baiſent les mains.

Me. CRISARD.

Impertinente ! Ridicule ! après avoir traité comme tu as fait mon Couſin de *Mon-*

Montifas, tu oſes faire des careſſes à un *Tirſolet*, & en ma préſence? Vîte, qu'on ſe ſépare; qu'on ſe ſépare pour jamais.

TIRSOLET.

Je vais partir belle Hermione,
Je vais executer ce que le Ciel m'ordonne,
Malgré le péril qui m'attend:
Je veux vous délivrer, ou me perdre moi-même;
Je vous voi, je vous dis enfin que je vous aime;
C'eſt aſſez pour mourir content *.

CRISOTINE.

Si tu mourois content, je vivrois malheureuſe
Juſqu'au tems que le même ſort
Te joindroit mon Ombre amoureuſe,
Aux lieux où les Amans s'en vont après la Mort.

ME. CRISARD.

Partez, mourez: faites ce que vous voudrez; pourvû que je ne vous voye plus.

CRISOTINE.

Fuyons de ces lieux tyranniques,
Ennemis de toutes Muſiques;
Allons, allons à l'Opera,
Monſieur *Lulli* nous recevra.

* *Opera de* CADMUS, *Act. II. Sc. IV.*

TIRSOLET.

C'eſt-là que perſonne,
Aimable *Hermione*,
Nos doux chants ne troublera;
Sauvons-nous à l'Opera.

MR. GUILLAUT *à Mr.* CRISARD.

Monſieur, la Nature, par un mouvement ſecret, qu'on appelle Inſtinct, les porte au Remede, qui fera ſans doute leur gueriſon. Les Opera ont fait naître leur Maladie; les Opera la finiront. Il eſt de ces ſortes de fantaiſies, comme des Amours & des Deſirs. Laiſſez joüir, les Deſirs finiſſent: empêchez la Joüiſſance; ils durent toûjours. De même, Monſieur, oppoſez-vous à ces imaginations; c'eſt leur donner plus de force: laiſſez-leur un libre cours; c'eſt le moyen de les faire évanoüir. Quand Monſieur *Tirſolet* & Mademoiſelle *Criſotize*.....

ME. CRISARD.

Vous parlerez mieux quand il vous plaira, Monſieur *Guillaut*; & je ne ſai pas comment vous avez pû nommer Monſieur *Tirſolet*, Fils de Monſieur *Tirſolet*, devant Mademoiſelle *Criſotine*, deſcenduë par ſa Mere des vrais *Montifas*.

MR.

Mr. GUILLAUT.

Quand Mademoiſelle *Criſotine*, & Monſieur *Tirſolet*, auront été ſix mois au Théatre; laſſés de Répétitions, ennuyés de chanter toûjours, fatigués de s'habiller avec ſoin, de ſe deshabiller avec peine, & de faire éternellement la même choſe: vous les verrez revenir avec autant de Sageſſe, qu'ils ont de Folie préſentement.

Me. CRISARD.

Ouï, Monſieur *Guillaut*; mais une perſonne de la qualité de ma Fille à l'Opera, bleſſeroit trop ma Condition; & j'aimerois mieux voir *Criſotine* folle toute ſa vie, avec de la Qualité, que de la voir ſage au préjudice de ſa Naiſſance.

Mr. GUILLAUT.

Le Roi y a donné ordre, Madame; on peut être de l'Opera, ſans faire tort à ſa Nobleſſe. Les plus grands Seigneurs du Royaume y peuvent danſer, avec l'approbation de tout le monde.

Me. CRISARD.

Je n'ai plus rien à dire après cela: vous m'avez mis l'eſprit en repos.

Mr. GUILLAUT.

Je ne voi pas qu'il y ait plus aucune

objection à me faire. A mon avis, il ne faut pas réſiſter plus long-tems à leur envie.

Mr. MILLAUT.

Je dis plus, Monſieur *Criſard*; je dis que c'eſt une néceſſité de les laiſſer aller. L'opinion que Mademoiſelle vôtre Fille a des Dieux, ſcandaliſe tout le monde, & il n'y a que l'Opera qui lui puiſſe faire perdre l'extravagance de ſon opinion. Quand elle verra que les Machines les plus merveilleuſes ne ſont rien que des Toiles peintes; que les Dieux & les Déeſſes qui deſcendent ſur le Théatre, ne ſont que des Chanteurs & des Chanteuſes de l'Opera; quand elle touchera les Cordes, par le moyen deſquelles ſe font les vols les plus ſurprenans; Adieu *Jupiter* & *Apollon*, Adieu *Minerve* & *Venus*. Elle perdra toutes ces imaginations-là; & comme dit Monſieur *Guillaut*, vous la verrez revenir avec autant de Sageſſe qu'elle a de Folie préſentement.

Mr. CRISARD.

Je vous rens graces, Meſſieurs, de vos bons avis; il n'y en eut jamais de plus ſages, & ils vont être executés tout à l'heure. Nous conſentons, *Criſotine*, que vous

vous alliez avez Monſieur *Tirſolet* à l'Opera, & le plûtôt qu'il vous ſera poſſible: les portes vous ſont ouvertes; il ne tiendra qu'à vous de ſortir.

MR. CRISARD.

Je voudrois déja les voir partir. Que faites-vous ici, *Criſotine?* Après avoir mépriſé mon Couſin de *Montifas*, il n'y a plus rien à faire pour vous dans la Maiſon.

CRISOTINE & TIRSOLET.

Finiſſons, finiſſons nos plaintes,
Voici la fin de nos contraintes;
Allons à l'Opera, pour chanter chaque jour,
Des ſuccès de Guerre & d'Amour.

TIRSOLET.

Le grand *Lulli* nous donne deux Machines,
Qui nous tranſporteront où nous devons aller,
Là, nous ſerons aſſis en Perſonnes Divines,
Et par les Airs, on nous verra voler.

CRISOTINE.

Quittons, quittons la Terre
Allons fendre les Airs,
Elevons-nous au deſſus des Eclairs,
Et voyons ſous nos pieds les éclats du Tonnerre.

Ils ſortent.

Mr. MILLAUT.

Monſieur, vous étes bien-heureux d'être délivré d'une Fille auſſi folle que celle-là.

Mr. GUILLAUT *aſſez bas, de peur que Mr.* CRISARD *ne l'entende.*

Et plus heureux de n'avoir pas fait le *Montifas* vôtre Gendre. C'eſt une eſpece de fou, dont vous euſſiez eu bien de la peine à vous défaire. Donnons-lui à ſouper aujourd'hui, & le renvoyons demain au Lever du Roi.

Mr. CRISARD.

Vous me faites grand plaiſir, Monſieur *Guillaut*, de m'ouvrir l'eſprit : je commence à connoître que nôtre Baron eſt un grand fou. Allons ſouper avec lui une fois encore ; & jamais ne le puiſſions-nous revoir après cela.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

SUR

SUR L'AMITIÉ.

A MADAME LA DUCHESSE

MAZARIN.

DE tous ces Dits des Anciens, que vous avez ſi judicieuſement remarqués, & ſi heureuſement retenus, il n'y en a point qui me touche davantage que celui d'*Ageſilas*, lors qu'il recommande l'Affaire d'un de ſes Amis à un autre. *Si* Nicias *n'a point failli, délivre-le; s'il a failli, délivre-le pour l'amour de moi: de quelque façon que ce ſoit, délivre-le.* Voyez, Madame juſqu'où va la force de l'Amitié. Un Roi des *Lacédémoniens*, ſi homme de bien, ſi vertueux, ſi ſévére; un Roi qui devoit des exemples de juſtice à ſon Peuple, ne permet pas ſeulement, mais ordonne d'être injuſte, où il s'agit de l'Affaire de ſon Ami.

Qu'un homme privé eût fait la même choſe qu'*Ageſilas*, cela ne ſurprendroit pas. Les Particuliers ne trouvent que trop de contrainte dans la Vie civile: une

une des plus grandes douceurs qu'ils puiſſent goûter, c'eſt de revenir quelquefois à la Nature, & de ſe laiſſer aller à leurs propres inclinations. Ils obéïſſent à regret à ceux qui commandent; ils aiment à rendre ſervice à ceux qui leur plaiſent. Mais qu'un Roi, occupé de ſa grandeur, renonce aux Adorations publiques, renonce à ſon Autorité, à ſa Puiſſance, pour deſcendre en lui-même, & y ſentir les mouvemens les plus naturels de l'Homme; c'eſt ce qu'on ne comprend pas facilement, & ce qui mérite bien que nous y faſſions réflexion.

Il eſt certain qu'on ne doit pas regarder ſon Prince, comme ſon Ami. L'éloignement qu'il y a de l'Empire à la Sujettion, ne laiſſe pas former cette union des Volontés, qui eſt néceſſaire pour bien aimer. Le pouvoir du Prince, & le devoir des Sujets, ont quelque choſe d'oppoſé aux tendreſſes que demandent les Amitiés.

Exercer la domination ſans violence, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Prince: obéïr ſans murmure, c'eſt tout ce que peut faire le meilleur Sujet. Or la Moderation & la Docilité ont peu de charmes: ces Vertus ſont trop peu animées

mées pour faire naître les inclinations, & inſpirer la chaleur de l'Amitié. La liaiſon ordinaire, qui ſe trouve entre les Rois & leurs Courtiſans, eſt une liaiſon d'interêt. Les Courtiſans cherchent de la Fortune avec les Rois: les Rois exigent des Services de leurs Courtiſans.

Cependant il y a des occaſions, où l'embarras des Affaires; où le dégoût de la Magnificence oblige les Princes à chercher dans la pureté de la Nature, les plaiſirs qu'ils ne trouvent pas dans leur Grandeur. Ennuyés de Cérémonies, de Gravités affectées, de Contenances, de Repréſentations; ils cherchent les douceurs toutes naturelles d'une Liberté, que leur condition leur ôte. Travaillés de Soupçons & de Jalouſies, ils cherchent enfin à ſe confier, à ouvrir un Cœur qu'ils tiennent fermé à tout le monde. Les flateries des Adulateurs leur font ſouhaiter la ſincérité d'un Ami; & c'eſt-là que ſe font ces Confidens, qu'on appelle *Favoris*; ces Perſonnes cheres aux Princes, avec leſquelles ils ſe ſoulagent de la gêne de leurs ſecrets; avec leſquelles ils veulent goûter toutes les douceurs, que la familiarité du Commerce, & la liberté de la Converſation peuvent donner aux Amis particuliers. Mais

Mais que ces Amitiés ſont dangereuſes à un Favori, qui ſonge plus à aimer qu'à ſe bien conduire ! Ce Confident penſe trouver ſon Ami, où il rencontre ſon Maître ; & par un retour imprévû, ſa familiarité eſt punie comme la liberté indiſcrete d'un Serviteur qui s'eſt oublié. Ces gens de Cour, de qui l'interêt régle toûjours la conduite, trouvent dans leur induſtrie dequoi plaire, & leur prudence leur fait éviter tout ce qui choque, tout ce qui déplaît. Celui qui aime véritablement ſon Maître, ne conſulte que ſon Cœur ; il croit être en ſûreté de ce qu'il dit, & de ce qu'il fait, par ce qu'il ſent ; & la chaleur d'une Amitié mal réglée le fait périr, quand la Précaution des perſonnes qui n'aiment pas, lui conſerveroit tous les avantages de ſa Fortune. C'eſt par là qu'on perd ordinairement les Inclinations des Princes ; plus exacts à punir ce qui bleſſe leur Caractere, que faciles à pardonner ce qu'on fait par les mouvemens de la Nature. Heureux les Sujets, dont les Princes ſavent excuſer ce que la foibleſſe de la condition humaine a rendu excuſable dans les hommes ! mais ne portons point d'envie à tous ceux qui ſe font craindre ; ils perdent

dent la douceur & d'aimer & d'être aimés. Revenons à des conſiderations plus particulieres ſur l'Amitié.

J'ai toûjours admiré la Morale d'*Epicure*, & je n'eſtime rien tant de ſa Morale, que la préférence qu'il donne à l'Amitié, ſur toutes les autres Vertus. En effet, la Juſtice n'eſt qu'une Vertu établie pour maintenir la Société humaine; c'eſt l'ouvrage des hommes: l'Amitié eſt l'ouvrage de la Nature: l'Amitié fait toute la douceur de nôtre vie, quand la Juſtice avec toutes ſes rigueurs a bien de la peine à faire nôtre ſûreté. Si la Prudence nous fait éviter quelques Maux, l'Amitié les ſoulage tous: ſi la Prudence nous fait aquerir des Biens, c'eſt l'Amitié qui en fait goûter la jouïſſance. Avez-vous beſoin de Conſeils fidéles, qui peut vous les donner qu'un Ami? A qui confier vos Secrets, à qui ouvrir vôtre Cœur, à qui découvrir vôtre Ame qu'à un Ami? Et quelle gêne ſeroit-ce d'être tout reſſerré en ſoi-même; de n'avoir que ſoi pour Confident de ſes Affaires, & de ſes Plaiſirs? Les Plaiſirs ne ſont plus Plaiſirs, dès qu'ils ne ſont pas communiqués. *Sans la confiance d'un Ami, la félicité*

cité du Ciel ſeroit ennuyeuſe *. J'ai obſervé que les Dévots les plus détachés du monde, que les Dévots les plus attachés à Dieu, aiment en Dieu les Dévots, pour ſe faire des objets viſibles de leur Amitié. Une des grandes douceurs qu'on trouve à aimer Dieu, c'eſt de pouvoir aimer ceux qui l'aiment.

Je me ſuis étonné autrefois de voir tant de Confidens & de Confidentes ſur nôtre Théatre: mais j'ai trouvé à la fin que l'uſage en avoit été introduit fort-à-propos; car une Paſſion, dont on ne fait aucune confidence à perſonne, produit plus ſouvent une contrainte fâcheuſe pour l'Eſprit, qu'une volupté agréable pour les Sens. On ne rend pas un Commerce amoureux public ſans honte; on ne le tient pas fort ſecret ſans gêne: avec un Confident la conduite eſt plus ſûre, les inquietudes ſe rendent plus legeres, les plaiſirs redoublent, toutes les peines diminuent. Les Poëtes qui connoiſſent bien la contrainte que nous donne une Paſſion cachée, nous en font parler aux Vents, aux Ruiſſeaux, aux Arbres; croyant qu'il vaut mieux dire ce qu'on ſent aux cho-

* *Penſée d'un Ancien.*

choſes inanimées, que de le tenir trop ſecret, & ſe faire un ſecond tourment de ſon ſilence.

Comme je n'ai aucun Mérite éclatant à faire valoir, je penſe qu'il me ſera permis d'en dire un, qui ne fait pas la Vanité ordinaire des hommes; c'eſt de m'être attiré pleinement la Confiance de mes Amis; & l'homme le plus ſecret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien célé tant que nous avons été enſemble; & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choſes, lors que nous avons été ſéparés. Le ſouvenir d'une Confidence ſi chere m'eſt bien doux; la penſée de l'état où il ſe trouve m'eſt plus douloureuſe. Je me ſuis accoûtumé à mes Malheurs, je ne m'accoûtumerai jamais aux ſiens; & puis que je ne puis donner que de la douleur à ſon Infortune, je ne paſſerai aucun jour ſans m'affliger, je n'en paſſerai aucun ſans me plaindre.

Dans ces Confidences ſi entieres, on ne doit avoir aucune diſſimulation. *On traite mieux un Ennemi qu'on hait ouvertement, qu'un Ami à qui on ſe cache, avec*

qui

qui on diſſimule * : peut-être que nôtre Ennemi recevra plus de mal par nôtre haine; mais un Ami recevra plus d'injure par nôtre feinte. Diſſimuler, feindre, déguiſer, ſont des défauts qu'on ne permet pas dans la Vie civile; à plus forte raiſon ne ſeront-ils pas ſoufferts dans les Amitiés particulieres.

Mais pour conſerver une choſe ſi précieuſe que l'Amitié, ce n'eſt pas aſſez de ſe précautionner contre les Vices, il faut être en garde même contre les Vertus; il faut être en garde contre la Juſtice. Les ſévérités de la Juſtice ne conviennent pas avec les tendreſſes de l'Amitié : qui ſe pique d'être juſte, ou ſe ſent déja méchant Ami, ou ſe prépare à l'être. L'Evangile ne recommande guéres la Juſtice, qu'il ne recommande auſſi la Charité; & c'eſt à mon avis pour adoucir une Vertu qui ſeroit auſtere, & preſque farouche, ſi on n'y mêloit un peu d'Amour. La Juſtice mêlée avec les autres Vertus, eſt une choſe admirable: toute ſeule, ſans aucun mêlange de bon Naturel, de Douceur, d'Humanité, elle eſt plus ſauvage, que n'étoient les Hom-

* *Penſée d'un Ancien.*

Hommes qu'elle a aſſemblés; & on peut dire qu'elle bannit tout agrément de la Société qu'elle a établie.

L'Amitié n'appréhende pas ſeulement la rigueur de la Juſtice, elle craint les profondes Réflexions d'une Sageſſe qui nous retient trop en nous, quand l'inclination veut nous mener vers un autre. l'Amitié demande une chaleur qui l'anime, & ne s'accommode pas des Circonſpections qui l'arrêtent: elle doit ſe rendre toûjours maîtreſſe des Biens, & quelquefois de la Vie de ceux qu'elle unit.

Dans cette union des Volontés, il n'eſt pas défendu d'avoir des Opinions differentes: mais la Diſpute doit être une Conference pour s'éclaircir, non pas une Conteſtation qui aille à l'aigreur. Il ne faut pas ſe faire de la Paſſion, où vous ne cherchez que des Lumieres; nos Sentimens ne doivent avoir rien de fort oppoſé ſur ce qui regarde la Religion. Celui qui rapporte tout à la Raiſon, & celui qui ſoûmet tout à l'Autorité, s'accommoderont mal enſemble. *Hobbes* & *Spinoza*, qui n'admettent ni Propheties, ni Miracles, qu'après un long & judicieux examen, feront peu de cas des Eſprits crédules, qui reçoivent les REVE-

LA-

LATIONS de *Sainte Brigide*, & la LEGENDE DES SAINTS, comme des Articles de Foi. Il me ſouvient d'avoir vû de l'alienation parmi des Dévots, dont les uns alloient à tout craindre de la Juſtice de Dieu, & les autres à tout eſperer de ſa Bonté.

Ce ne ſeroit jamais fait, ſi je voulois expliquer ici toutes les choſes qui contribuent à établir, ou à ruïner la Confiance de ces Amitiés. Elles ne ſubſiſtent point ſans fidélité & ſans ſecret. C'eſt ce qui les rend ſûres; mais ce n'eſt pas tout pour nous les rendre agréables. Il ſe forme une certaine liaiſon entre deux Ames, où la ſûreté ſeule ne ſuffit pas: il y entre un Charme ſecret, que je ne ſaurois exprimer, & qui eſt plus facile à ſentir qu'à bien connoître. A mon avis, le commerce particulier d'une Femme belle, ſpirituelle, raiſonnable, rendroit une pareille liaiſon plus douce encore, ſi on pouvoit s'aſſûrer de ſa durée. Mais lors que la Paſſion s'y mêle, le dégoût finit la Confiance avec l'Amour; & s'il n'y a que de l'Amitié, les ſentimens de l'Amitié ne tiennent pas long-tems contre les mouvemens d'une Paſſion.

Je me ſuis étonné cent fois de ce qu'on a-

avoit voulu exclure les Femmes du maniement des Affaires ; car j'en trouvois de plus éclairées, & de plus capables que les Hommes. J'ai connu à la fin que cette excluſion ne venoit point, ni de la malignité de l'Envie, ni d'un ſentiment particulier d'aucun interêt ; ce n'étoit point auſſi par une méchante opinion que l'on eût de leur Eſprit. C'étoit, (& cela ſoit dit ſans les offenſer ;) c'étoit par le peu de ſûreté que l'on trouvoit en leur Cœur, foible, incertain, trop aſſujetti à la fragilité de leur nature. *Telle qui gouverneroit ſagement un Royaume aujourd'hui, ſe fera demain un Maître, à qui on ne donneroit pas douze Poules à gouverner*, pour me ſervir des termes de Monſieur le Cardinal *Mazarin*. Dequoi ne ſeroient pas venuës à bout Madame de *Chevreuſe*, la Comteſſe de *Carliſle*, la Princeſſe *Palatine*, ſi elles n'avoient gâté par leur Cœur, tout ce qu'elles auroient pû faire par leur Eſprit ? Les Erreurs du Cœur ſont bien plus dangereuſes que les Extravagances de l'Imagination. L'Imagination n'a point de folies, que le Jugement ne puiſſe corriger : le Cœur nous porte au mal, & nous y attache malgré toutes les lumieres du Jugement :

Video meliora proboque,
Deteriora ſequor.

Une Femme fort ſpirituelle * me diſoit un jour, qu'elle *rendoit graces à Dieu tous les ſoirs de ſon Eſprit, & le prioit tous les matins de la préſerver des ſotiſes de ſon Cœur.* O LOT, O LOT †, que vous avez peu à craindre ces ſotiſes ! Rendez graces à Dieu de vos Lumieres, & repoſez-vous ſur vous-même de vos Mouvemens. J'en connois de peu intereſſées, LOT, à remercier Dieu de vôtre Eſprit. La petite *Bouffete* conſentiroit volontiers que vous euſſiez le Cœur troublé & que vous n'euſſiez pas l'Eſprit ſi libre.

Eſprit du premier ordre, que vous donnez de plaiſir à vos Sujets, de faire admirer en vous tant de Raiſon, & tant de Beauté ! Quel plaiſir de vous voir mépriſer ce diſcours ennuyeux de Beautés; ces fades entretiens de Coëffes, de Manches, & d'Etoffes des *Indes !* Quel plaiſir de vous voir laiſſer à la fauſſe Galanterie des autres les *Corbeilles pleines de Rubans*

* *Mademoiſelle de l'*Enclos.

† Charlotte de Naſſau, *Fille de* Louïs de Naſſau, *Seigneur de* Beverweert, *Ambaſſadeur Extraordinaire des* Etats Généraux *en* Angleterre.

bans, & la gentille Canne de Monſieur de *Nemours* *! Ame élevée au deſſus de toutes Ames, quelle ſatisfaction de vous voir faire un ſi noble uſage de ce que vous avez; de vous voir regretter ſi peu ce que vous avez eu, deſirer ſi peu ce que vous n'avez pas!

Joignez, Madame, joignez le mérite du Cœur à celui de l'Ame & de l'Eſprit: défendez ce Cœur des *Rendeurs de petits Soins* †; de ces gens empreſſés à fermer une Porte & une Fenêtre, à relever un Gand & un Eventail.

L'Amour ne fait pas de tort à la Réputation des Dames: mais le peu de Mérite des Amans les deshonore. Vous m'offenſeriez, Madame, ſi vous penſiez que je fuſſe ennemi de la tendreſſe: tout vieux que je ſuis, il me fâcheroit d'en être exemt. On aime autant de tems qu'on peut reſpirer. Ce que je veux dans les Amitiés, c'eſt que les lumieres précédent les mouvemens, & qu'une Eſ-

* *Voyez* LA PRINCESSE DE CLEVES. *p. m.* 324. *Ce Roman a été compoſé par Mr. le Duc de la* Rochefoucault, *Madame de la* Fayette, *& Mr. de* Segrais.

† *Voyez la* Carte de Tendre, *dans le premier Tome de* LA CLELIE.

time juſtement formée dans l'Eſprit, aille s'animer dans le Cœur, & y prendre la chaleur néceſſaire pour les Amitiés, comme pour l'Amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des Sujets dignes de vous. Je me démens ici ſans y penſer, & défens tout ce que je veux permettre. Vous conſeiller de la ſorte, c'eſt être plus ſévére que ceux qui prêchent, & moins indulgent que les Confeſſeurs.

Si mes Souhaits avoient lieu vous ſeriez ambitieuſe, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez Maîtreſſe du Monde, ou demeurez maîtreſſe de vous; non pas pour paſſer des jours ennuyeux dans cette Inutilité ſéche & triſte, dont on a voulu faire de la Vertu, mais pour diſpoſer de vos Sens avec empire, & ordonner vous-même de vos Plaiſirs.

Que tantôt la Raiſon ſévére à vos Deſirs,
Ne leur permette pas le plus ſecret murmure;
Que tantôt la Raiſon facile à vos Plaiſirs,
Hâte les mouvemens qu'inſpire la Nature.

Si la Confiance eſt un des grands Bonheurs de la Vie, goûtez-en la douceur avec

vec vôtre chere LOT ; goûtez-en la douceur avec celui dont vous devez être auſſi ſûre que de vous-même.

A MON HEROS.

LE COMTE DE

GRAMMONT.

STANCES IRREGULIERES.

ON peut aimer toute ſa vie,
Et ſi l'Ame à l'Amour n'eſt pas trop aſſervie,
Le plus ſévére jugement
Ne ſauroit condamner un ſi doux ſentiment.

D'abord c'eſt une pure Eſtime,
Qu'inſenſiblement on anime
Avec un peu plus de chaleur ;
Nous diſons mille biens d'un Objet qui nous touche,
Et le charme ſecret qui nous gagne le cœur
Nous met inceſſamment le mérite à la bouche.

Cette Eſtime eſt bien-tôt une tendre Amitié,
Cette Amitié devient une amoureuſe Peine ;

C'eſt un Tourment qui plaît, c'eſt un Bien qui nous gêne,
Et qui veut comme un mal exciter la pitié.

Jamais tel ſentiment ne fut une foibleſſe;
Mais un Air trop galant ſied mal ſur le retour:
De tous ceux que j'ai vûs toucher à la Vieilleſſe,
Un Comte de *Grammont* peut ſeul faire l'Amour.

Ce n'eſt point pour lui, Deſtinées,
Que vous avez réglé les tems;
Son Automne eſt un vrai Printems,
Et ſon Air fait honte aux années.

Toûjours errant, & jamais étranger,
De Cour en Cour, il pourſuit quelque Belle;
Agréable & jamais fidéle,
Il mourra plûtôt que changer.

Puiſſe-t-il chaque Eté pour le bien de la *France*,
Régler nos Maréchaux ſur l'ordre d'un Combat;
Et ſi bien-tôt on ne ſe bat,
Reporter à l'Amour ſon autre expérience.

Courtray, *Mardik*, *Arras*, & dix Siéges fameux
Par mille & mille funéraílles,
Vingt Rencontres & ſept Batailles
Doivent contenter nos Neveux.

Qui

Qui du *Rhein* orgueilleux vit les rives ſoûmiſes,
Qui vit les durs Combats de *Nortlingue* & *Fribourg*,
Auroit pû méditer de belles Entrepriſes
Pour le ſecours de *Philisbourg**.

Mais le goût des Plaiſirs l'emporte ſur la Gloire:
Comte, nous nous devons l'uſage de nos jours:
On a peu d'interêt à ſervir ſa Mémoire,
Puis que c'eſt pour autrui qu'elle dure toûjours.

Que ſert à nos Héros de la rendre immortelle,
Si l'on eſt mort en ſoi lors que l'on vit en elle?
L'Avenir te regarde autant pour le moins qu'eux:
Mais pour cet Avenir fameux,
Il doit te coûter une Vie
Si rare & ſi digne d'envie,
Que celui qui jadis vît tout ſous le Soleil,
Ne vît jamais rien de pareil.

Ce grand Sage avec ſes PROVERBES,
Avec ſa Connoiſſance d'Herbes,
Et le reſte de ſes talens,
Sans Biens comme tu vis n'eût pas vécu deux ans:
Il eut juſqu'à huit cens Maîtreſſes

* Philisbourg *fut pris par les* Allemands *le* 17. *de Septembre* 1676.

Et n'en eut jamais tant que toi;
Il eut de l'*Orient* les plus grandes Richeſſes,
Mais il pilla ſa Reine, & tu donnes au Roi.

Il eſt vrai qu'il a l'avantage
D'être appellé toûjours LE SAGE,
Lors qu'un Prêcheur dans ſon Sermon
Veut faire entendre SALOMON:
Mais on dort à ſes Paraboles;
Et chacun réjouï de tes moindres paroles,
Redit après *Saint-Evremond*
Il n'eſt qu'un Comte de *Grammont.*

Savans qui préſidez au Temple de Mémoire,
Qui faites un métier de diſpenſer la Gloire,
Et vendez ſagement à nôtre vanité
Une fauſſe Immortalité;
Amenez vos grands Perſonnages
Rendre au mien leurs humbles hommages,
Et ne vous fâchez point de voir tous vos Héros
Confondus par ces quatre mots:
Jamais il ne ſera de vie
Plus admirée & moins ſuivie.

LET-

LETTRE

A Mr. LE COMTE

DE SAINT-ALBANS*.

IL n'y a ſi bonne Compagnie qui ne ſe ſépare, & à plus forte raiſon une Société malheureuſe ne doit pas durer toûjours. La nôtre, Mylord, eſt la plus funeſte qu'on ait jamais vûë. Depuis que je jouë chez Madame *Mazarin* je n'ai pas eu ſix fois le Spadille: le Baſte vient plus ſouvent; mais c'eſt un fourbe qui m'engage mal-à-propos, & qui me fait faire la Bête. Je ne file que des Trois de Pique ou de Trefle, que des Six de Cœur ou de Carreau. Cependant, Mylord, je benis le Ciel quand on pourroit attendre de moi des lamentations ou des murmures: Graces à Dieu, je donne de bons Exemples, & tels que vôtre Moitié les peut donner: (Exemples néanmoins qui

* Henri Jermyn *Comte de* Saint-Albans, *Chambellan de la Reine Mere d'*Angleterre.

ruïnent mes Affaires, & n'accommodent pas les vôtres;) ce qui me fit dire hier au ſoir à-la-*Bellegarde*; *Je paye & ne joué plus, & fais ce qu'il me plaît* *.

Conſolons-nous, Mylord, nous ſommes en meilleure condition que ceux qui gagnent nôtre Argent; car il vaut mieux endurer les injuſtices que les faire. Madame *Mazarin* a les mains bonnes pour voler mes Fiches, & pour jetter une Carte du Talon, quand je jouë ſans prendre avec quatre Matadors. Je m'adreſſe à Monſieur de *Monaco* †, qui me dit ſérieuſement, & avec un air de ſincerité; *de bonne foi, Monſieur, Monſieur de Saint-Evremond, je regardois ailleurs:* vôtre Ami Monſieur de *Saiſſac*, rit beaucoup & ne décide rien; Monſieur *Courtin* déclare que *la vexation eſt grande*. Mais toutes les déclarations de Monſieur *Courtin* ſont peu d'effet; l'Ambaſſadeur eſt auſſi peu écouté

* *Mr. de* Bellegarde *Oncle de Madame de* Monteſpan, *grand Joüeur, & d'une humeur un peu bruſque & capricieuſe, diſoit toûjours quand il n'étoit pas heureux*; je paye, & ne joüe plus; je fais ce que je veux: *les autres Joüeurs en firent une eſpece de Proverbe.*

Le Prince de Monaco *vint faire un tour en* Angleterre, *en* 1676.

té dans ce logis-là, qu'il le ſeroit à la Bourſe, s'il vouloit y juſtifier le Chevalier *Layton* *. Dans cette extrémité, je prens le Ciel à témoin, & le Ciel n'a pas plus de crédit que l'Ambaſſadeur.

Revenez, Mylord; venez ſoûtenir vos droits vous-même. La Campagne n'eſt point faite pour vous. Que celui-là ſe dégoûte du Monde, dont le Monde eſt dégoûté: mais que ceux qui lui ſont chers comme vous, y demeurent toute leur Vie. Un Honnête-homme doit vivre & mourir dans une Capitale: & à mon avis, toutes les Capitales ſe reduiſent à *Rome*, à *Londres* & à *Paris*. *Paris* ne ſeroit plus le même pour vous; des Amis que vous y aviez, les uns ſont morts, les autres ſont en priſon: *Rome* ne vous convient point; le Diſciple de Saint *Paul* ne s'accommode pas du lieu où regne le Succeſſeur de Saint *Pierre*: *Londres*, cette bonne & grande Ville vous attend; c'eſt-là que vous devez fixer vôtre ſéjour. Une Table fort libre & de peu de couverts; un Hombre chez Madame †, & chez

* Ellis Layton, *un des Commiſſaires des Priſes, que les Marchands accuſoient de malverſation.*

† *Madame la Ducheſſe d'*York.

vous des Echets; vous feront attendre la Mort auſſi doucement à *Londres*, que Monſieur *Des Yveteaux* l'a attenduë à *Paris*. Il mourut à quatre-vingts ans, faiſant jouër une Sarabande, *afin*, diſoit-il, *que ſon Ame paſſât plus doucement* *. Vous ne choiſirez pas la Muſique pour adoucir la rigueur de ce Paſſage: mais une Vole à l'Hombre, & à Grimpe trois As naturels en premier contre trois Neufs, termineront aſſez heureuſement vôtre vie. Ce ne ſera de long-tems, Mylord, ſi vous revenez à *Londres*. Je ne vous donne pas ſix mois, ſi vous demeurez à la Campagne avec cette Morale noire que vous y avez priſe.

* *Voyez les* MELANGES *de* Vigneul-Marville, *Tom. I.*

Fin du troiſieme Tome.

TA-

TABLE

des Matieres principales contenues dans le troiſiéme Tome.

On a mis une *n.* pour marquer que les Chiffres ſe rapportent aux Notes, & non pas à l'Ouvrage même.

A.

Blancourt, admirable dans ſes Traductions. 187. Il n'eſt pas le même dans ſes Préfaces & dans ſes Lettres. 188.

Affliction, comment doit être ménagée par les Poëtes tragiques. 155. *& ſuiv.*

Ageſilas, comment il recommanda l'Affaire d'un de ſes Amis. 351.

Albret (Céſar Phœbus d') Comte de Mioſſens, Maréchal de France; ſa Mort. *n.* 21. ſon Portrait. 27. *& ſuiv.*

Alexandre le Grand, défauts de la maniere dont il fut inſtruit. 76.

Aimer, ce que c'eſt qu'aimer en France. 214.

Alcionée Tragédie de Du Ryer eſtimée. 207.

Ame, quelle eſt la preuve la plus ſenſible de ſon Immortalité. 88.

Ami, combien la Confiance d'un Ami rend la Vie heureuſe. 355. 356.

Amitié, elle eſt la plus utile des Vertus. 355. La Diſſimulation en doit être entierement bannie. 357. 358. L'Amitié ne convient pas avec les ſévérités de la Juſtice. 358. Elle eſt ennemie des trop grandes Circonſpections. 359. Une trop vaſte difference dans les Opinions, ſur tout dans la Religion, s'accorde mal avec l'Amitié. *La-même.*

me. Ce qui ſeroit le plus propre à rendre l'Amitié plus douce. 360.

Amour, le mauvais uſage qu'en ont fait nos Poëtes tragiques. 135. *& ſuiv.* Ses Mouvemens mal exprimés ſur le Théatre. 145. On peut diſtinguer trois differens Mouvemens de l'Amour. 145. 146. Il aſſujettit toutes les autres Paſſions. 152. 153. Il n'a rien de fort extravagant en France, & pourquoi. 213.

Amour de Dieu, il produit neceſſairement l'Obéiſſance à ſa Volonté. 91. 92.

Andelot (François Coligni Sieur d') Caractere de ſa Hardieſſe. 180.

Andromaque, Tragédie de Racine, louée. 207.

Angleterre, comment une Fille doit s'y ménager pour faire des Conquêtes. 108.

Anglois, trop profonds dans leurs Recherches. 225. 226. Quand ils ſont d'un Commerce fort agréable. 226. Ils aiment la diverſité d'Objets dans la Comedie, & pourquoi. 227. Superieurs aux autres Peuples en pluſieurs bonnes qualités, n'ont pas toûjours le Goût fort exquis. 240. Ils ont quelques vieilles Tragédies qui ſeroient tout-a-fait belles ſi l'on y faiſoit les Retranchemens neceſſaires. 207. 208. Les Anglois donnent trop à leurs Sens ſur le Théatre. 208.

Antoine, Amoureux de Cléopatre n'eſt pas l'Antoine Ami de Céſar. 150.

Ariane, Opera de Cambert, ſon Eloge. 286.

Ariſtote, Jugement ſur ſa *Poëtique*. 126.

Atheniens, Combien la Tragédie leur fut nuiſible. 132. *& ſuiv.*

Aubignac (l'Abbé d') Voyez *Hédelin*.

Auguſte, ce qu'étoit le Siecle d'Auguſte à l'égard des Belles-Lettres, & des bons Eſprits. 51. 52. ç'a été le Siecle des excellens Poëtes. 53. Si l'on peut conclure de là que ç'ait été celui des Eſprits bien faits. *La-même.*

Ay, le Vin d'Ay le plus naturel de tous les Vins. 117.

B.

Bacon, ce qu'il blâmoit dans les Hiſtoriens. 164.
Baron Languedocien, avec un faux Air de la Cour de France; ſon Caractere. 303. *& ſuiv.*
Bellegarde, Joüeur capricieux. *n.* 370.
Beverwert (Charlotte de) louée. 362.
Bienfaits, conduite à tenir dans la Prétention des Bienfaits. 83. 84. & dans leur Diſtribution. 85. 86.
Boccalini, trait ingenieux qu'il lance contre Guichardin. 219.
Boiſſet, ſes Airs admirés par Luigi. 241.
Bonne-Chere, d'un grand ſecours dans les Disgraces. 112. Conſeils ſur la Bonne-Chere. 116. *& ſuiv.*
Boſſuet (Jaques Benigne) Eloge de ſes *Oraiſons Funébres*. 62. Sa Mort. n. *là même.*
Bouffons Italiens, inimitables. 217. 218.
Bouffonnerie, comment doit être ménagée ſur les Théatres. 218.
Brebeuf, ſa Traduction en Vers de la *Pharſale* généralement eſtimée. 189. 190. Il s'éléve quelquefois au deſſus de ſon Original, & quelquefois il demeure fort au deſſous. 190. 191. Exemple d'une Penſée de Lucain qu'il a rendue par une Expreſſion fort inférieure à celle de l'Original. *là même.*
Briſtol (le Comte de) trouvoit trop peu de vraiſemblance dans les Pieces Italiennes. 223. Ce qui lui fut répondu là deſſus. *là-même.*
Britannicus, Tragédie de Racine, louée. 207.
Brutus, loüable & blâmable à differens égards pour avoir tué Céſar. 82.
Buſſi, Caractere de ſa Bravoure. 180.

C.

Calprenede, faute qu'il commit dans ſon Roman de *Cléopatre*. 211. 212.
Calviniſtes, leur Caractere. 93. 94. Moyen de les réunir

réunir avec les Catholiques. 99.
Cambert, Fameux Muſicien. 236. Jugement ſur ſes Opera. 285. *& ſuiv.* Le Caractere de ſon Génie 287. 288. Paſſe en Angleterre. *n.* 236. 237.
Candale (le Duc de) Amoureux de Madame de St. Loup. 4. *& ſuiv.* Sa Généroſité & grandeur d'Ame. 11. 12. Il n'avoit point d'inclination pour le Cardinal Mazarin qui étoit diſpoſé à l'aimer. 13. Conſeils que lui donne Mr. de St. Evremond pour ſe bien conduire auprès du Cardinal. 13. *& ſuiv.* Autres Avis plus généraux. 17. *& ſuiv.* Portrait du Duc de Candale. 30. *& ſuiv.* Il avoit peu d'Inclination pour les Femmes. 33. 34. Il fut fort regretté des Dames. 34. 35.
Carliſle (la Comteſſe de) ſon Pouvoir ſur le Parlement d'Angleterre. 186. 361.
Carte de Tendre, ce que c'eſt. *n.* 363.
Catilina, Réflexions ſur le Caractere qu'en donne Salluſte. 172.
Catholiques, leur Caractére. 99. Comment ils pourroient ſe réunir avec les Réformés. *là-même*
Cervantes, admirable dans ſon Don Quichotte. 57. Ne fait cas que du Mérite vraiſemblable. 147.
Chatillon (le Maréchal de) quel étoit le vrai Caractere de ſon Courage. 180.
Chevreuſe (la Ducheſſe de) la part qu'elle a eû dans les Guerres Civiles de France 186. 361.
Ciceron, le Caractere général de ſes *Epitres*. 51.
Claude (Jean) ſa Réponſe à Mr. Arnaud. 38. Il rejette la Tradition, & ne fait fond que ſur l'Ecriture. 105.
Clerembaut (Philippe de) Comte de *Palluau*, Maréchal de France; ſa Mort. *n.* 21. ſon Portrait. 26. 27.
Comédie, l'abus que les François & les Eſpagnols en ont fait. 209. 210.
Comédies, le plaiſir & l'utilité qu'elles procurent. 55.
Comedie Italienne, ce que c'eſt. 217. ſes Défauts. 220. 221.

Comédie Angloiſe, ſon Eloge. 224. Elle ne s'aſſujetit point ſcrupuleuſement aux Regles. 228.
Comiques, les Comiques modernes négligent trop la peinture des Mœurs. 220.
Comparaiſons, ordinaires des Poëtes, combien ennuyeuſes. 59. 60. Quand les Comparaiſons ſont eſtimables. 86. Elles conviennent beaucoup plus au Poëme épique qu'à la Tragédie. *là-même.*
Condé (le Prince de) ſe poſſedoit admirablement bien dans la Chaleur de l'Action. 181. 182.
Confidens, l'Uſage en a été ſagement introduit ſur le Théatre. 356.
Conſtance, de quel uſage à ceux qui ſouffrent. 44.
Conſtance (l'Empereur) Pere de Conſtantin le Grand, juſqu'où il pouſſa la Tolerance pour les Chrétiens. *n.* 91.
Convent, Qualités que doit avoir une Fille pour y être heureuſe. 108. *& ſuiv.*
Converſation, comment il faut ſe conduire dans la Converſation des Femmes. 63. 64. dans celle des Hommes. 65. *& ſuiv.* Une Délicateſſe trop exquiſe combien incommode dans la Converſation. 65.
Cordoüe (Don Antonio de) Favori de Don Juan. *n.* 188. Il étoit ennemi déclaré de toutes les Verſions, & pourquoi. 188.
Corneille (Pierre) ſon Eloge. 60. 61. Ce qu'on peut trouver le plus à redire en lui. *là-même.* Admirable lorſqu'il fait parler un Grec ou un Romain, ne ſe diſtingue plus des Hommes ordinaires lorſqu'il s'exprime pour lui-même. 67. Il a outré le Caractere de Titus. 148. Pourquoi il vint à déplaire à la Multitude. 154. Il touche differemment les Paſſions ſelon les differens tems de ſa Vie. *là-même.* Superieur aux Anciens dans ſes Tragédies. 202. En quoi il a particulierement excellé. 205. 206.
Cour de France, Portrait de la Cour de France dans les

les premieres Années de la Regence d'Anne d'Autriche. 123. *& ſuiv.*
Créance, doit être libre, pourvû qu'elle ne tende point à troubler la Tranquilité publique. 91.
Crequi (François de) Maréchal de France. *n.* 21. ſon Portrait. 21. 22.
Critiques, Les Critiques ne ſont que de purs Grammairiens. 72. Ils n'ont ordinairement ni Goût, ni Juſteſſe d'Eſprit, ni Délicateſſe. *là-même.*
Curioſité de tout ſavoir, mauvais effets qu'elle produit quelquefois. 97. 98.
Cyrus, avec combien de ſoin il a été élevé. 75. 76.

D.

D'*Ames*, n'avoir pas eû une Intrigue peut faire tort à leur Réputation. 35. 362.
Deſcartes Jugement ſur ſa Démonſtration de l'Immortalité de l'Ame. 88.
Dévotion produite par l'Infortune. 122. Deux ſortes de Dévotions auxquelles il ne faut pas reſiſter. *là-même.* La Dévotion ſuperſtitieuſe doit être évitée avec ſoin. *là-même.*
Dévots, D'où vient la Joye interieure des Ames dévotes. 92.
Dieux, juſqu'où leur intervention eſt neceſſaire au Poëme Epique. 197.
Diſpute ſur la Foi & ſur les Oeuvres, ſur quoi fondée. 94. *& ſuiv.*
Docteur, Caractere qu'on doit donner à un Docteur ſur le Théatre. 219. 220.
Douleur, elle ne doit pas être épuiſée ſur le Théatre. 155. Quels effets produit cet épuiſement dans les Spectateurs. *là-même.* Les grandes Douleurs s'expriment mal par de longs diſcours. 156. 157.
Droit, la Science du Droit trop négligée des Particuliers; neceſſaire aux Princes. 74. *& ſuiv.*

E.

E*Boli* (la Princeſſe d') Pouvoir qu'elle avoit ſous Philippe II. Roi d'Eſpagne. 186.

Elo-

Eloquence, employée à ſe plaindre de ſes malheurs combien ridicule. 144.
Enée, Heros de peu de merite. 192. *& ſuiv.* s'abandonne trop promtement & trop ſouvent aux pleurs. *là-même.*
Eneïde, Fable éternelle où les Dieux ont trop de part. 97. 98.
Enclos (Mademoiſelle de l') de quoi elle remercioit Dieu ſoir & matin. 362.
Epernon (le Duc d') Pere du Duc de Candale, ſon Portrait. 16. 17.
Epicure, donne la préference à l'Amitié ſur toutes les autres Vertus. 355.
Eſpagnols; Les Auteurs de cette Nation qui décrivent les Avantures Amoureuſes, pourquoi préferables à ceux des autres Nations qui ont écrit ſur ces mêmes matieres. 56. Ils ſont plus fertiles dans leurs Pieces de Galanterie en Invention que les François, & pourquoi. 210. 211. Mais ils ſont moins attachés qu'eux à la regularité & à la vraiſemblance, & pourquoi. *là-même.* La maniere de chanter des Eſpagnols eſt peu agréable. 239.
Eſprits-forts; lieront difficilement Amitié avec les Perſonnes credules & ſuperſtitieuſes 359. 360.
Evremond (Saint-) ſuit la Cour en Normandie. 9. Conſeils qu'il donne au Duc de Candale pendant ce voyage. 13 *& ſuiv.* Il a ſû gagner pleinement la Confiance de ſes Amis. 357. Combien il étoit ſenſible à leurs Malheurs. *là-même.*
Euripide, blâmé d'avoir donné ſi peu d'Amour à Achille pour Iphigenie. 149.

F.

Favoris, plus reſpectés en France qu'en Eſpagne. 19. Combien le Poſte d'un Favori eſt délicat. 354.
Femmes, ſur quoi eſt fondé le Jugement qu'elles font

ſont du Merite. 63. 64. Qui leur plaît le mieux au défaut des Amans. 64. Moyen de les ſatisfaire dans la Converſation *là-même*. Femmes d'un Caractere extraordinaire. *là-même*. Leur grand Credit dans les Cours. 186. Pourquoi on a voulu les exclure du maniement des Affaires. 361.

François, ſont quelquefois trop prévenus en faveur du Génie de leur Nation. 69. Leur Caractere par rapport à la Liberté. 18. L'emportent ſur toute autre Nation dans la Tragédie. 207. Admirent quelquefois des Tragédies qui excitent des Mouvemens trop foibles. 208. 209. Mérite des François qui penſent. 226. Superieurs à toute autre Nation pour la maniere de chanter. 239 *& ſuiv.* Il ont beſoin de beaucoup de tems & d'application pour bien poſſeder ce qu'ils chantent. 242.

G.

Généroſité, il y a une Généroſité ſordide qui n'eſt qu'une eſpece de trafic. 80. Combien la Généroſité ſans la Juſtice eſt defectueuſe. 85.

Givri ſurnommé *le brave*, Caractere de ſa Valeur. 180.

Goût, il faut accommoder notre Goût à notre ſanté. 116.

Goût, Combien le Bon-Goût eſt rare parmi les Savans. 71.

Grammont (le Comte de) ſon Eloge. 365.

Grace, Maxime importante d'un Courtiſan ſur la Maniere de demander une Grace à ſon Prince. 159.

Grands, leur adreſſe pour s'empêcher de faire des Graces. 84.

Grotius, Eloge de ſes Ecrits, & en particulier de ſon Livre *de Jure Belli & Pacis*. 74. Ce qui lui a manqué pour être parfait Hiſtorien. 162. 163. Comment il définiſſoit la Hollande. 185.

Guerre, Combien le Merite de la Guerre donne du relief dans le Monde. 19. 20.

Hé-

H.

Hedelin (François) Abbé d'Aubignac, a fait un Traité *de la Pratique du Théatre*. *n.* 42 Bon Mot de Mr le Prince au ſujet d'une de ſes Tragédies. 42.
Heros, trop tendus dans nos Tragédies, pourquoi. 141. *& ſuiv.* Quel doit être leur Caractere. 205. 206.
Hiſtoire de France, ce qu'il faut développer pour bien compoſer l'Hiſtoire de France. 166. Connoiſſances neceſſaires pour écrire celle d'*Angleterre* & d'*Eſpagne*. *là-même.*
Hiſtorien, il doit connoître tous les differens Interêts des Peuples, dont il entreprend de parler. 166. Comment il doit ſe conduire dans la Deſcription des Evenemens. 167.
Hiſtoriens anciens, leur habileté. 168. ſur quoi fondée. 168. *& ſuiv.* D'où vient qu'ils étoient plus propres que nos Modernes à connoitre le Caractere des Perſonnes dont ils entreprenoient de parler. *Là-même.* Dans leurs Eloges il paroit une Diverſité délicate, inconnue à nos Hiſtoriens. 171. *& ſuiv.*
Hiſtoriens modernes, peu habiles à démêler des qualités oppoſées, dans une même Perſonne. 177. *& ſuiv.* Et moins encore à découvrir ces diſtinctions particulieres qui marquent diverſement les qualités. 178. 179. Peu attentifs à connoitre les Hommes. 182.
Hiſtoriens François, ſont très-médiocres. 161. D'où vient cela. 171. *& ſuiv.*
Hobbes, ſon Eloge. 74.
Hollande, elle a penſé être détruite par l'Oppoſition du Prince Maurice & de Barneveld. 182. 183. Ce que c'eſt que le Gouvernement de Hollande. 185. 186.
Hollandois, leur Caractere par rapport à l'Eſprit. 40. Leur vrai naturel à l'égard de la Liberté. 184.
Hommes, les plus grandes Qualités ſe trouvent dans la plûpart des Hommes, mêlées avec de grands Dé-

Défauts. 67. 68. Ils n'aiment point à ſe reconnoître inferieurs en Raiſon à qui que ce ſoit. 100.
Homere, préſente des Caracteres qui touchent, élevent, intereſſent. 200. 201.
Honnête-homme, comment il ſe doit conduire par rapport aux Bienfaits qu'il reçoit. 80.
Horace, ſi ſon Bon-Goût eſt une preuve de la délicateſſe du ſiécle dans lequel il a vêcu. 53.

I.

Jeuneſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Jeuneſſe. 42. 43. Avantages que la Jeuneſſe a ſur la Vieilleſſe par rapport à la Converſation. 48. 49.
Immortalité de l'Ame, voyez, *Ame*.
Indolence, combien avantageuſe à un Vieillard. 44.
Ingratitude du Cœur, ce que c'eſt. 80. Ingratitude de l'Ame. 81. Ingratitude fondée ſur l'Opinion de nôtre Mérite. 82.
Ingrats, il y a moins d'Ingrats qu'on ne croit, & pourquoi. 79. 80. Diverſes eſpeces d'Ingrats. 80 *& ſuiv.* L'Amour de la Liberté fait des Ingrats. 82.
Intolerance, combien déraiſonnable. 89. 100. 104. & contraire au veritable Chriſtianime. 106. Elle ne vient que d'un excès de Complaiſance pour nôtre Opinion. 90.
Ijenghien (la Princeſſe d') Reflexion qu'elle fit ſur une longue Converſation d'un Amant & d'une Amante également paſſionnés. 211.
Italiens, Eloge de quelques Hiſtoires qu'ils ont compoſé en leur Langue. 58. Défaut qui ſe trouve dans leur Morale. *là même*. Ils n'ont nullement réüſſi en fait de Tragédie. 207. Défaut de leur maniere de chanter. 239.
Juriſconſultes, Ecrivains fort eſtimables. 73. 74.
Juſtes, ce qu'il faut entendre par le petit nombre de Juſtes dont parle l'Ecriture. 77.
Juſtice, le fondement & le maintien de la Societé. 73. Elle a peu de part dans les Actions des Hommes.

mes. 76. 77. Fausse idée qu'on s'en fait ordinairement. 86. La vraie Justice proportionne la Peine au Crime. 86. 87.

Justification Conciliation de St. Paul avec St. Jaques, sur le Dogme de la Justification. 95. 96.

L.

Lecture, quelle Lecture doit faire un Honnête-homme relegué à la Campagne. 113. *& suiv.*

Lettre, délicatesse sur une Suscription de Lettre, arme l'Angleterre contre la France. 186.

Liberalité, pourquoi elle est rarement accompagnée de la Justice. 78. Celle qui est produite par une simple facilité de naturel, n'est qu'une foiblesse. 79.

Lionne (le Marquis de) sa Mort. *n.* 41.

Longin, avec quelle justesse il jugeoit de la maniere dont un Poëte doit ménager l'assistance du Ciel, & la Vertu des Grands-Hommes. 197. 198.

Lucain, blâmé par Petrone d'avoir fait une Histoire en Vers. 198.

Lulli, son Eloge. 236. Jugement sur quatre de ses Opera; *Cadmus*, *Alceste*, *Thesée* & *Atys*. 288

M.

Machiavel, a fait un excellent Ouvrage sur les Décades de Tite-Live. 73.

Machines de Théatre, l'Usage que les Anciens en faisoient. 243. L'Abus que les François en font. 244. Introduites & enfin rejettées par les Italiens. *là-même.*

Mairet, a composé une Tragedie intitulée *Sophonisbe*. *n.* 207.

Maitresse, fidelle à son Amant absent, ce qu'on en doit juger. 121.

Malheureux, pourquoi plaints communément. 78. 79.

Malherbe, son Eloge. 60. Tout ce qu'il a fait n'est pas également digne de lui. *là-même.*

Mécenas, le Caractere de son Esprit. 52.

Medecine, quelle est la plus sûre Partie de la Medecine

cine ſelon Mayerne. 269.
Meilleraye (le Marêchal de la) quel étoit le vrai Caractere de ſon Courage. 180.
Monaco (le Prince de) quand il vint en Angleterre. *n.* 370.
Montagne, en quel tems la Lecture de ſes *Eſſais* nous touche le plus. 58. 59. Caractere de cet Ouvrage. 114.
Morale, ſi la Lecture des Livres de Morale eſt neceſſaire à un Honnête-homme. 113.
Moret (le Comte de) Frere aîné du Marquis de Vardes. 2. ſon Caractere. 5.

N.

N*Ation*, chaque Nation a ſon merite. 69.
Nicolle, zêlé Défenſeur de la Tradition. 105.

O.

O*Lonne* (le Comte d') exilé de la Cour, & pourquoi. *n.* 112.
Olonne (la Comteſſe d') aimée du Duc de Candale. 4. 5. Combien elle fut affligée de ſa Mort. 35.
Opera, combien propre à cauſer de l'ennui. 231. 232. Le chant qui regne d'un bout à l'autre eſt entierement oppoſé à la vrai-ſemblance. 233. Ce qui devroit être chanté dans les Opera. 234. Ce que c'eſt proprement qu'un Opera. 235. Moyen d'éviter les défauts des Opera, ſans perdre ce qu'ils ont de divertiſſant. 235. 236. Il eſt dangereux de blâmer l'Opera. 245. Combien les Opera ſont propres à gâter l'eſprit des Jeunes gens. 281. *& ſuiv.*
Opera François, leur Origine. *n.* 236. Leurs plus grands défauts. 235. 236.
Opera d'Iſſy, ce que c'eſt. 285.

P.

P*Alatine* (la Princeſſe) le Pouvoir qu'elle avoit dans les Guerres civiles de France. 361.

Paſſion, ingenieuſe à s'exprimer par differentes Penſées, peu perſuaſive. 143. 144.
Les *Peines & les Plaiſirs de l'Amour*, Opera de Cambert, ſon Eloge. 286.
Perſecution pour cauſe de Religion, Voyez *Intolerance*.
Pétrone, Réflexions ſur le Portrait qu'en fait Tacite. 175. Son ſentiment ſur le Poëme Epique. 198.
Pharſale de Lucain, tire plus d'avantage des Grands Hommes qui y paroiſſent, que l'*Eneïde* n'en tire des Dieux. 131. Le plus grand défaut de la Pharſale. 198.
Plaintes, les Plaintes d'une Perſonne affligée fatiguent ſi elles durent trop long-tems. 155. *& ſuiv.*
Plutarque, Caractere de ſa Morale. 114.
Poëſie, ſon génie. 53.
Poëtes, à qui ſervent les excellens Poëtes. 54. Quels Poëtes ſont les plus propres pour le Commerce du Monde. 55. Combien les Comparaiſons des Poëtes ſont ennuyeuſes. 55. 56.
Poëtes Tragiques, voyez *Tragiques*.
Pomone, Opera de Cambert, Jugement ſur cette Piece. 285. 286.
Prédeſtination, effets que produit le ſentiment de la Prédeſtination. 92. 93
Princes, en quoi ils devroient être principalement inſtruits. 75. 76.
Princeſſe de Cleves, qui a fait ce Roman. n. 362.

Q.

Queroualle (Mademoiſelle de) enſuite Ducheſſe de Portſmouth. n. 107. Conſeils que lui donne Mr. de St. Evremond, pour ſe bien conduire en Angleterre. 108.
Quevedo, louable pour le cas qu'il faiſoit de *Don Quichotte*. 57.
Quichotte (Don) voyez *Cervantes*.
Quinaut, défaut de ſes Tragedies. 148. Eloge de

ſes Opera. 246. 290.
Quinte-Curce, a ſoin de mettre à la bouche d'Alexandre les Loix des Macedoniens. 165.

R.

Racine, défaut du Caractere qu'il donne à Titus. 148.
Ragoûts, ſont très-pernicieux à la Santé. 119.
Rantzau (le Marêchal de) caractere de ſa valeur. 180.
Recitatif des Italiens, ce que c'eſt. 186.
Reconnoiſſance des Gens de Cour, où il y a moins d'égard pour le paſſé, que de deſſein pour l'avenir. 84.
Reconnoiſſans par une Inclination naturelle qu'ils ont pour la Reconnoiſſance. 83. Reconnoiſſans imbeciles. *là-même.* Diverſes autres eſpeces de Reconnoiſſans. 83. 84.
Reformés, voyez *Calviniſtes.*
Religion, combien il nous importe d'étudier la Religion. 87.
Religion Chrétienne, elle eſt préferable à toute autre Religion, par la pureté de ſa Morale. 89. La Religion conſiſte dans la Pratique. 96. 97. C'eſt à cela que tend expreſſément la Religion Chrétienne. 101. Combien elle eſt propre à nous rendre heureux en ce Monde. 103. D'où viennent les mauvais effets qu'elle produit parmi les Hommes. 104.
Religion Catholique, ſon Caractere. 91. *& ſuiv.*
Religion Reformée, quel effet elle doit produire dans le Cœur des Hommes. 92. *& ſuiv.* Parallele de la Religion Reformée & de la Catholique. 93. 94. La Religion Reformée fait rouler le Chriſtianiſme ſur la Doctrine & ſur les Créances. 96.
Républiques, la plûpart des choſes s'y font par un eſprit de faction. 182. Quelle eſt la premiere Vertu des Citoyens, dans les Commencemens d'une République. 183. Comment ils perdent l'Amour pour la Liberté. *là-même.*

Républicains, d'où vient qu'ils ſont Ingrats. 82.
Rochefoucault (le Duc de la) ſon Portrait. 25. Eſt un des Auteurs de la *Princeſſe de Cleves*. *n.* 362.
Rohan (le Duc de) ſes *Réflexions ſur les Commentaires de Ceſar*, & ce qu'on en doit penſer. 73.
Rois, ce qui les porte à ſe faire des Favoris. 353. Leur Amitié combien dangereuſe à un Favori imprudent. 354.
Romains, leur Vie étoit occupée aux fonctions differentes de pluſieurs Profeſſions. 168. *& ſuiv.* Quel avantage leur revenoit de cette conduite. *là-même*. Quel fruit en retiroit la République. 170. 171.
Rotrou, Auteur d'une Tragédie intitulée *Venceſlas*. 207.
Ruvigny (le Marquis de) Pere du Comte de Gallway, ſon Portrait. 23. 24.

S.

Sageſſe, en quel tems elle eſt d'uſage. 45.
Salluſte, ſon habileté à peindre le Génie particulier de ceux qu'il veut faire connoitre. 172. *& ſuiv.*
Segrais eſt par tout inférieur à Virgile dans ſa Traduction de l'*Eneïde*. 191. Eloge de cette Traduction. *là-même*. Il n'a pas bien jugé des Caracteres répandus dans l'*Eneïde*. 192. Eſt un des Auteurs de la *Princeſſe de Cleves*. *n.* 362.
Sempronia, Réflexions ſur l'habileté avec laquelle Salluſte a fait ſon Portrait. 173.
Sénéque, Caractere de ſes Ouvrages. 114.
Siecle d'Auguſte, voyez *Auguſte*.
Sluſe, Chanoine de Liege, ſon Eloge. 74.
Societé, ſure quoi il faut compter dans la Societé. 66.
Sourdiac (le Marquis de) a inventé les Machines des premiers Opera François. *n.* 237. 285. 286.
Stile, propre aux Eloges & aux Caracteres, parfaitement connu des Anciens. 176.
Stilicon, Tragedie de Corneille le Jeune. 207.
Sylla, avec quelle habileté Salluſte a fait ſon Caractere. 174.

T.

Tacite, ſon adreſſe à particulariſer le Caractere de Pétrone. 173.
Théatre, d'où venoit le merveilleux du Théatre des Anciens. 127. Le Miniſtere des Dieux ne peut être employé ſur nos Théatres. *Là-même.* Celui des Anges & des Saints ne ſauroit y être ſouffert. 127. 128.
Theologal, Aveu indiſcret d'un Théologal. 264. Plaidoyé ridicule en ſa faveur. 265. *& ſuiv.*
Tite-Live, exact à marquer l'abolition, ou l'établiſſement des Loix. 164.
Tolerance, juſqu'où elle doit s'étendre 91. voyez *Intolerance.*
Traducteurs François, ils ſemblent être convaincus de la ſterilité de leur Eſprit. 188. On peut eſtimer leur Travail, ſans faire grand cas de leur Génie. 189.
Tragedie, ſi l'uſage en devoit être permis dans Athenes. 132. *& ſuiv.* Elle eſt moins dangereuſe parmi nous. 134. 135. Elle eſt pleine de bons Exemples. 139. 140. Un des grands défauts qu'on y commet. 148. La Tragedie fut le premier Divertiſſement des Romains. 221. En quel tems elle commença à leur déplaire. *Là-même.*
Tragiques (Anciens Poëtes) ce qui leur manquoit. 203. Faiſoient entrer trop de Dieux & de Déeſſes dans leurs Tragedies. *la même.* En quoi ils ont excellé. 205.
Triſtan, Auteur de la *Mariane.* 207.
Turenne (le Vicomte de) a paſſé pour timide & irreſolu, mais ſans fondement. 181.

V.

Vertu, elle eſt accompagnée d'oppoſition & de contrainte. 47.
Viandes, celles qu'on peut avoir commodément ſont les

les meilleures, pourvû qu'elles ſoient bien choiſies. 118. 119. Differentes eſpeces & proprietés des meilleures Viandes. *là-méme.*
Vieillard, Caractere qu'il faut donner à un Vieillard amoureux dans une Piece de Théatre. 151. 152.
Vieilles-gens, leur Privilege. 45. Ce qui les engage à ſe retirer inſenſiblement des Cours. 48. Injuſtice des Plaintes qu'ils font contre les Jeunes-gens. 49.
Vieilleſſe, ce qui nous occupe le plus dans la Vieilleſſe. 1. *& ſuiv.*
Vins de Champagne, excellens. 117. Ceux de Bourgogne moins eſtimés. *la-méme.* Differentes eſpeces de Vins de Champagne. *là-meme.*
Virgile, ſon habileté à toucher le Cœur. 145. Trop porté à exciter la Pitié. 199. Les Caracteres de ſon *Eneïde* fades & dégoutans. 200. Combien eſt admirable la Poëſie de Virgile. 202.
Voiture, trop amoureux de quelques-unes de ſes Productions. 61. 62. Qui a publié ſes Oeuvres. *n.* 61.
Voſſius (Iſaac) ſa Credulité. 67.

W.

W*Aller* (Edmond) ſon Eloge. p. *n.* 71.

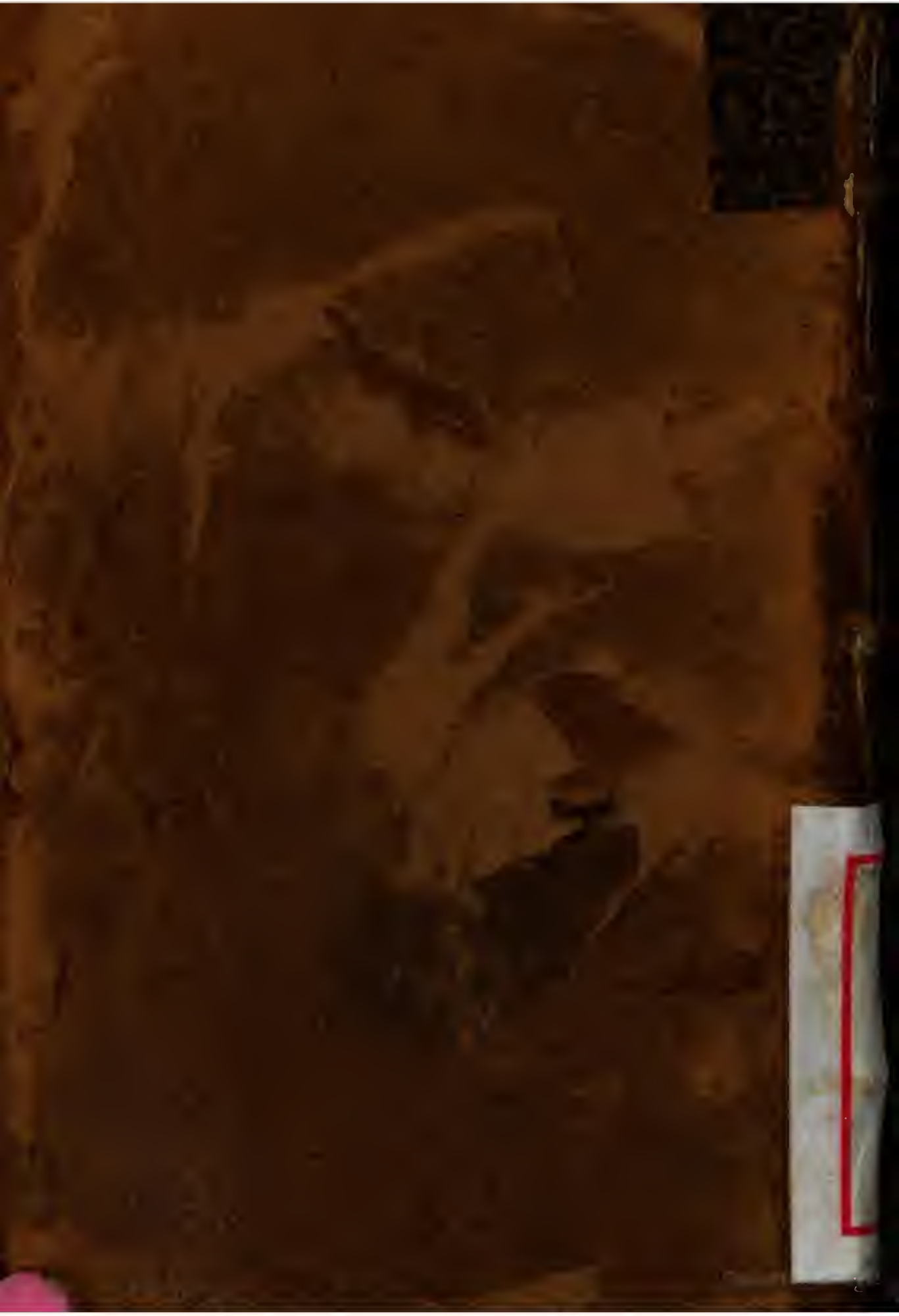
Y.

Y*Veteaux* (Des) meurt en Eſprit fort. 372.

Z.

Z*Ele* perſecuteur, très-mal fondé. 89. *& ſuiv.* 105. 106.

FIN.

A01
1167669

Digitized by Google